

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce



S.M. le Roi, entouré de S.E. Ibrahim Abdel Hadi pacha, chef du Cabinet Royal, et du férik Omar Fathy pacha, aide de camp en chef, écoutant le Discours du Trône, que lit le Premier Ministre S.E. Mahmoud Fahmy El Nokrachli pacha. A gauche de la photo, on reconnaît S.A.R. le prince Mohammed Aly.



Membres du corps diplomatique. De gauche à droite: LL. EE. le cheikh Sami El Khouri, ministre du Liban, M. Triantafillydis, ministre de Grèce, Dr. Ho Feng Shan, ministre de Chine, Mgr. Arthur Hughes, Internonce, et le marquis Fracassi, ministre d'Italie.

ONT PARU AUX ÉDITIONS DE
la semaine égyptienne

YVONNE LAEUFER	ŒIL POUR ŒIL (contes arabes)
"	RYTHMES CLANDESTINS (poèmes)
"	ÉROTIQUES (poèmes en prose)
AHMED RASSIM	ET GRAND'MÈRE DIT ENCORE.
"	L'ERMITE DE L'ATTAKA
"	LE PETIT LIBRAIRE
PAUL JORLAND	LA GIROUETTE HARCELÉE (poèmes)
JEAN MOSCATELLI	QUATRO ZE FEUILLES AU VENT (poèmes)
"	DIX SONNETS.
G. PRATSIKA	LES CHANSONS DE LA FRILEUSE (poèmes)
JOSÉE SÉKALY	LA COURONNE DE VIOLETTES
G. ZANANIRI	RYTHMES DISPERSÉS
"	TROIS ANACHORETES D'EGYPTE
ELIAN J. FINBERT	PAN (poèmes)
NIELSON MORPURGO	POUR MES FEMMES (poèmes, Edition bilingue)
EDMOND JABÈS	MAMAN (poèmes)
"	LES PIEDS EN L'AIR (poèmes)
"	ARRHES POÉTIQUES
IVO BARBITCH	TRANSCRIPTIONS (poèmes)
"	RIVAGES DU SOMMEIL (poèmes)
MAURTENNE	COMPRIMES D'ASPIRINE, SINAPISMES, STUPEFIANTS
V. de SAINT POINT	LA CARAVANE DES CHIMÈRES (poèmes)
AMY KHER	LA TRAINÉE DE SABLE (poèmes)
"	MÉANDRES (poèmes)
"	REMOUS A BAB TOUMA (nouvelle)
ARSENE YERGATH	SCARABÉES 11 (poèmes)
RAPHAEL SORIANO	LE CAHIER DE RIMES (poèmes)
ALBERT COSSERY	LES HOMMES OUBLIÉS DE DIEU
LOUIS OVIDE	AU GRÉ DES VENTS (poèmes)
A. KHEDRY	EIN EL HASSOUD (contes)
"	VOLUTES (poèmes)
MAHMOÛD KAMEL	ZAHIRA (contes)
A. HERENGER	GÛTHE ET BEETHOVEN
R. L. DEVONSHIRE	INFLUENCES ISLAMIQUES sur les Arts de l'Europe
N. MOSCHOPOULOS	LA POÉSIE ÉPIQUE PERSANE
EDMOND PAUTY	LA MOSQUÉE D'IBN TOULOUN ET SES ALENTOURS
Prof. G. LOUKIANOFF	POÈME HÉROIQUE sur la Bataille de Quadech (1288 v. J.C.)

Numéros Spéciaux consacrés à COSTIS PALAMAS, C. P. CAVAFY, JEAN METAXAS, L'HELLADÉ HÉROIQUE, LA GRÈCE ÉTERNELLE, 25 MARS, GÛTHE. POUCHKINE, ANDRÉ GIDE JULES ROMAINS, J. DE LACRETELLE, PAUL MORAND, EDOUARD HERRIOT, G. DUHAMEL, STEPHANE MALLARMÉ, J. R. FIECHTER, AHMED RASSIM, ARSENE YERGATH, aux Peintres MAHMOÛD SAÏD, JEAN DOUKAS, JARD HILBERT AMY NIMR et Aux peintres Arméniens ALEXANDRIE, à l'ETHIOPIE LIBÉRÉE etc.

ANTHOLOGIE DE PROSE FRANÇAISE

(publiée à l'usage des étudiants de 1ère année par la section de français de l'Université Égyptienne)

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 100
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE - Tél. 49235

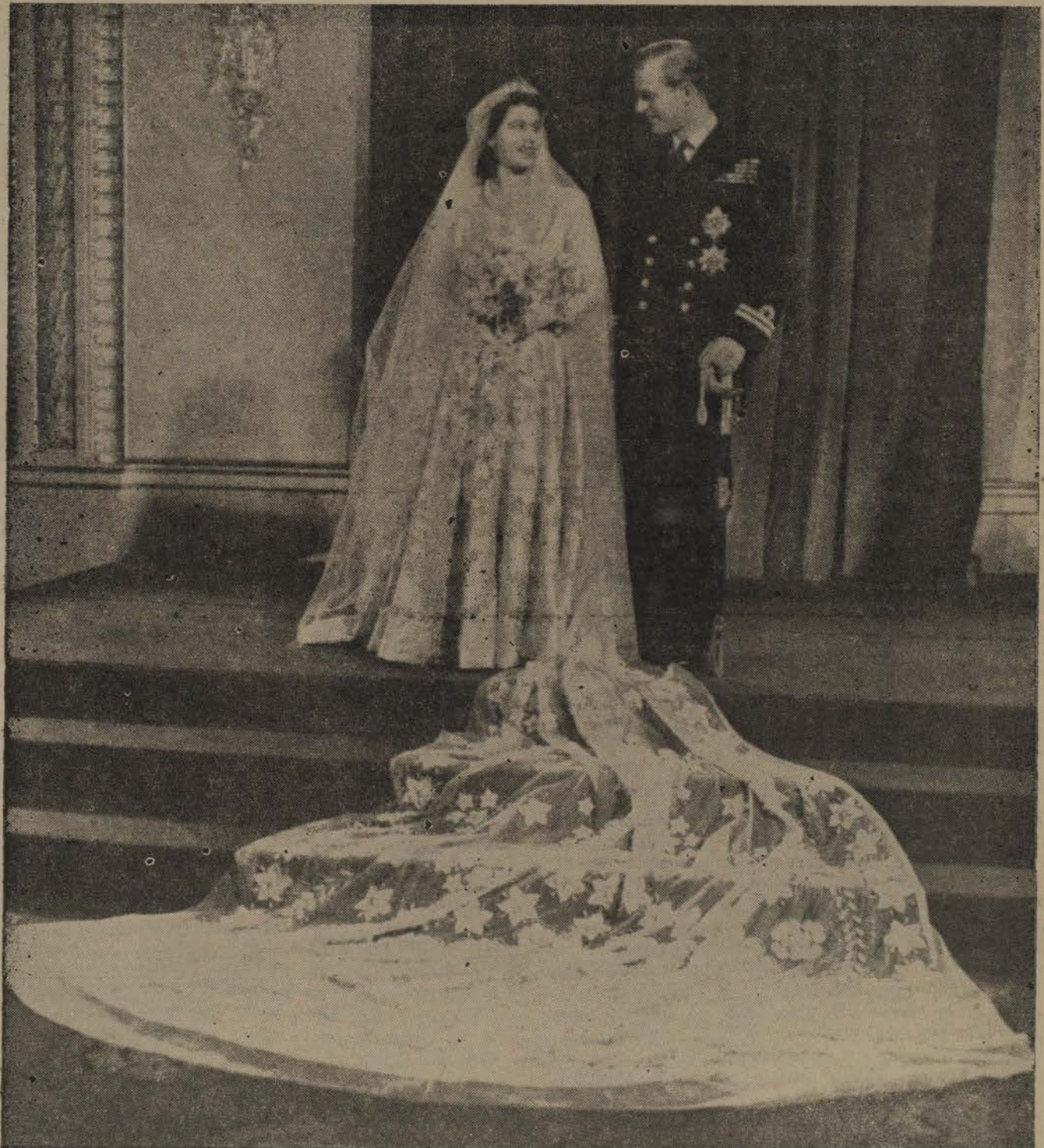


Photo de la cérémonie historique du mariage de la Princesse Elisabeth et du Prince Philippe qui s'est déroulée à l'Abbaye de Westminster.

Le Monde Officiel et Diplomatique

A l'occasion du Nouvel An de l'Hégire, S.M. le Roi a adressé à son Peuple et aux Peuples Arabes et Islamiques le message suivant :

Mon Peuple Bien-Aimé,

En cet heureux anniversaire où nous commémorons la Sainte Emigration du Prophète, J'adresse à Mon Cher Peuple et aux Peuples Arabes et Islamiques jusqu'aux confins de l'univers, Mes plus sincères félicitations, leur souhaitant à tous bonheur et succès, gloire et grandeur.

Mon salut s'adresse, en ce Jour Béni qui a marqué l'aube de la Grandeur du Prophète et de l'expansion des principes de Paix et d'Humanité, à la vaillante Palestine dont les Peuples Arabes sont unanimement résolus à faire consacrer les droits et aux habitants de laquelle ils entendent assurer la dignité et la liberté.

Mon Peuple Bien Aimé,

Les événements font parfois subir aux Nations de dures expériences et notre Cher Pays, atteint par une épidémie sans merci, traverse en ce moment une douloureuse épreuve.

Je partage les peines et l'affliction de Mon Peuple, priant Dieu, dans Sa clémence, de le soulager et de le délivrer de ce mal.

Nombreux sont tous ceux qui ont péri de ce fléau et Mon cœur déborde de tristesse. Je M'associe au deuil de leurs familles et de leurs proches et J'exhorte ceux d'entre nous que la fortune a favorisés à se souvenir des souffrances des pauvres et des déshérités, des besoins des faibles et des nécessiteux, et à dépenser les biens qu'ils chérissent pour mériter les grâces de la Providence et Sa Divine Protection.

J'adresse Mes remerciements profonds et l'expression de Ma reconnaissance aux Peuples Arabes, nos frères, comme à tous les autres Peuples et Gouvernements qui nous ont secourus dans notre épreuve. L'Egypte, dans l'attente éternelle d'une prochaine victoire sur la maladie, se souviendra toujours avec gratitude des concours qui lui ont été offerts pour la sauver de ce fléau.

Mon Peuple Bien-Aimé,

Le cycle du temps, en ramenant l'anniversaire de l'Hégire, nous appelle à la réflexion et au souvenir. C'est notre devoir de méditer les enseignements de cet événement et de considérer la Vie du Prophète, parce que cette méditation remplit les âmes de foi dans la Grandeur du Prophète et de Son Message et les pousse à suivre Son exemple et Ses préceptes.

En ce moment où les Peuples Arabes déploient tous leurs efforts dans la lutte pour l'indépendance, la dignité et la liberté, ils doivent plus que jamais s'inspirer des enseignements élevés que nous rappelle la commémoration de cet événement.

Daigne la Providence Divine ramener cet anniversaire pour nous et pour le monde entier dans le bonheur et la prospérité, la sécurité et la paix.

Que la Paix et la Miséricorde de Dieu soient avec vous.

FAROUK

CELEBRATION DE L'ANNIVERSAIRE

DU 28 OCTOBRE



De gauche à droite : S.E. Sésostris Sidarouss pacha, Mme Triantafyllidis et le ministre de Grèce, Mme Sidarouss pacha, entourés des notabilités de la Communauté hellénique photographiés à la sortie de l'Eglise, à l'issue de la cérémonie.

La colonie grecque du Caire a célébré avec grande émotion, l'anniversaire du 28 Octobre, la journée historique du « Non » que la Grèce unanime opposa à l'envahisseur. A cette occasion, un Te Deum a été célébré à 10 h. 30 du matin, à l'Eglise des Saints Constantin et Hélène, auquel assistaient notamment S.E. M. G. Triantafyllidis, ministre de Grèce en Egypte et Mme; S.E. Sésostris Sidarouss pacha, représentant le Comité Egypte-Grèce et Mme; les membres du corps diplomatique et consulaire grec; les représentants des colonies étrangères et les notabilités de la colonie hellénique. A l'issue de la cérémonie, le ministre de Grèce a prononcé un discours dans lequel, après avoir évoqué la signification profonde de l'anniversaire, et déclaré qu'après tous les services qu'elle a rendus aux Alliés, la Grèce n'a récolté que de nouveaux lauriers, et n'a reçu comme unique récompense que la libération du Dodécanèse », il a conclu en disant : « Le monde traverse aujourd'hui une grave épreuve, qui aboutira soit à une coopération pacifique de tous les peuples, soit à une catastrophe qui dépassera tout ce que l'humanité, a jusqu'à présent, connu. Nous espérons que ceux qui dirigent les peuples suivront la voie de la coopération ».

A L'AMBASSADE DE FRANCE



Rentrant de congé, S.E. l'Ambassadeur de France en Egypte, accompagné de Mme Gilbert Arvengas et de leur fille, est arrivé au Caire par l'avion d'Air-France. A sa descente d'avion, l'Ambassadeur et sa famille ont été reçus par le Chargé d'Affaires, M. Roger du Gardier, par M. Bernard Durand, premier secrétaire d'ambassade, par le personnel supérieur de l'ambassade ainsi que par de nombreuses notabilités françaises.

A L'AMBASSADE DE L'IRAN



S.E. le Dr Kazem Ghani, nouvel ambassadeur de l'Iran en Egypte est arrivé au Caire, où il a été accueilli, à l'aérodrome, par Hussein Moharrem bey, chef du protocole au ministère des Affaires Etrangères, le personnel de l'ambassade et les notables de la colonie iranienne.

A L'AMBASSADE BRITANNIQUE

S.E. M.E.A. Chapman Andrews, vient de succéder à M. Bowker en tant que ministre à l'Ambassade de Grande-Bretagne s'est rendu à la présidence du Conseil, où il a déposé sa carte.

(Voir la suite page 31)

LE PREMIER ETHIOPIEN EN EGYPTE

A LA LEGATION DU CHILI

M. le Dr. Juan Marin, Chargé d'Affaires du Chili en Egypte vient d'arriver au Caire où il a pris possession de ses fonctions.

Considéré dans son pays comme le premier écrivain en prose de la génération contemporaine, le Dr. J. Marin, qui fut professeur d'Histoire de la médecine à l'Université de Santiago est un écrivain fécond doublé d'un délicat poète. Médecin par profession, le Dr. Martin s'est consacré à la diplomatie depuis près d'une dizaine d'années, ayant assumé tour à tour avec distinction la représentation du Chili en Chine et au Salvador.

Les milieux intellectuels se réjouiront de la présence en Egypte de ce Délégué Officiel d'une puissance amie qui se double d'un écrivain et penseur de grande classe.



M. Neoder Makonen, Premier Ministre d'Ethiopie, est arrivé en Egypte venant d'Europe, en route pour Addis Abeba, accompagné de Mme Makonen. De nombreuses personnalités de la communauté copte l'ont salué à son arrivée. Une réception eut lieu en son honneur au patriarcat copte-orthodoxe d'Alexandrie. On voit sur notre photo le Premier éthiopien et Mme Makonen, Fouad Guirguis pacha et d'autres personnalités au cours de la réception. Le Ras Makonen Endelgatchio, de passage au Caire, a rendu visite, à S.B. le patriarche Youssab II.

LETTRE D'ATHÈNES

DE LA POUDRE ET DES BALLES

Athènes 20 Novembre 1947

Les communications faites à la Chambre par le Vice-président du Conseil, M. Tsaldaris, sur la situation intérieure et extérieure du pays donnèrent lieu à de vives discussions. Les chefs de l'opposition prirent successivement la parole pour critiquer plus ou moins le gouvernement. Mais pour lui donner aussi l'assurance qu'ils ne cherchent pas à lui créer des obstacles dans la lourde tâche où il se trouve engagé.

Je n'entends pas faire l'éloge de M. Tsaldaris, mais il faut franchement avouer, que, comme chef de la délégation hellénique, il a déployé des efforts surhumains pour servir les intérêts du pays et obtenir justice pour la Grèce. On l'a blâmé pour son grand optimisme qu'il proclame depuis deux ans, sans que les faits ne viennent le justifier. C'est peut-être dans son optimisme immense qu'il puise toute cette activité pour servir la cause de la Grèce. Mais malheureusement, la question grecque se trouve prise dans un antagonisme international d'ordre plus général, et par conséquent la marge de l'initiative du gouvernement est limitée.

L'aide qu'accorde la grande alliée de la Grèce est précieuse; et elle le manifeste tous les jours davantage. Hier c'était la proposition Truman au Congrès sur la nécessité d'augmenter l'aide à la Grèce. Aujourd'hui c'est la commission balkanique qui constatera l'aide accordée à la rébellion; c'est l'approbation du gouvernement américain sur la constitution d'un Etat Major américain commun pour l'armée, la marine, l'aviation et la nomination d'observateurs militaires dans nos unités supérieures jusqu'y compris les divisions afin qu'ils leurs fournissent des conseils.

Devant cette assistance que l'Amérique ne cesse de prodiguer, le peuple hellène ressent une profonde reconnaissance. Il ne faut pas le blâmer s'il manifeste de l'impatience de voir au plutôt la tranquillité et la paix revenir dans le pays. Les ravages que cause le fléau communiste sont grands; les villages brûlent, les ponts sautent, et le sang des innocents arrose le sol de la Macédoine, de la Thrace et de l'Epire. Le nombre des veuves et des orphelins devient inquiétant, les paisibles paysans sont emportés de force par les rebelles. Deux cent soixante sept milliards de drachmes pour parer aux premiers besoins de trois cent mille paysans contraints par les bandits à chercher refuge dans les villes. Ce sont des chiffres irréfutables, et ceux des milliards contresignés par la mission américaine.

Devant cet affreux spectacle le peuple hellène s'est uni pour combattre l'ennemi. Au gouvernement de coalition succéda le gouvernement actuel. Son honorable président M. Sophoulis qui voua toute son honnête existence au service de la Patrie avait créé sincèrement à une politique d'apaisement, en l'amnistie. C'était demander à la veuve de pardonner le meurtrier de son mari; à l'orphelin, d'oublier l'assassin de son père; aux sans abri, d'enterrer tout sentiment de haine sous les ruines du foyer familial. Et tous, la mort dans l'âme, sans mot dire acceptèrent l'amnistie, pour le bien du pays. Les portes des prisons s'ouvrirent, les déportés furent ramenés dans leurs foyers; les uns retournèrent sur les montagnes pour reprendre leur besogne infâme, les autres restent chez eux comme agents de l'ennemi.

Un certain esprit de compréhension de la tragédie grecque s'est manifesté hors des frontières de la Grèce. Je ne m'attarderai pas à énumérer les facteurs qui l'ont créé. Mais maintenant que la compréhension des choses grecques commence à se manifester, le gouvernement doit intensifier son action dans deux secteurs principaux : militaire et économique. Dans le premier aussi bien que le deuxième le peuple hellène est prêt à tous les sacrifices. Et pour que le retour de la paix dans le pays soit le prix de tous ces sacrifices, le peuple hellène, dans son impatience, d'ailleurs très justifiée demande à sa grande alliée de la poudre et des balles. La seule présence de la commission balkanique ne fermera pas les frontières; elle ne constituera que l'œil par lequel l'O.N.U. verra et constatera l'aide accordée à la rébellion. Aux accusations de la commission, les bandits répondront par des attaques, et des pillages. Et pour délivrer le pays du cauchemar communiste, il n'y a que les armes. A la politique dynamique des communistes, que le gouvernement oppose une politique superdynamique. Assez de tolérance et d'idéalisme. Cet idéalisme à l'heure critique sait s'allier au réalisme historique avec lequel on gagne la bataille.

La plaie de la Grèce saigne dangereusement. Si l'on ne l'arrête pas à temps, ses conséquences funestes se feront ressentir au delà de ses frontières. Que notre grande alliée l'Amérique fournisse les armes. Il y aura toujours en Grèce assez de poitrines pour défendre la liberté.

La Démocratie triomphera dans ce coin de la terre.

Aristo Joannidès.



Photo Apkar

ANDRÉ GIDE PRIX NOBEL

Un article inédit de **PIERRE DESCAVES**

C'est un grand honneur et qui rejailit sur les Lettres françaises : André Gide a obtenu le Prix Nobel de littérature. La gloire internationale qui s'attache à cette haute et suprême récompense trouve un auteur chevronné et que cent études ou essais ont tenté, depuis un quart de siècle, de situer, d'expliquer, de définir. (*)

A l'occasion d'une « mise au point », publiée l'an dernier par M. Paul Archambault, « Humanité d'André Gide », on a pu dire que l'auteur des « Faux-Monnayeur/s » avait déjà « conquis la taille et la place d'un demi-dieu » dans la littérature française, car sa « métamorphose » s'achevait sous nos yeux. Comme pour Œdipe, comme pour Thésée, comme pour tant de héros qui lui sont familiers et chers, on pouvait se demander, selon une formule qui ne manque pas d'humour, s'il avait été un homme ? M. Paul Archambault, qui posait la question, répondait par l'affirmative.

Oui, André Gide a bien été un homme. La critique l'a suivi pas à pas, s'obligeant à des révisions successives; elle se demande du moins s'il est temps de dresser un bilan de l'œuvre, sinon de la vie. En parlant de son « Thésée », paru en octobre 1946, le grand écrivain indiquait, dans la dédicace, qu'il s'agissait « d'un dernier écrit »; mais on doute encore que ce soit là le point final de sa production. On fait remarquer que, depuis une dizaine d'années, son œuvre

ne s'est volontairement enrichie que de notes, attestant les scrupules d'un créateur toujours soucieux de la perfection à donner à sa pensée.

Ecrire la vie d'André Gide serait, d'ailleurs, une opération hasardeuse, encore que son journal de 1.300 pages de la collection de la Pléiade, complété par les pages écrites de septembre 1939 à mai 1942, constitue un document décisif. Mais, précisément, l'œuvre de Gide se confond trop avec sa vie pour que la seule étude de ses ouvrages n'éclaire pas, de valable lumière, une des plus hautes figures de notre temps.

L'attentive lecture de « Si le Grain ne meurt » délivre l'enfance et l'adolescence de l'écrivain et complète les notions que l'on peut tirer des premiers travaux et singulièrement des « Cahiers d'André Walter » — le livre des 20 ans ! —; dès lors, se situe la grande crise de jeunesse : l'opposition entre le comportement naturel et les exigences du Christ. Telle est la lutte avec l'Ange, qui se termine par la déroute de l'Ange. Son chant de victoire vient ensuite; ce sont « Les Nourritures Terrestres ». Victoire précaire, car il n'a pu vaincre l'ange qu'en proclamant son propre angélisme. Les œuvres de la période suivante manifestent une dualité intérieure permanente. Le « ressuscité » écrira « Le Prométhée mal enchaîné » et « l'immoraliste »; et ce qui, de l'ange, subsistait, vaincu, passera dans « La Porte Etroite ». Un accord des contraires sera tenté dans « L'Enfant Prodigue ». Et voilà enfin l'homme libre, qui marque les points et engendre le Lafcadio des « Caves du Vatican ».

(*) Voir numéro d'hommage consacré par La Semaine Egyptienne.

On ne saurait toutefois jamais demeurer en repos avec un tel tempérament. Vers la quarante-cinquième année, l'Ange du Midi (et non le Démon de Minuit !) va visiter André Gide, à la faveur de circonstances qui tiennent aux conversions de ses amis, Dupouey et Henry Ghéon. C'est un deuxième conflit avec l'Ange. En sortira « Numqua et tu... » La victoire, cette fois, est plus complète. Elle sonne, comme un défi, dans « Corydon ». Le fruit de cette seconde crise sera la tentative de Gide de faire un roman : « Les Faux Monnayeurs ».

Parvenu à une rayonnante notoriété littéraire, quelle sera alors le rôle, la mission de l'écrivain ? Il prêtera, sans hésiter, sa grande voix aux « victimes » de ce monde. Comme le dit si justement, dans son essai, M. Archambault, parmi ces « victimes », il en est quatre qui l'ont particulièrement intéressé : le criminel, la femme, l'indigène colonial, le prolétaire. Justes définitions puisque l'on peut ranger en quatre catégories les livres de l'écrivain, entré dans le siècle ; « Souvenirs de Cour d'Assises » et la collection « Ne Jugez pas ! », « L'École des Femmes » et ses succédanés ; les souvenirs de voyage en Afrique Equatoriale ; des textes de sympathie avant le revirement et des notes sur l'U.R.S.S. A la suite de cette période, l'écrivain entend se confirmer dans un « humanisme de pointe » et ce seront « Œdipe » et les « Nouvelles Nourritures ». Puis vint encore « Thésée », une suite de dialogues, un traité à la manière des œuvres de jeunesse, un traité sur l'art de purifier la terre de ses monstres et de ses Dieux — et le bonheur d'y être parvenu.

Au gré de cette production variée de langue et de style chatoyants, se dégagent quelques idées cardinales : la sincérité, le bonheur, le dépassement ; ce sont les positions les plus constantes ou les recherches les plus têtues que l'on peut dégager de toute la carrière d'un homme qui n'a jamais voulu être un homme de lettres — mais un penseur « en marge », un animateur. Pour obtenir un conseil ou recueillir un avis, combien de jeunes gens n'ont-ils pas pris le chemin de la rue Vaneau, où dans un clair appartement André Gide se confine lorsqu'il séjourne à Paris ; car il a toujours été un voyageur intrépide, éprouvant pour le soleil une véritable passion.

On lui dit beaucoup d'amis, mais peu d'intimes. Grand a été son chagrin de perdre Paul Valéry. Il lui reste Roger Martin du Gard, qui, comme lui, fut Prix Nobel, il y a dix ans. Et qu'on ne le croie pas sur de hautes positions de domination, à l'image d'un « penseur » pour album de photographies : l'homme est simple, cordial, et volontiers jovial. A soixante-dix-huit ans, il se déplace encore pour une « générale », ou va se perdre dans une salle de quartier, où un « bon film » lui a été signalé.

C'est un causeur étincelant, apte à toutes les synthèses. Et à la sienne propre. Avec quelle bonho-

mie n'expose-t-il pas comment se manifeste l'obscurité tenace attachée à son œuvre jusqu'à la quarantaine et comment celle-ci revint en France par le canal de la Suisse protestante ! Sa clairvoyance l'amena nécessairement à être un guide ; et son rôle, dans la fondation, l'orientation et le succès de la « Nouvelle Revue Française » fut décisif. Ainsi s'est-il révélé, non seulement homme de pensée, mais homme d'action.

Pourtant devenu le plus notable « moraliste » de l'heure présente, il est demeuré jusqu'ici « en marge » du monde des Lettres officielles. Il n'a tenu qu'à lui d'entrer à l'Académie Française, depuis la Libération. Il l'a refusé. C'est pourquoi il apparaît, pour le grand public, isolé et lointain, méconnu et glorieux. Il y a une manière de malentendu qui a pesé sur Gide et qui a trompé l'opinion à son égard. Etat de fait, dû autant à l'indifférence du public pour toute œuvre littéraire difficile qu'à l'attitude naturellement altière d'un auteur de caractère farouche et de nature tellement complexe.

Son influence cependant a été et est considérable. L'œuvre de Gide ouvre le mystère angoissant des « espaces » pascaliens infinis ; avec lui le problème métaphysique est entré dans la vie de chaque jour. Les difficultés morales auxquelles se heurtent ses personnages (ou lui-même derrière eux, ou lui-même seul), c'est en fonction de Dieu et jamais vis-à-vis de la Société qu'il cherchera à les résoudre. Gide a institué et renouvelé le passionnant et inépuisable débat essentiel entre l'individu et l'éternité, l'écrivain inclinant dans la plupart de ses livres à donner toute l'importance à l'individu, par réaction contre une orthodoxie religieuse mal interprétée ; dans d'autres livres, comme nous l'avons indiqué, au contraire, l'individu faisait le sacrifice de lui-même. Pour atteindre une félicité hors du temps, enfin, dans la partie terminale de son œuvre, le héros recherche un équilibre qui ne se dérobe plus.

Pierre Descaves

Demandez le Numero Special

d'Hommage consacré à

ANDRÉ GIDE

Edition de luxe

P.T. 50

Edition Simple

P.T. 20

DANS LA FORET

Voici le moment de la grande migration humaine. Un besoin de voir des herbes, des feuillages, des eaux, du ciel — pareil à cet instinct profond qui oriente périodiquement des millions d'oiseaux vers de meilleurs climats est venu soulever les âmes citadines que ne contentaient plus les quelques pieds de gazon enfermés dans les squares, le Bois déjà brûlé, après ces chaleurs atroces, l'azur toujours voilé de vapeurs au-dessus de la grande cité :

« Fuir, là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les flots ! »

Ah ! l'écume inconnue qui blanchit à l'avant du steamer, en tel endroit sans nom d'une mer déserte ! le galet roulé par la vague sur telle grève solitaire ! le brin d'herbe que le vent fait frissonner au bord de tel chemin perdu ! Tout ce qui pose devant l'esprit l'éternelle question : Pourquoi ces choses et non d'autres ? ici plutôt que là ? Tout ce qui éveille le frisson géographique, la sensation un peu hagarde de l'espace infini, voilà ce dont, en ces jours de dispersion et d'essor, rêvent les hommes repris du vieil instinct nomade.

Mais plus encore, peut-être, qu'à tenter les vagues nouvelles, il est une ivresse à revoir au contraire le sillon familial, il est une douceur tendre à reprendre le chemin auquel les pieds sont habitués, à franchir le même tronc d'arbre abattu en travers du sentier, à reconnaître la branche pendante où l'année dernière on cueillit d'une main distraite une feuille, et qui, cette année, nous en tend une plus proche encore. C'est cette joie qu'éprouvent ceux qui viennent tous les ans rêver dans quelque vieux jardin de famille ; c'est le bonheur que pour ma part, je ressens dans la forêt dans la chère forêt où chaque été me ramène depuis quarante ans.

Ma forêt n'est pas superbement ignorée ; elle est au contraire célèbre : je ne l'en aime pas moins. Combien de voyageurs de France ou de l'étranger l'ont rapidement traversée, ce qui d'ailleurs est la bonne façon de continuer à ne pas la connaître. On m'a même dit que les trains du Dimanche y déversent des foules sacrilèges. Mais ne les ayant pas beaucoup cherchées, je ne les ai jamais vues : elle est si vaste ! Elle absorbe ces humanités sans en être incommodée le moins du monde. Pour qui sait la regarder, elle n'est peuplée que de nymphes, elle est toujours vierge pour qui sait l'aimer.

J'ai souvent regretté que Michelet n'eût pas écrit la Forêt, comme il avait écrit la Mer et la Montagne. Quel beau livre il nous eût encore donné ! A peine, dans son Histoire de France, a-t-il consacré à celle au bord de laquelle je vis en ce moment quelques lignes, admirables en soi mais trop brèves et trop particulières : « Fontainebleau est surtout un paysage d'automne, le plus original, le plus sauvage, le plus

doux, le plus recueilli. Ses roches chaudement soleillées où s'abrite le malade, ses ombrages fantastiques empourprés des teintes d'octobre, qui font rêver avant l'hiver ; à deux pas de la petite Seine entre des raisins dorés ; c'est un délicieux dernier nid pour reposer, et boire encore ce qui resterait de la vie, une grappe réservée de vendange ».

Le grand nerveux n'a vu dans la forêt que l'exquis sanatorium, l'endroit de cure naturelle où l'on respire cet air indiciblement doux, au goût de fruit, velouté d'avoir passé sur tant de feuilles. Mais la forêt débordé cette définition.

Une forêt — et celle-là surtout, la plus belle de France — n'est pas à vrai dire un lieu : c'est un élément. Avec la Mer et la Montagne, la Forêt est la troisième grande forme primordiale de la nature.

Je ne sais même — mais ici je ne m'avance qu'avec précaution — si la nature n'y est pas plus belle que partout ailleurs. Certes je ne veux blasphémer ni la Montagne ni la Mer : « Ce sont deux puissants Dieux ». La Montagne est une ossature géante, c'est l'épine dorsale du monde. Et la Mer est la Mer, une prodigieuse chose dont on n'ose parler, tant les mots sont petits à côté d'elle. Mais enfin la Montagne est surhumaine : elle n'est pas à notre échelle. Elle exalte, mais elle écrase. C'est pourquoi, hormis en d'assez beaux vers de Laprade, la Montagne a été peu chantée par les poètes. La Mer, elle, l'a été en des poèmes innombrables. Avouons même qu'elle est la grande inspiratrice naturelle. Mais avouons aussi qu'elle a quelque chose d'âcre et de monotone, un vide sublime et triste : « la Mer stérile », disait déjà naïvement le vieil Homère. Elle est d'un âge primitif où notre humanité, trop récente sur le globe, se trouve presque dépaysée. La Mer est une aïeule ; la Forêt, elle, est maternelle.

Nulle part l'homme ne se sent plus enveloppé de vie et, si j'ose dire, plus en famille, que dans une forêt. C'est là que la nature est le plus condensée et généreuse. Un arpent de bois contient plus de grande vie végétale que des lieues carrées de plaine. On est seul dans la forêt, comme dans un désert, plus seul même, plus secrètement. Mais, en même temps, elle est infiniment peuplée : c'est un désert foisonnant. Tout y vit autour de l'homme, autant que lui ; il est comme baigné dans l'océan des espèces, entouré de milliers de sensations qu'il devine analogues aux siennes, qu'il sent palpiter sur les écorces, dans les balancements des branches et les frémissements de l'herbe ; il est environné d'une grande pensée diffuse qui s'enivre d'elle-même. Et de toutes les cimes dressées d'un même élan vers l'air et la lumière, il croit entendre un cri immense jaillir éternellement ; un cri qui se répète inlassable et extatique : « L'Etre ! L'Etre ! L'Etre ! »

Fernand Gregh

EMBRUNS

Lundi

◆ A travers la cloture de jasmin, montent vers moi les rires frais d'une bande de moins de dix ans...

Des éclats joyeux... où je perçois quelques mots, parfois agressifs, ... une voix énergique domine et clame :

— Mais non Marie-Claire..

Le petit troupeau rapproché, comploté tout contre mon refuge embaumé.

— Mais si. Je sais, on va jouer au dictionnaire...

Rire frais comme une aube, et bravos des enthousiastes...

— Je vais vous faire expliquer des mots.

— Pas trop difficile, gazouille Chantalou de sa voix de cristal fragile.

Et Marie-Claire dit — Expliquez moi le mot : Graphologue...

Les cris de ces barbares ébranlent le vieux jasmin... Tous parlent à la fois.

Plus forte que les autres la voix de Dominique s'élève :

— Je sais, je sais, c'est celui qui lit les lignes de la main.

— Non.

— Si.

— Mais non, bébé, ça veut dire : celui qui lit dans l'écriture..

— Alors les deux. S'obstine le garçon, soutenu par Betty..

Et l'on se dispute comme moineau autour de miettes de pain.. Marie-Claire dit enfin : — Chantalou a raison, c'est celui qui lit l'écriture, je l'ai vu dans le dictionnaire..

Triomphante affirmation, qui a raison des dernières résistances de Dominique. Et l'on recommence... Mais l'oiseau Chantalou, qui a butiné une ample moisson de touffes odorantes, y enfoui son petit nez déjà sensible à la poésie du parfum... Elle murmure, rêveuse : — Jouons aux portraits ?

— Non.

— Si.

Et tout ce petit monde, inconstant, s'envole en piaillant vers un autre coin du jardin, me laissant isolée derrière le mur étoilé, dans un monde affreusement silencieux...

Mardi

◆ L'art du Poète est dans l'ordre. Le poète — le vrai —, pas plus que le peintre, ne doit être ni un névrosé, ni une victime résignée de ses cauchemars. Savoir ordonner, consciemment, ses extases lyriques, ses sensations fugaces ou profondes en rythmes musicaux aux résonances assourdies, qui s'en vont

comme les ondes, toucher à travers l'espace, l'invisible corde de la lyre intérieure de quelque autre poète. Là est tout l'art...

◆ La bonne humeur est avec l'amour de la vérité la base du bonheur...

◆ Génie n'est pas désordre...

Mercredi

◆ L'été étire ses mois étouffants et ductiles, tandis que la plage de feu attire chaque jour ses mouches humaines... La réduction à l'extrême minimum de ce qu'on est encore convenu d'appeler « maillots de bains » — dame... une habitude, vieille d'un demi siècle ne se perd pas en un jour.. — est-elle le critérium de ces temps de vie chère ? On devrait bien, dans ce cas, augmenter les salaires.. Ne serait-ce que par esthétique...

◆ Le drame est souvent la rançon du bonheur... Que de vies heureuses ou apparemment paisibles, se terminent par une tragique fin : Jeanne d'Arc, Sophie-Charlotte duchesse d'Alençon, Louis IX, les Curie..

◆ L'heure est douce.

Nos âmes se devinent à peine,
dans l'air vibrent ce soir des mots inexprimés,
semblable au silence rosé
des joues d'enfants...

Une paix rayonnante tisse entre nous
une joie sereine, plus fraîche
qu'une source au printemps..

L'heure est douce, ce soir.

Jeudi

◆ Il fut un temps, heureux entre tous, parce que très lointain, où les manufactures offraient à leurs clients avec leurs conserves, des tasses, des services, ou même des couverts d'argent... Aujourd'hui les clients donneraient volontiers un couvert d'argent, contre un boîte de sardines..

◆ Hier le vieux jardinier édenté, avait arrosé le gazon. L'odeur de la terre mouillée et des herbes assoiffées, montait dans l'air moite..

C'était l'heure où le soleil glissait lentement son aveuglant miroir, derrière l'écran dentelé de l'Attaka sauvage... Le coup de canon du Ramadan allait, déchirant l'air, annoncer l'Iftar... Les rayons tamisés et réfractés comme un éventail de plumes de rêve, laissaient retomber sur le jardin une brume lumineuse presque rosée, détachant chaque feuille comme des gemmes précieuses sur un taffetas changeant... Les bananiers alanguis par la grande chaleur du jour, redressaient sous les gouttes d'eau leurs larges feuilles d'un vert satiné... C'était l'instant exquis que j'avais

attendu pour descendre au jardin, cueillir les figues fondantes et sucrées... Mais en arrivant au pied des arbres, je m'aperçu qu'elles avaient toutes été dévorées par les moineaux bavards...

◆ Luce prétend choisir son mari entre mille... Ma pauvre Luce. Ce n'est pas ton mari qu'il faut savoir choisir mais plutôt ta belle-mère... car si tu peux t'entendre avec ta belle-mère, tu seras heureuse en ménage...

◆ J'aimais voir le matin se lever
dans un poudrolement d'or
sur les berges de la Seine...
J'aimais le voir transformer les
brouillards nacrés
en un rideau léger, scintillant...
Le fleuve glissant, long serpent d'acier,
et sur ce fond léger que formait au Levant
les collines d'Issy noyées dans la brume,
un fin Trois-Mats école dressait sa silhouette
Et comme un vieux prélat, bénissant
étendait ses grands bras; sur la ville
imprécise;...
J'aimais voir le matin se lever sur les
berges de la Seine...

Vendredi

◆ On distribue chaque jour, sur la terre entière des coupes d'argent des prix, aux sportives. Sont élues, chaque jour des Miss New-York, Miss Paris, Miss Univers etc... qui n'ont d'ailleurs rien à comparer avec la Vénus de Milo... et je ne peux guère imaginer la tête que ferait Paris devant les nymphes actuelles? Vu la crise du ravitaillement, on peut même croire, qu'il mangerait la pomme plutôt que de la donner... Bref on donne des prix à des Pin-Up Girls, bathing-beauty et autre américanisation de la femme. Mais en vérité, et beauté grecque à part, quelles actions d'éclat ont-elles accomplies? Quels mérites ont-elles à avoir le nez de Garbo ou les jambes de Mistinguett ???

Tennis, Natation, Course, Concours de beauté ou sports, utiles pour le développement de corps d'enfants ne sont pour les adultes que délasserment plutôt que labeur... Mais donne-t-on des prix aux femmes et aux jeunes filles, qui soignent dans les dispensaires et les hôpitaux des plaies et des maladies, qui feraient fuir nos jeunes exhibitionnistes...

Donne-t-on des coupes aux mères de famille, qui consacrent leur jeunesse, vingt-ans de leurs plus belles années, pour élever leurs enfants?

Je ne parle pas du prix Cognaq... Sans avoir douze ou treize enfants une mère accomplit en vingt ans plus d'exploits qu'une championne de ski. Et pour ces femmes il n'est pas de coupes dans notre monde « civilisé »...

◆ L'art réside dans l'expression harmonieuse, mesurée et pure du Beau...

Samedi

◆ L'angélus qui tinte
d'une voix enrouée,
jette sa plainte

La campagne frissonne
et les oiseaux ont froid...
La cloche sonne...

Dans la brume qui monte
le ruisseau s'est couvert
de lumières

Et le brouillard du soir
étend sur la vallée
son manteau noir...

Dimanche

◆ Conférenciers : ceux qui ont quelque chose à dire, ...Et ceux qui ont une conférence à faire...

◆ On ne peut faire de bonne littérature avec de mauvais sentiments...

◆ Fête du 15 Chaaban... Et Dada que l'âge a rendue savante et que la Nubie a créée... poète me dit: ...En cette nuit ou les Aroussas étincellent dans les petites boutiques de tapis, éclairées à giorno les arabes déambulent dans le village en fête. Les filles en robes aux vives couleurs, flanent autour des auvents, attirées par les poupées de sucre auréolées d'éventails diaprés... Sur les étalages de minuscules chameaux rouges et de petits ânes verts attendent les acheteurs aux bourses plus modestes... En cette nuit brillante entre toute, il est donné à ceux qui sont les amis de Dieu, à ceux qui sont vraiment purs de cœur et de corps, justes et bons, de voir après minuit le ciel s'entr'ouvrir jusqu'au septième ciel... et Dada ajoute : En cette nuit il est accordé aux justes, à ceux qui ont le cœur pur et blanc, de demander à Dieu sept dons... C'est en l'honneur de cette nuit unique en l'année, que les enfants jouent en bandes joyeuses et que leurs parents leur achètent, suivant leurs ressources, des poupées vêtues de papier plissé aux couleurs charmantes et des petits chameaux rouges...

◆ Comment peut-on frapper un serviteur? Abaisser un être humain c'est s'abaisser soi-même...

◆ Ayez un amour élargi, universel, étendu à toutes les créatures. Ne préférez point ceux qui vous semblent les plus aimables, mais soyez meilleurs, justement avec ceux qui vous rebutent, avec ceux qui vous attirent le moins...

Jacqueline de Bargedé

LE CENTENAIRE DE L'ECOLE D'ATHENES

Un article inédit d'ALBORT MOUSSET



Pendant tout le mois d'octobre se tient, à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, une exposition, par l'image, des principales découvertes de l'Ecole française d'Athènes, qui fête cette année son centenaire.

C'est l'illustration d'une des plus belles réalisations de l'archéologie française.

La Grèce fut toujours, pour celle-ci, une terre de

prédilection. en 1723, un savant français, Montfaucon, entreprend des fouilles à Olympie : ses travaux seront repris en 1787 et en 1829.

En 1812, le Général Donzelot fait dégager les ruines du temple d'Artemis, à Corfou.

En 1838, l'architecte français Laurent organise l'exploration de Delphes.

La reconnaissance des richesses monumentales de la Grèce antique était donc déjà une tradition de la science française lorsque fut fondée l'Ecole d'Athènes, réalisant un projet ébauché vers 1800 par l'architecte Jacques Guillaume Legrand et recommandé au gouvernement de Louis-Philippe par le célèbre critique Sainte-Beuve et par le baron Piscatory, ministre de France à Athènes.

C'est le 22 Mars 1847 que les premiers élèves de l'Ecole débarquèrent au Pirée. On leur donna le surnom de « promotion des Argonautes ». Ils conçurent, au début, leur mission comme une œuvre de propagation de la culture française par l'enseignement. Mais, à partir de 1873, l'école se spécialise dans les travaux de prospection archéologique. Elle dégage les ruines de Delos, mettant à jour l'ensemble des ruines le plus varié qui existe sur le sol hellénique, depuis le temps où les Athéniens « purifièrent » l'île en interdisant d'y naître ou d'y mourir, jusqu'à l'épanouissement, au deuxième siècle avant Jésus-Christ, d'une ville bourgeoise dont les vestiges évoquent Pompeï ou Timgad.

Puis, l'Ecole d'Athènes entreprit, de 1892 à 1903, le dégagement de Delphes. Il fallut déloger entièrement le village et le reconstruire un peu plus loin. On devine que la population oppose à cette opération une âpre résistance bien qu'elle dût y gagner des conditions de salubrité et de confort supérieures à celles qu'elle abandonnait. Le Parlement français affecta à cette expropriation un crédit de 750.000 francs. Ces sacrifices étaient amplement justifiés. Le site de Delphes, c'est à la fois l'histoire et la légende de la Grèce, « poésie admirable de simplicité et d'unité », a dit un de ses plus illustres visiteurs, M. Edouard Herriot. Ici, le travail de l'Ecole d'Athènes a été véritablement exhaustif : il a fait émerger du sol toute une civilisation ; à la profusion d'œuvres d'art, de temples, de monuments votifs aujourd'hui mis à jour, sont venus s'ajouter près de cinq mille textes épigraphiques dont il est superflu de souligner l'importance historique.

Au bilan du Centenaire s'inscrivent bien d'autres campagnes de fouilles archéologiques non moins fécondes : l'exploration du sanctuaire du Ptoïon, où l'oracle prophétisait au nom d'Apollon ; celle de l'île

de Gla, qui a mis au jour une résidence royale aussi imposante que celle de Mycènes; celle de l'île de Thasos, où vécut Hippocrate; celle du Palais de Mallia, en Crète orientale, contemporain des premiers palais de Cnossos et de Phaostos...

Il y a, dans cette présence de la France savante sur le sol hellénique, quelque chose de plus que la curiosité scientifique et la passion de l'histoire. L'œuvre de l'École d'Athènes, c'est un hommage à la civilisation dont la France s'honore d'avoir gardé les traits essentiels. De ce petit coin de terre perdu à l'extrémité de l'Europe est venue une leçon d'humanisme qui imprègne aujourd'hui encore la spiritualité française. Dès l'âge du bronze, la civilisation hellénique s'infiltrait vers les pays d'Occident. Ses colonies la répandaient sur toutes les côtes méditerranéennes. Elle pénètre de la vallée du Pô dans celle du Danube et gagne, par là, les provinces orientales de la Gaule. Les invasions barbares ne fermèrent pas l'Occident à cette bienfaisante influence, qui se ranima au contact de la romanité et des formes d'art et de pensée venues de Byzance. L'Adriatique mit les deux mondes en communication: Eginhardt prit à Spalato, dans le Palais de Dioclétien, le plan de la résidence princière qu'il construisit pour Charlemagne à Aix-la-Chapelle; le sanctuaire qu'il y éleva n'est qu'une copie simpli-

fiée de l'église byzantine Saint Vital de Ravenne. Charlemagne lui-même s'inspirait de la tradition grecque en se faisant couronner et en favorisant la renaissance qui porte son nom. Et la grande Renaissance française du seizième siècle n'eut pas d'autre origine. S'il faut chercher quelque part le principe actif de cette fermentation d'idées nouvelles qui transforma l'art, la littérature, la science et la philosophie, c'est dans l'humanisme qu'on le trouve. Or l'humanisme commence lorsque les Grecs de Constantinople et de Salonique apprennent aux lettrés italiens du Quattrocento à lire les manuscrits de Platon et d'Aristote, que Pétrarque et Boccace collectionnaient sans les comprendre. Il n'y a guère, dans la langue française, d'expression pour traduire le monde de l'abstraction, de la science ou de la technique, dont l'étymologie ne soit pas grecque.

Héritière et débitrice de l'hellénisme, la France se devait d'en honorer les témoins et d'assurer leur survie. Vue sous cette perspective, l'œuvre de l'École française d'Athènes n'offre pas seulement l'éclat d'une incomparable réalisation scientifique. Elle est aussi un acte de gratitude à l'égard d'un pays qui fut, avec le christianisme, le berceau de la vie spirituelle de la France.

Albert Mousset

Extrait de l'allocution prononcée par le Professeur d'Archéologie M. Georges P. Oikonomos le 11 Septembre à l'occasion de l'ouverture solennelle des fêtes de l'École Française d'Athènes.

« Ce feu sacré, Monsieur le Directeur, vous l'avez pieusement et décidément conservé pendant les longues années du premier centenaire dont vous célébrez aujourd'hui avec une fierté complètement justifiée l'heureuse et glorieuse issue.

« L'École française, née de la révolution hellénique et du mouvement romantique en France, est venue réaliser les belles et hautes paroles du professeur Egger qui souhaitait « que l'esprit français retournât en quelque sorte vers l'Orient, sa première origine, pour y ranimer le génie d'une nation illustre qui nous a préparés à devenir ce que nous sommes ».

« L'appui que la France avait apporté à la cause des Grecs lui accordait le plein droit de s'intéresser au développement futur de ce berceau de la civilisation humaine.

« L'expédition scientifique de Morée en fut l'illustre précurseur, preuve inébranlable d'une grande nation pour qui le culte de l'intelligence constitue la partie la plus noble de son essence.

« C'est ainsi que l'École française, nourrie des plus belles traditions scientifiques de son pays, est venue s'installer en Grèce, chez un peuple dont l'intelligence et le tempérament présentent tant d'affinités avec l'esprit français.

« Les Grecs n'ont jamais refusé à l'École leur cordialité hospitalière, et l'ont toujours considérée non comme une fondation étrangère, mais, au contraire, comme l'une des nôtres, qui sont également dévouées à la recherche de notre histoire et notre civilisation.

« De cette manière grandit l'École et conquiert tou-

te la Grèce depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. La topographie, l'épigraphie, la numismatique, les arts plastiques, l'histoire, l'architecture, la philologie classique, la philosophie, la linguistique, la byzantinologie et même la critique d'art et le roman français ont amplement puisé à cette source intarissable de savants et d'explorateurs, et si les études classiques fleurissent en France, la plus grande part en est due à ce foyer universitaire d'Athènes.

« Les archéologues grecs ne sauraient pas méconnaître combien leur commerce avec leurs collègues français a contribué à la compréhension des deux peuples et à l'avancement de notre science commune, ainsi qu'au profit de la collaboration internationale qui engendre la fraternisation universelle, le but de toute civilisation vraie et réelle.

« Les Grecs ne sauraient oublier non plus que de cet illustre milieu culturel jaillit, autrefois, sur l'initiative de Théophile Homolle, digne élève du grand Albert Dumont, la belle pléiade d'éminents « Athéniens », qui ont fondé en France la « Ligue pour la défense des droits de l'hellénisme ». Aimer un peuple conduit à le comprendre mieux et en apprécier les aspirations et les droits.

« C'est pourquoi nous vous considérons, Monsieur le Directeur; comme des concitoyens dans cette grandiose république hellénique mondiale qui cultive l'idéal classique et y voit le moyen le plus sûr de l'amélioration du genre humain.

« Pendant les cent ans de la glorieuse activité de l'École française en Grèce vous avez apporté un accroissement énorme à l'archéologie classique et un titre de plus à la fierté de votre pays.

« Que le second centenaire complète dignement la gloire des cents ans écoulés ! »

G. P. Oikonomos

Le centenaire de l'Ecole Française d'Athènes

Discours de J. de Lacretelle au Théâtre d'Epidaure

(« La Semaine Egyptienne » a publié dans un numéro précédent la relation des fêtes par lesquelles on a célébré en septembre, le centenaire de l'Ecole Française d'Athènes. Nous donnons aujourd'hui un nouveau texte ainsi que l'allocution qui fut prononcée par J. de Lacretelle, au nom de l'Académie Française, avant la représentation des « Perses » d'Eschyle dans le cadre du Théâtre d'Epidaure. — N.d.I.R.)

L'œuvre des grands tragiques grecs est à l'origine de tout notre théâtre, dès que celui-ci s'affirme, se donne des lois et cherche la grandeur.

C'est ce que Racine voulait dire lorsqu'il déclarait dans la préface de son « Iphigénie » : « J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison étaient les mêmes dans tous les siècles. Le goût de Paris s'est trouvé conforme au goût d'Athènes. Mes spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce. »

Pourquoi ? D'où vient cette force que les siècles n'ont pas entamée ? Là il faut chercher une réponse, je crois, dans l'ensemble du génie grec. Il faut considérer l'évolution éclatante qu'il a imprimée à la statuaire, à l'architecture surtout. Alors on comprend mieux la place énorme, définitive, prise par sa tragédie.

Eschyle, c'est la colonne dorique. Faite de blocs sans ornements, posée presque à même le sol, elle s'élève, dirait-on, sans bien connaître sa puissance, et parfois on croirait que le haut du temple l'écrase.

L'art d'Eschyle a quelque chose de primitif, de brut, de soumis à la fatalité. Malgré sa religion, il est moins près des dieux que de leurs ancêtres, c'est-à-dire des éléments et de ce qui forme le cosmos. Ses personnages, quand ils s'affrontent ou que le chœur les désigne, font penser à ces rocs colossaux aux faces tourmentées, où l'on reconnaît comme une âme prisonnière.

C'est l'œil du visionnaire, c'est la voix du prophète, qui créent dans ses tragédies l'action et le drame. Il montre toujours des forces immobiles qui s'interpellent ou se racontent, et que le destin oppose l'une à l'autre.

Au dorique succède l'ionique. La colonne acquiert de la sveltesse. Elle vaut par elle-même, par son trait, par une sorte d'indépendance que ne possédait pas la première. Cette colonne, c'est l'art de Sophocle.

La tragédie de Sophocle est mieux pourvue, mieux agencée que celle d'Eschyle. Dans la technique, elle crée un dialogue plus étoffé, elle apporte un sens de la composition qui est neuf. Dans la morale elle tient compte de l'homme et, chez l'homme, du caractère.

Eschyle nous faisait trembler en nous montrant ce qui est au-dessus de nos têtes. Sophocle nous émeut en nous mettant en face de notre conscience.

Le corinthien surajoute quelque chose à l'ionique. On dirait que ce chapiteau qui s'allonge, qui se décore d'ornement et nous tente comme une corbeille, apporte une intention féminine dans l'architecture grecque, jusque-là si stricte et si sobre. Maintenant, une beauté que nous sentons à fleur de peau, une expression non dénuée de vigueur mais capricieuse, changeante, courent sur tout l'édifice et en modifient l'aspect.

Et c'est par un cheminement analogue qu'Euripide, le dernier des trois grands tragiques, ajoute le réalisme des passions au pressentiment de la fatalité et à la pénétration de la conscience humaine, apportes de ses devanciers.

« Les styles dorique, ionique, corinthien forment une échelle qui va de la gravité à la délicatesse », a pu écrire Vitruve.

Entendez délicatesse dans le sens où nous disons le doux Racine, c'est-à-dire la peinture des sentiments pathétiques, et vous reconnaîtrez dans une parallèle éblouissante la voie suivie par la tragédie grecque.

En un siècle à peine elle a tout inventé. Elle a jeté sur la scène les ressorts de tous les conflits, les couleurs de tous les drames.

L'actualité du théâtre grec !... Mais elle frappe notre esprit à chaque réplique. Ce Prométhée enchaîné, qu'est-ce donc, sinon le surhomme de notre temps, frappé dans ses œuvres, foudroyé par l'excès de sa science ? Que d'êtres humains pourraient crier aujourd'hui les paroles d'Antigone à Créon sur les lois non écrites ! Et cette Jocaste, enfin, ne sort-elle pas de notre dernier laboratoire, elle qui dit à son fils Œdipe : « Bien des mortels, avant toi, ont partagé en songe le lit de leur mère. »

Mais l'actualité la plus proche de nous est peut-être celle des « Perses ». Dites si, pendant les années qui viennent de s'écouler, vous n'avez pas rêvé, imaginé, joué en vous-mêmes la pièce d'Eschyle ? Vous attendiez, les yeux grand ouverts dans la nuit, vous vouliez voir ce que le poète avait vu.

O Grecs, aujourd'hui vous triomphez deux fois : et par le sublime de votre tragédie et par l'héroïsme de votre Histoire.

Jacques de Lacretelle

L'EXPOSITION DU CENTENAIRE DE L'ECOLE FRANCAISE D'ATHENES

Un article inédit de JEAN GALLOTTI

L'Ecole Française d'Athènes, fondée par Louis-Philippe, en 1846, ce qui en fait la doyenne des instituts archéologiques, vient d'organiser à Paris, à l'occasion de son centenaire, une exposition remarquable. Des moulages, des dessins, des peintures, des photographies surtout y sont présentés comme un éloquent témoignage de l'activité de ses membres et comme un bilan tangible des résultats de leurs travaux. Le public y peut prendre en outre une passionnante leçon d'art grec.

Les organisateurs, ainsi que nous le fait remarquer M. Georges Picard, dans le catalogue fort complet établi par ses soins, n'ont pas voulu laisser oublier que, si l'Ecole Française d'Athènes a déjà plus d'un siècle d'âge, elle n'en eut pas moins des précurseurs. Parmi eux figure, en première ligne, le marquis de Nointel qui fit aux échelles du Levant, de 1673 à 1675, un voyage d'où il rapporta les dessins des sculptures du Parthénon exécutées par le peintre Jacques Carrey qui l'accompagnait, documents d'autant plus précieux, que beaucoup de ces sculptures sont aujourd'hui détruites. Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France à Constantinople, à la fin du XVIII^{ème} siècle, emmena avec lui un groupe d'érudits et d'artistes auxquels il confia des missions dans les diverses parties du monde grec et qui en rapportèrent quantité de relevés et de relations.

Enfin des savants comme J.A. Buchon et Philippe Le Bas commencèrent, peu avant 1846, des travaux dont l'Ecole d'Athènes assura la continuation.

Tout cela nous est rappelé dans une première salle ornée d'aquarelles et de tableaux, soit empruntés à l'œuvre des précurseurs qu'on a voulu honorer, soit nous montrant leurs portraits ou ceux des divers personnages qui prirent part à la fondation de l'Ecole.

Un palier d'escalier est garni de photographies qui nous renseignent sur la technique des fouilles. Nous y voyons que la délicatesse des opérations y rend le plus souvent impossible l'emploi de procédés mécaniques modernes; la pioche, la pelle ou le simple couteau restent, avec la brouette ou le couffin, les seuls instruments possibles pour les recherches dans le sol. Encore faut-il qu'ils soient maniés avec d'innombrables précautions. Exceptionnellement, le wagonnet peut être utilisé pour les gros déblaiements ou même un vrai réseau de voies ferrées; comme cela se fit dans les grandes fouilles de Delphes, au cours desquelles il fallut démolir tout un village.

Les difficultés du nettoyage des vases couverts

de concrétions et des objets de métal enrobés dans une gangue, du recollage des objets brisés et, notamment, des ivoires amollis par l'humidité, véritables opérations de laboratoire; enfin, pour les monuments d'architecture, les problèmes posés par le relèvement de certains édifices effondrés, nous sont fort bien exposés dans une série d'épreuves dont la vue ne peut qu'augmenter l'intérêt que nous prenons, par ailleurs, aux reproductions des œuvres exhumées.

Tout un hall du premier étage est consacré à ces œuvres.

Nous y voyons une carte de Grèce et du monde grec, à très grande échelle, où sont indiqués les principaux sites explorés ou fouillés par l'Ecole d'Athènes. Douze de ces sites ou régions sont représentés alentour par des plans, dessins, photos, aquarelles et légendes que complètent de très beaux moulages. Disons tout de suite qu'une place particulièrement importante a été réservée à Mallia (Crète), à Delphes et à Délos.

On sait quel retentissement eurent, au début de ce siècle, les merveilleuses découvertes faites en Crète, et, notamment, à Cnossos, révélation d'un art et d'une civilisation préhelléniques restés jusqu'alors, inconnus. La France s'était ici laissé devancer. Aussi est-ce avec une ardeur particulière que ses archéologues s'efforcèrent, grâce à l'amitié de la Grèce, de prendre leur revanche en s'attaquant aux ruines enfouies de Mallia qui, aujourd'hui dégagées, nous apparaissent comme les restes d'un palais Minoen, rival de ceux de Cnossos et de Phaestos, entouré d'une ville dont on dégage chaque jour les maisons, les sanctuaires et les nécropoles. On imagine sans peine combien sont émouvantes les vues de cette cité arrachée à l'anéantissement et à l'oubli et qui, depuis la fin du III^{ème} millénaire jusqu'au XV^{ème} siècle avant notre ère, connut une vie florissante. Des sépultures, jarres contenant le cadavre replié, déposées dans des grottes ou des cavernes, ont livré maints objets précieux qui avaient été placés auprès des morts. Entre autres, un pendentif en or, représentant deux abeilles affrontées, plus grandes que nature, confirme ce que nous savions déjà des tendances naturalistes de l'art crétois.

De nombreuses inscriptions hiéroglyphiques ont été trouvées au cours des fouilles. Mais, ici, la civilisation Minoène garde encore son secret, car nul n'a pu comprendre ces caractères mystérieux qui, s'ils sont déchiffrés un jour, ajouteront sans doute à l'histoire bien des pages nouvelles.

Delphes et Délos ont été, depuis longtemps, les chantiers préférés de l'Ecole d'Athènes et le sont restés. A Delphes, où les grandes fouilles ont eu lieu, de 1892 à 1903, le site a été transformé par la démolition du village de Kastri qui recouvrait entièrement le sanctuaire d'Apollon. Celui-ci est aujourd'hui dé-



Danseuses à la colonne d'Acanthe

gagé et le cirque hautain des rochers du Parnasse surplombe les ruines blanches d'une cité de marbre, à la place où d'humbles maisons modernes occupaient naguère les pentes de la vallée. Au premier tournant de la Voie Sacrée, qui monte vers le temple d'Apollon, s'élève le « Trésor des Athéniens », pur spécimen d'architecture dorique du début du Vème siècle avant Jésus-Christ, et qui a pu être entièrement relevé grâce à une subvention de la municipalité d'Athènes. Un peu plus haut apparaît le rocher de la Sibylle, dominé par le « Sphynx des Naxiens », magistral morceau de sculpture du VIème siècle, placé sur une colonne dorique et dont un moulage en grandeur naturelle est exposé dans la salle.

Le dégagement d'un portique de style ionique adossé au mur de la terrasse du temple; du stade long de 178 mètres; d'un gymnase avec portique, piste, piscine et palestres; d'un sanctuaire consacré à Athéna et de quantité d'édifices de petites dimensions construits entre le VIIème et le IVème siècle, comme le « Temple dorique d'Athéna », le « Trésor dorique », le « Trésor de Marseille », le « Tholos », rotonde de marbre, le « Temple en calcaire d'Athéna »; enfin, le relèvement des colonnes du « Temple d'Apollon », sont à signaler au premier rang des réalisations obtenues durant ce qu'on pourrait appeler la campagne de Delphes. Il faudrait y ajouter une longue liste de trouvailles de premier ordre, comme le merveilleux groupe des trois « Danseuses au calathos » dont le moulage entier a été monté dans le hall et toute une série d'offrandes trouvées sous les dalles de la Voie Sacrée, statues ou statuettes de bronze, fragments de statues chrysléphantines, masques et figurines d'ivoire, plaques d'or, etc..., etc..., etc..., et bien entendu, les inscriptions.

A Delos, c'est entre 1903 et 1924 que furent exécutés les plus grands travaux. Ici, le champ était libre et aucune construction moderne ne gênait les recherches. Délos, îlot rocheux, était uniquement un centre religieux. Passant pour le lieu de naissance d'Apollon, il fut, durant tout le premier millénaire, un des points d'attraction de la vie, spirituelle d'abord, puis commerciale, du monde hellénique. Autour du sanctuaire, s'élevaient des monuments de toutes les époques, religieux ou civils, privés ou publics, formant une sorte de cité sainte qui occupait environ un tiers de l'île.

Ce vaste ensemble a été mis au jour par l'Ecole d'Athènes. Et de prestigieuses photographies nous en révèlent l'impressionnante physionomie, égale en pouvoir suggestif aux ruines de Pompéi, avec, en plus, une splendeur dans le style qui n'appartient qu'à la Grèce. Des édifices admirables, comme le « Temple d'Apollon » construit par les Athéniens, des sculptures très nombreuses parmi lesquelles il faut au moins citer les « lionnes de marbre archaïque du lac sacré » et « Aphrodite et le dieu Pan », groupe trouvé, avec d'autres statues, dans la maison d'une association d'armateurs syriens, « le Théâtre », la « Maison du trident », etc... retiennent notre admiration dans un ensemble de documents qui n'est pourtant qu'une synthèse bien incomplète de découvertes de toutes sortes : quartiers d'habitation, autels, temples de divinités étrangères... ajoutons y des inscriptions d'une valeur documentaire considérable, comme l'inventaire des richesses d'Apollon dressé, en 279 avant Jésus-Christ, et dont la traduction ne couvre pas moins de 25 pages du bulletin où elle a été publiée.

Jean Gallotti



Maurice Barrès

Dans la revue « La Nef », trois jeunes et brillants critiques viennent d'examiner la « situation » de Maurice Barrès. M. Michel Braspart traite de « l'amitié de Barrès »; M. Robert Kanters, de « Barrès, invisible et présent »; et M. Gilbert Sigaux se place dans la position du lecteur des fameux « Cahiers » laissés par l'auteur de la « Colline Inspirée ».

En gros, la thèse générale est que Maurice Barrès est, en général, méconnu; qu'il est injustement oublié; et que, faute de bien connaître son œuvre, sa pensée profonde et sa très riche sensibilité, beaucoup d'interprétations abusives sont de nature à altérer la connaissance que les générations nouvelles auront de cette œuvre, de cette pensée et de cette frémissante sensibilité. Le plus amer de ce brelan de jeunes critiques, qui volent derechef avec beaucoup de crânerie au secours d'une gloire authentique et travestie quand elle n'est pas omise, est encore M. Michel Braspart. Il écrit : « La présence réelle des écrivains morts est l'un des dogmes de la littérature française. Pour Barrès, rien de tel. Au mieux, de loin en loin, on constate son décès, ou son assassinat. Ou bien on le piétine. Autour de lui, le silence est de glace... Les volets sont clos. L'œuvre est pétrifiée : le sang s'est arrêté de couler, le corps s'est contracté, les couleurs ont passé comme celles de quelques tableaux méconnaissables... Des disciples attristés crient : « Barrès, Barrès ! ». Ils prouvent seulement que Barrès est bien mort. Telle est du moins la doctrine officielle. A peine si j'exagère !!! »

Poursuivant sa démonstration après un tel exorde, le critique constate que Barrès est bien « absent » et que les journaux littéraires, les revues parlent abondamment de Kierkegaard et d'Heidegger, de Kafka, de Faulkner, de Lautréamont, de Rimbaud (on pourrait ajouter de Sade); jamais de Barrès : « Les poètes maudits ont reçu les consécérations qu'ils attendaient : leur postérité sera de l'Académie ». Tout le morceau, qui sent sa bravoure, a ce tour désabusé; il aboutit cependant à cette constatation que « la tentation de la grandeur » et la « singularité intérieure »

LA PRÉSENCE DE BARRÈS

Un article inédit de PIERRE DESCAVES

ne privent pas celui qui les a professées du contact et de la présence d'autres hommes, Barrès ne devrait pas rester seul, puisqu'aussi bien la première et la dernière justification de la littérature est de faire naître des mystères, de les entretenir, de les faire à nouveau briller. Or, la littérature, selon notre jeune censeur, deviendrait une « religion interdite »... — « Elle aura bientôt ses rites cachés ». Déjà Barrès serait devenu un « écrivain clandestin »...

Tel est l'aboutissement de cette étude, aux conclusions pessimistes de laquelle MM. Robert Kanters et Gilbert Sigaux apportent quelques importants correctifs. Pour le premier, il y aura peut-être un « retour de Barrès en personne »; mais peut-être n'est-ce pas absolument nécessaire, parce qu'il y a dès maintenant « une présence de Barrès » par les Barrèssiens et parce que Barrès lui paraît « avoir conquis très solidement une position dans l'histoire de l'âme ». Quant au second, il conseille de chercher Barrès « au delà de son œuvre achevée, volontaire, au delà de sa personne publique, dont la politique s'est emparée ».

Ce tryptique ainsi éclairé apporte indubitablement un témoignage des plus intéressants sur les réactions de la génération qui vient d'avoir trente ans et qui, après la longue éclipse des années noires de l'occupation, recense ses Dieux morts et ses Dieux vivants. Pour l'un, Barrès est volontairement écarté puisque la littérature ne remplit pas sa vraie mission qui est d'entretenir des valeurs nationales stables; pour l'autre, la place de Barrès apparaît fortement marquée; pour le dernier, l'esprit de recherche et de compréhension doit éliminer toute tendance accessoire qui tendrait à muer l'auteur du « Jardin de Bérénice » en un professionnel des jeux du Forum, lesquels ont assurément exercé quelque séduction sur son esprit.

Ces jugements sont-ils équitables ? La moyenne qu'on doit toujours rechercher en pareille occurrence laisse comme très valable l'opinion de M. Robert Kanters; et l'on peut dès lors se demander, après l'avoir acceptée, si les désolations de M. Michel Braspart et les entreprises à longue portée de M. Gilbert Sigaux ne représentent pas autre chose que d'aimables jeux théoriques. La vérité est que, pratiquement, Barrès est devenu un classique; peut-être l'est-il devenu trop tôt; mais quand le temps consacre aussi vite, c'est qu'il y a de bonnes raisons. Si, politiquement, Barrès demeure un sujet à controverses, Barrès, écrivain, se place au-dessus de cette mêlée et n'est plus sujet à révision. De là, son absence dans les remous quotidiens ou hebdomadaires; mais de là

aussi sa présence, réelle et forte, au sein de préoccupations acquises de façon permanente, ou classées de façon durable dans la formation de la vie intellectuelle et dans certaines assises de la pensée française.

Comment pourrait-il en être autrement ? Comment supposer que, volontairement ou accidentellement, le grand souvenir de Barrès aurait pu s'effacer ou disparaître ? Cet écrivain étincelant par la forme qu'il donna à ses écrits, a pu tenir, de son temps, cette situation privilégiée d'écrivain représentatif, dont la vie intérieure importe aux idées générales et conductrices de l'époque, leur donne corps, chaleur, mouvement, se prolonge dans la vie sentimentale, religieuse et politique d'une génération, se déclare à la tribune ou dans le forum, crée une action, entre dans l'ordre de l'Etat, sans se diminuer littérairement, en animant, au contraire, d'un courant poétique, des attitudes toujours réputées bassement spectaculaires. Si Barrès a pu, après sa mort, passer immédiatement sur la stèle des épigones, n'est-ce pas, précisément, parce qu'il avait incarné un type d'existence littéraire dont on décèle les débuts avec Jean-Jacques Rousseau, qu'on rencontre dans tout son éclat avec Chateaubriand, qu'on retrouve avec Lamartine et avec Victor Hugo. Pendant un quart de siècle Barrès, qui avait vingt-trois ans lorsque mourût Victor-Hugo, fut sans rival. Ce sont là des considérations capitales. (on serait tenté de dire « historiques ») si l'on veut, en toute équité, assigner une place et une présence à Barrès, en dehors des passions extérieures à la littérature que son œuvre a pu provoquer.

Cette œuvre se présente devant la postérité complexe et considérable. Une image l'anime en armes parlantes, image banale, mais que l'auteur de « Sous l'œil des Barbares » (son livre de vingt ans !) a complètement renouvelée : c'est celle de la plante qui pousse et qui trouve sa route et sa lumière au sol où

elle est née : réflexion, patience, logique vivante, liaisons par le dedans entre les formes de la vie apparemment divergentes et hostiles. De ces liaisons, a dit Albert Thibaudet, l'un des meilleurs commentateurs de Barrès, de ces synthèses, celle qui commande toutes les autres et que l'écrivain trouve dès sa jeunesse (elle est déjà tout entière dans « Un Homme libre »), c'est la découverte de la vie sociale par le chemin de la vie intérieure, une collectivité rencontrée au tournant d'une individualité, un « penser solitairement conduit à penser solidairement », non par le reniement, mais par la confirmation de cette pensée solitaire... sur les générations nées avec ce siècle. L'hyperbole de cette vie solitaire, d'où naît l'orgueil paradoxal d'une adolescence froissée qui se redresse en défi, a fait une forte impression, qui dure encore. Et particulièrement dans les sphères enseignantes. D'où la possibilité d'un relais, d'une renaissance de Barrès au sein des nouvelles générations.

Barrès est donc présent. Il l'est un peu à la manière de Chateaubriand, et, ici la thèse de M. Gilbert Sigaux reprend toute sa valeur, parce que Barrès a été agrandi immensément par son œuvre posthume. Du doctrinaire de la terre et des Morts, survit et vit une voix d'outre-tombe. S'il n'eut pas temps ni loisir pour rédiger des Mémoires (il les entreprit l'année d'avant sa mort), il a légué leurs matériaux : ce sont « Carnets » et « Cahiers », publiés plus ou moins complètement, et qui le maintiennent sur l'horizon intellectuel. On peut se demander si de savants apprêts à la Rousseau, de subtils arrangements à la Chateaubriand auraient compensé et valu ces notes, ces pensées au jour le jour, ce magnifique journal d'une âme, cette confession d'une vie cérébrale à laquelle s'enroule et peut répondre la nôtre.

En dépit d'oublis isolés, de négligences concertées, ou d'hostilités doctrinales, Barrès, oui, Barrès est toujours présent.

Pierre Descaves

Au Congrès Féministe de l'Entente Mondiale pour la Paix



Vu d'ensemble du Congrès « La femme et la paix » qui s'est tenu à Paris du 28 Septembre au 1er Octobre à l'UNESCO et auquel notre collaboratrice Mme Ismet Assem Pacha a pris la parole au nom de l'Union Féministe Egyptienne vivement applaudie par la nombreuse assistance. A la veille de l'ouverture de ce congrès Mme Nadine Tsaldaris épouse du Vice-Président du Conseil Hellène offrit à Mme Ramadier un rameau d'olivier de l'Attique symbole de paix. Les représentants de 52 nations qui participèrent à ce congrès furent vivement impressionnés par ce geste délicat.

Ecrivains Français Hors Frontières

UN PÉRUVIEN : VENTURA GARCIA CALDERON



Ventura Garcia Calderon

Ventura Garcia Calderon, aujourd'hui ministre du Pérou en Suisse, est l'un des plus illustres parmi les écrivains étrangers qui s'expriment en langue française.

Son père, avocat, puis Président de la République du Pérou pendant la guerre qui, de 1879 à 1883, opposa son pays au Chili voisin, refusa, quand il dut déposer les armes, de céder deux provinces à l'ennemi, pour ne pas « accepter, dit-il, l'introduction en Amérique du funeste système de conquêtes qui a tant fait de tort à l'Europe ». Mais, ce geste, il dut le payer de l'exil, et il trouva refuge à Paris.

C'est à Paris que naquit son fils Ventura. Peu de temps après le Président Calderon rentra à Lima, avec l'enfant aux bras d'une nourrice alsacienne. Ventura fut mis à l'École des Révérends Pères de Picpus, puis, devenu plus grand, il suivit les cours de droit de l'université. Dans ce pays riche d'argent et d'or, il prit un jour la résolution, comme les Conquistadors, ses ancêtres, de faire fortune. Il était jeune et ardent, les Liméniennes étaient belles, « délicates et de hanches merveilleuses », il avait besoin de plaisirs, elles avaient besoin d'offrandes; il signa un contrat pour se réserver la vente de mines d'argent et partit sous les cieux de rouille de son pays, dans les sentiers croulants au flanc des Andes, au-dessus des vertigineux ravins où s'écrasent les avalanches, pour prospecter les lieux où affleurerait le « fabuleux mé-

tal ». Mais, les richesses ne se livrèrent pas; toutefois, il en cueillit d'autres qui le rendirent écrivain.

Car, en cheminant dans la sierra, il connut un peuple nouveau et étrange, qui ne ressemblait aucunement aux gens courtois, raisonnables et désintéressés dont *Candide* et son valet *Cacambo* avaient éprouvé les bienfaits. Les Incas tolérants de *Marmon* lui parurent nés de l'imagination d'un homme qui croit au bon sauvage sans l'avoir vu et revient à l'esprit de nature par dégoût pour les dégénérés de son temps. Les Andes farouches se dressent aux portes de Huanuco où naquit la fameuse *Périchole* de *Mérimée*, et Calderon s'indigne qu'on ait osé donner à cette libertine élevée dans le mysticisme des processions et des madones revêtues de velours, des traits qui rappellent les créatures de *Voltaire*. Alors, il entrevoit tout un terrain vierge que la littérature n'a pas exploré et, avec l'humour et la vivacité qui composent sa nature, toute une vérité à restaurer sur les fantaisies de ces « imposteurs salariés » que sont bien souvent les gens de lettres.

L'attitude qu'il adopte ne lui est pas particulière, sans doute. Les écrivains-voyageurs et les dédentaires, mais les seconds pas plus que les premiers, ont souvent vu l'étranger avec des yeux dont la rétine était d'avance infectée. Les sédentaires, en vertu d'un vieux principe classique qui autorise tous les écarts et toutes les fantaisies si l'on parle d'un peuple ancien ou éloigné, ne s'inquiètent pas de psychologie; l'essentiel, selon eux, est d'infuser en d'antiques ou lointains personnages, l'essence de leurs théories. Aussi excusera-t-on *Voltaire* qui n'avait pas dessein de nourrir ses lecteurs d'exotisme : les Incas furent un heureux prétexte pour voiler d'audacieuses satires, en un temps où la vérité était dangereuse. Quant aux écrivains-voyageurs, ceux-là, on ne saurait leur pardonner. Passe pour ceux qui, comme *Loti*, ont embelli les choses des couleurs de leurs rêves; mais, les autres, qui ont regardé sans voir, qui ont voulu escalader les nues pour n'en arracher que de la charpie, ceux-là ont perdu leur temps et abusé du nôtre. On en a beaucoup rencontré en Egypte où ils n'étaient venus que pour les Pyramides ou des réunions de salons. S'ils apercevaient un fellah sur son âne, ils tombaient en extase et invoquaient la « fuite en Egypte »; c'est tout juste s'ils ne célébraient pas les louanges de la vie patriarcale ! Mais, la vie, la vie réelle, avec les sources inépuisables de réflexion qu'elle fait naître, ils oubliaient de la regarder.

Ventura Garcia Calderon décida de réagir. Seu-

lement, il n'eut pas dessein d'opposer l'âme moderne d'un peuple à son âme des temps d'autrefois. Il lui fallait procéder par ordre et commencer par rendre à l'âme ancienne des Incas, sa nature intégrale : la présenter comme il la voyait. C'est pourquoi son œuvre, qu'il écrivit d'abord en espagnol, comme « la Vengeance du Condor », « Danger de Mort » etc., est consacrée aux Indiens de la Cordillère, à leur inlassable mélancolie qui gémit comme Israël aux pieds du temple détruit, en perpétuant le nostalgique regret du règne des Incas; elle est aussi consacrée aux peuplades hybrides qui se sont infiltrées parmi eux, à leurs coutumes primitives si déconcertantes, à tout un décor chaotique de gigantesques montagnes où tournoient les condors et guettent les serpents-chiens. Puis, un jour, il entreprit d'écrire directement en français.

Car, il avait depuis longtemps repris contact avec l'Europe et la France. En 1914, il était Secrétaire de Légation en Espagne. En 1917, il arriva à la Panne, afin de présenter au Roi de Belgique les lettres qui l'accréditaient comme Ministre du Pérou auprès du gouvernement belge. Son frère, José, brillant élève de l'École des Beaux-Arts, s'était engagé dans l'aviation française et il venait d'être tué à Verdun. Francesco, un autre de ses frères, représentait son pays à Paris même.

En 1921, alors que Ventura est chef du service d'information en Europe, une insurrection éclate à Lima contre le despotisme du gouvernement; il court y prendre part avec son frère Juan, mais la révolte échoue et, pour son frère comme pour lui, recommence la vie d'exil. Alors, il se jette à corps perdu dans la littérature, dirige des revues et des maisons d'éditions, pénètre dans le secret de l'âme et de la langue françaises qu'il étudie avec passion; il perçoit cette brièveté et cette nervosité dont précisément Voltaire et Mérimée — ses adversaires — s'étaient fait une arme, et découvre qu'elles répondent parfaitement à sa nature. Il nous suffira de rappeler l'éloge qu'il fera du français — cette langue de l'exactitude, comme il le dit — un jour de juin 1939, à l'Académie Royale de langue et littérature françaises de Bruxelles qui venait de l'appeler à elle :

« Tout a été dit, et comme seul un Français sait « le faire, sur cette admirable langue française, sur « son empire mérité en Europe et ailleurs, dans ce « fameux discours de Rivarol...

« Ses éclatants services, qui les contestera ici, « parmi vous ? Rationnelle, nerveuse, riche en mono- « syllabes, comme le remarquait déjà le vieux Joa- « chim du Bellay, dégagée de certaines gangues sen- « suelles, plus rapide parce que plus svelte, cette lan- « gue a tôt éprouvé le contour des âmes et des cho- « ses dans un pamphlet de Voltaire, dans un alexan- « drin de Racine. Sa victoire est dans cette marche « rapide et ces perpétuels élagages. Elle se refuse à

« orner, comme l'Espagne et l'Italie, de rameaux d'é- « pithètes ou d'arabesques florales, le cortège opi- « me des phrases. Entre Voltaire et Bossuet son « choix est vite fait et je ne parle pas d'idéologie, « mais de la coupure du discours. Car en gagnant de « vitesse ses batailles verbales, son génie ne réside « jamais dans la force massive, mais dans cette stra- « tégie du bref — le sujet, le verbe et l'attribut gar- « dant toujours leur place classique dans la mêlée. « Sa grandeur immortelle est dans cette lueur exacte « d'intelligence qu'elle fait jaillir sur toute chose, « comme la lumière que Michel-Ange s'attachait au « front. Chaque muscle, chaque saillie de la force doit « être visible sur l'épiderme de l'esclave agenouillé ».

Cet aspect de la langue française le séduit et lui convient ainsi qu'on le remarque en lisant les recueils de nouvelles qu'il publie en français : « Si Loti était venu » (1927), « Couleur de Sang » (1932), « Virages » (1933), « Le sang plus vite » (1936). La sobriété vigoureuse qui caractérise l'art de Voltaire, Stendhal, Mérimée, Maupassant, la nervosité qui se tend pour prendre relief, se mêlent à un humour léger et persistant, ainsi qu'à l'étrangeté de mots qui, importés du Pérou même, parfument le récit d'exotisme. On lie connaissance avec le « tambero » (aubergiste), et le « curandero » (guérisseur), on imagine les sons nostalgiques de la « quena » (flûte), on boit de la « chicha » (liqueur de maïs), et, transporté loin dans l'espace et le temps, au cœur des gigantesques éboulis de la sierra, on s'introduit dans des mœurs qui déroutent, en plein vingtième siècle, nos principes et nos coutumes d'hommes civilisés. Comment en effet le médecin européen, qui sauve par une dose de bismuth un malade indigène d'une mort certaine, pourrait-il deviner qu'il prive une famille entière de la fête des funérailles où l'on boit et où l'on danse pendant une semaine, parce que pour « la race asservie », les funérailles sont « la plus sonore délivrance » ? Comment le bon étranger qui, rencontrant, ligotée à la grille d'un calvaire, une femme que deux Indiens battaient méthodiquement avec des tiges de canne, pouvait-il penser qu'il recevrait en guise de remerciements « un de ces crachats de lama, lourds et pleins d'herbes mâchées », accompagné du reproche que l'étrange victime lui lança dans un cri : « Fils du Diable, il me frappait parce qu'il m'aimait. C'est mon mari » ! Nous ne savons si l'étranger avait réellement un Code Napoléon dans l'une de ses poches, en pleine Cordillère, mais on comprendrait que l'ayant, il l'eût en effet envoyé s'effeuiller dans le fond du ravin.

Or, ces mœurs simples que notre civilisation a transformées en mœurs délicates et compliquées, ou plutôt, ces mœurs compliquées que nous avons essayé de rendre plus humaines — il ne faut pas se payer de mots — V.G. Calderon a voulu nous les révéler dans leur pure vérité, par souci de vérité. Il a réagi

contre un certain romantisme faux, entaché de stupide littérature. Puis, il nous les a offertes en français, non seulement pour se servir d'une langue qu'il a appris à aimer et à manier remarquablement, mais pour les faire connaître et faire entrer le Pérou dans les lettres, pour l'introduire dans nos demeures européennes. Il n'a sans doute pas recherché autre chose. Mais c'est un hommage qu'il a ainsi rendu à la langue française.

Au reste, par-dessus ces révélations pittoresques qui détruisent la théorie du bon sauvage, qui racontent un monde étrange où l'honneur est exigeant, où l'amour est farouche, où les rancunes sont inexpiables, où les formes de la vie sont lourdes d'une tristesse entretenue, l'écrivain demeure d'une grande vitalité. Il s'est plu à insister sur le renouveau dont le symbolisme a animé et vivifié le vers français — car il est aussi poète — et en même temps la langue française, à laquelle il ouvrait en marge du domaine de l'intelligence, celui de la sensation. Il a applaudi aux brisures, au remaniement d'une langue repétrie pour produire des œuvres nouvelles. Mais, en revanche, il a

souligné combien ce symbolisme risquait, en s'isolant dans les rêves, de s'éloigner de la vie, d'abdiquer devant l'action et l'espérance. « Faisons confiance à la race terrestre », s'est-il écrié, citant ces vers de Verhaeren :

« Tout rayonnera sous le vent merveilleux

de la pleine lumière... »

où nous trouvons l'acceptation résolue, même à travers l'angoisse, de la lutte de la vie.

A la France, déjà, en 1939, il avait confié sa foi, en une magnifique déclaration. Tout récemment, après avoir écrit son « Amour Indien », il vient de lui consacrer un ouvrage où il l'a reproduite, à côté de chapitres nouveaux. Certaines des phrases qu'il a écrites dans « Cette France que nous aimons » sont des phrases d'amour et de ferme confiance. « Vous ne pouvez être que Français, écrit-il. Tant mieux ».

Sans doute, des français, tels que Péguy ont proclamé l'amour qu'ils vouaient à leur pays. Mais le témoignage d'un écrivain étranger est d'un autre prix.

C. Lemaime

PAGES RETROUVÉES

Jean Cocteau et l'Égypte.

(Nous reproduisons ci-dessous les pages que J. Cocteau a consacrées à ses souvenirs d'Égypte, et dont il donna lecture le 10 février 1937 à l'Université des Annales, à Paris. — N.d.L.R.)

LE CAIRE. — UNE VILLE DE MORT. — MENA HOUSE. — LE DESERT DANS LA CHAMBRE.

Sur la carte d'Égypte, l'Égypte est une dalle funéraire. J'ai été très frappé, il y a cinq ans, par un article de journal. Un officier aviateur racontait son raid et se demandait si le Sphinx, les Pyramides, les Obélisques, le Delta, n'étaient pas des hiéroglyphes, un texte à l'usage des dieux.

Les Égyptiens volaient-ils, prévoient-ils le vol, s'adressaient-ils aux oiseaux qu'ils adoraient ? Cette pierre plate couverte de signes qui prennent leur sens vus d'en haut, expliquerait une disposition qui intrigue vue d'en bas.

Approchons-nous et jetons sur l'Égypte ce premier coup d'œil infallible que l'observateur regrette ensuite, mais auquel il n'est pas rare qu'il se reporte à la longue. Une foule de lettres me l'attestent : « Comment avez-vous fait pour comprendre si vite, etc... » C'est bien simple. Je n'avais pas le temps de corriger le premier coup d'œil.

Le Caire est une ville de mort. On y devine dès l'arrivée que la mort est l'industrie principale d'Égypte,

que l'Égypte est une nécropole et que la préoccupation des tombes dominait la vie égyptienne.

Le sommeil des balayeurs ressemble à la mort. Une poussière qui colle et sent la charogne les recouvre d'une bâche grise. Le vol mou, déchiqueté des oiseaux de proie tourne sur ces faux cadavres. Faucons, corbeaux, vautours, peuplent le ciel des rues et se posent au bord des corniches. La mort domine cette ville et son fleuve. Les crocodiles doivent aimer cette eau couleur d'absinthe scélérate. Mouches, scarabées, scorpions, cobras, aspics, chacals, crocodiles. Ces bêtes divinisées symbolisent le goût d'un peuple de momies et d'embaumeurs.

Un des fléaux d'Égypte est le guide. M. Goldman, guide suisse-allemand d'Alexandrie, va s'abattre sur nous comme un nuage de sauterelles.

Passepartout ne veut pas de guide. M. Goldman veut être le nôtre.

Une chasse à l'homme s'organise entre Passepartout et M. Goldman. M. Goldman tourne entre ses mains cauteleuses un canotier dont les bords de paille deviennent une roue de loterie. Réussira-t-il ? La roue tourne. Il nous traque. Mais de ses pièges nous sortons vainqueurs. Russell Pasha (le pharaon moderne), chef de la police, nous donne une carte qui nous recommande à la police d'Égypte. Avec cette carte, nous nous rendons au bureau des drogmans et là on

nous procure Abdel, un profil sombre à l'œil de face, une robe vert olive et cette sottise grave qui intimide beaucoup. Abdel nous conseille de coucher ce soir à Mena House, l'hôtel des Pyramides. Départ hâtif et passage devant M. Goldman qui laisse tomber sa roue de loterie. Le canotier roule en bas des marches du Continental, palace aux chambres trop hautes. C'est le style d'Égypte, moins le génie des proportions.

Mena House est une autre affaire. On y arrive en ligne droite par une route éclairée qui ressemble à la route entre Aubagne et Marseille. Mena House est un hôtel d'une élégance exquise. Les Mille et une Nuits anglaises. Le Kalife ne risquerait pas d'y courir des aventures. Un personnel correct me mène — que dis-je ? — mène Philéas Fogg à sa chambre. Rendez-vous avec Abdel après le dîner pour visiter les Pyramides et le Sphinx. Chambre anglo-orientale. La chambre de Master Fogg. Je pousse les volets. La fenêtre donne sur un balcon aux boiseries arabes et le balcon sur les pyramides.

Un soir, chez la princesse de Polignac, l'orchestre jouait une suite de Debussy. Au premier rang des chaises, la belle, vieille et illustre comtesse Morosini, penchait la tête, clignait de l'œil, branlait du chef, la bouche entr'ouverte. Accoutumée à des romances qui accrochent la mémoire, elle se trouvait perdue au milieu de cette musique un peu confuse. Elle geuttait le motif. « La pauvre », me chuchota la comtesse de Noailles, « elle n'a pas l'habitude qu'on lui fasse attendre son plaisir aussi longtemps. »

C'est à quoi je songe en me trouvant nez à nez avec les Pyramides. Elles sont pour ainsi dire dans la chambre, et comme à Murren le glacier élance une grande fraîcheur de diamant en face des fenêtres de l'hôtel, à deux cents mètres de Mena House, les Pyramides envoient un souffle de mort.

Athènes, Rome, Venise, beautés qui ne se présentent pas comme Cléopâtre à Antoine, et ne nous font pas attendre notre plaisir. Ces romances célèbres chantent immédiatement leur mélodie. A Venise, j'étais bien jeune. On saute de la gare en gondole. Ma mère envisageait cette gondole passionnante ni plus ni moins que l'omnibus des bagages. Venise commenceront demain.

Mais l'enfant et le poète — c'est un pléonasme — veulent que Venise commence toute de suite.

A Mena House le poète n'est pas à plaindre. Il lui suffirait d'enjamber le balcon de bois découpé, de dévaler la dune et, au bout d'une espèce de voie Lactée, route pâle qui monte en demi-cercle, il toucherait la première. Les autres suivent à des distances de ricochet. Nous bénéficions d'un clair de lune qui baigne le désert d'une lueur d'éclipse. Notre dîner ne traîne pas. Nous traversons vite une salle à manger romanesque où des dames anglaises en robes de tulle, escortées de fils en smoking, laissent un sillage de cy-

clamen et boivent du champagne en écoutant les grandes valse viennoises.

Abdel nous guette. Devant la grille de l'hôtel, auprès des chameliers, les chameaux attendent, couchés sur leur ombre. Abdel monte un âne. Nous escaladons les selles et les chameaux se lèvent. C'est le mouvement d'un mur qui se casse en trois, tourné à l'envers, au ralenti. Notre caravane se met en route.

Le chameau est un animal aquatique; le décor qu'il traverse un décor sous-marin. Sa silhouette est antédiluviennne. Jadis son cou de reptile devait surgir des eaux, ses pattes ramer de gauche et de droite comme des nageoires. La mer a disparu et l'animal s'est fait coursier. Des vagues il conserve le rythme, et c'est sur une barque haute que j'imagine voguer à la rencontre de Chéops.

LE SPHINX

Ce que les voyageurs ne nous racontent jamais (sans doute ils nous le racontent, mais il faut notre propre expérience), c'est la manière dont la beauté se présente et l'endroit exact qu'elle occupe.

Ils la détachent du reste. Ils l'observent comme si elle tournait sur un socle sans rien autour.

C'est pourquoi je ne pouvais comprendre Abdel, lorsqu'il nous annonçait le Sphinx. Où donc le voyait-il ? De mon chameau, je domine les sables. La lune allonge doucement, démesurément, à gauche, une des joues plates de la pyramide de Chéops. Plus loin, à droite, sur le revêtement intact au sommet de la seconde Pyramide, elle fausse les perspectives et la pointe semble mise de travers.

Une houle dédébroussée et de dunes vallonnée à nos pieds. Courbes et bosses que le chameau imite.

Le Sphinx. Je distingue une fosse, une cuve, un bassin de sable, que nos montures contournent et au fond duquel on devine la forme d'une espèce de paquebot en cale sèche.

Tout à coup, comme un dessin dont l'œil découvre la devinette, je comprends et je ne peux plus ne pas comprendre. La figure de proue du paquebot tourne lentement son profil. La tête du Sphinx apparaît et tout suit : la croupe, la queue enroulée, les pattes de derrière et les pattes de devant, longues, rectilignes, entre lesquelles une dalle de marbre découvre le poitrail, au bout desquelles les phalanges découpent les arêtes et les rondeurs d'un sablé qui sort du moule.

Les chameaux stoppent et se cassent en trois saccades lentes. Je saute, je cours. Un mur à pic m'arrête; le mur de cette fosse où le Sphinx repose depuis la découverte des pattes en 1926. Il les cachait depuis des siècles dans le sable, comme le manchon des sphinx de Versailles.

Le Sphinx n'est pas une énigme. Inutile de l'interroger. Il est une réponse. « Je suis là, dit-il, je gardais les tombes pleines et je garde les tombes vides.

Peu importe. La volonté de beauté, le feu du génie, le phénix-humain, renaissent perpétuellement de leurs cendres. Ils puisent même dans la destruction des forces nouvelles. Nous sommes quelques bornes par le monde qui rassemblent les esprits épars et les obligent, malgré les croyances mortes et la vitesse, à faire des pèlerinages et des haltes. »

LE SOURIRE DU SPHINX

Une ruine est un accident ralenti. C'est pourquoi la lenteur du choc n'empêche pas la beauté morte d'avoir cet air de femme changée en statue, de vitesse devenue immobile, de bruit devenu silence, sans avoir eu le temps de faire ses préparatifs. La lenteur ne lui évite que les grimaces et les poses d'épouvantails des morts violentes. Mais un effroi l'environne.

Le Sphinx et les Pyramides sont une mise en scène propre à effrayer un peuple crédule.

Cette mise en scène, faite par des astronomes, a besoin des étoiles et du clair de lune. Elle a tout à perdre d'un temps nuageux, de cette lumière médiocre des théâtres où l'on répète dans la journée.

Pauvre chien d'aveugle devenu aveugle à son tour, le Sphinx, gardien des Pyramides, possède un gardien qui l'éclaire au magnésium pour quelques piastres.

Ce magnésium est une trouvaille digne des prêtres d'Égypte. Ces chimistes de premier ordre devaient le remplacer par quelque artifice. Une seconde, il met le Sphinx à l'extrémité de lui-même, l'isole du reste du monde, lui donne un aspect d'épave balayée par un phare, accuse son sourire ironique d'espion pris sur le fait dans le jet lumineux d'une lampe de poche.

Le magnésium éteint, nous le savons là, en train de penser :

« Eh bien, oui, j'espionne... et après ? En quoi cela vous renseigne-t-il ? J'espionne au compte de quelle puissance ? Et qui ? Et quoi ? De nous deux c'est vous que cette découverte gêne davantage. Croyez-moi. Gardez votre lampe de poche dans votre poche, laissez-moi tranquille et couchez-vous comme si vous n'aviez rien vu. »

Mais on reste. Des milliers et des milliers de regards n'ont pas appuyé sur cette figure sans y laisser des marques. Elle est enduite par ces limaces d'une bave qui colle et nous oblige d'y ajouter la nôtre, nous empêche d'en détourner les yeux.

Une foule invisible nous pousse au premier rang, nous empêche de reculer, condamne le Sphinx à une solitude nombreuse.

Par chance, il habite sa fosse aux ours. Les touristes qui signent sur les monuments célèbres, faute de pouvoir obtenir leur signature, n'y descendent pas. Ils se rattrapent dans les Pyramides où ils datent et signent partout.

Cette nuit, nous ne pouvons pas nous plaindre. Nous sommes seuls. Nous ne rencontrerons personne; aucun des couples qui, paraît-il, profitent de ce sable fin et de ces cachettes.

Cette promenade ressemble à une nuit de Noël 1916, aux tranchées de l'Yser. C'était ce même silence (on ne tirait pas, il y avait trêve, ce même vide solennel et les ombres du magnésium des fusées allemandes dansaient sur le même sable, creusé de couloirs et de tombes.

Et la même lune illuminait le Sphinx du sort.

Ce sable de Belgique et d'Égypte, la lune le rend neigeux. Et le Sphinx auquel je m'accoutume, se familiarise, devient un animal de neige sculpté et abandonné là par des enfants. La neige ramassée pour servir creuse autour de lui cette cuvette, et les éboulements, les cassures, les crevasses de la pierre ajoutent à l'illusion.

Est-ce à coup de boules de neige que les enfants ont aplati le nez de leur bonhomme ? On affirme que ce n'est pas l'œuvre des boules de neige, mais des boulets et des soldats de la campagne d'Égypte. Légende absurde. Ni boulets ni boules de neige. Napoléon respectait la grandeur. Avant lui on pillait, brûlait, démolissait pour voler l'or. Le respect des tombes royales date de sa conquête et il l'imposait à ses soldats.

Au reste, le Sphinx ne devait pas avoir beaucoup de nez à perdre. Un nez ne modifierait guère sa physionomie. Sa face camuse résume le type populaire du fellah et la tête de mort des femmes, voilées de noir dans le simoun.

Jean Cocteau

AVEC L'APPROBATION DE S.M. LE ROI

L'Exposition Agricole et Industrielle
ouvrira le 15 Février 1949

A l'occasion de la décision prise par le Comité Supérieur du Choléra d'ajourner jusqu'en 1949 l'Exposition Agricole et Industrielle qui devait s'ouvrir le 15 Février 1948, la Société Royale d'Agriculture a sollicité de Sa Majesté le Roi de daigner approuver cet ajournement et autoriser l'ouverture de l'Exposition le 15 Février 1949, sous le Haut Patronage de Sa Majesté.

La Société a été informée par le Cabinet de S.E. le Grand Chambellan que Sa Majesté le Roi a daigné accorder Son approbation et autoriser l'ouverture de l'Exposition à la date prévue.

La Famille Rossetti

Par Kitty MacBride

Il y a cent ans vivait à Londres, dans une maison sise Charlotte Street, Portland Place, une famille de quatre enfants. Le revenu global d'alors de M. Rossetti ne couvrirait pas à l'heure actuelle le seul loyer d'une maison dans Portland Place mais, il y a cent ans moins de trois cents livres sterling (125.000 francs environ) permettait à toute cette famille de vivre à son aise, quoiqu'assez frugalement, au numéro 50, où elle avait déménagé du numéro 38, une maison plus petite et moins confortable.

Les voisins, derrière leurs fenêtres aux rideaux soigneusement tirés, regardaient les enfants Rossetti; ils admiraient leur belle mine, leur assiduité, leur sérieux juvénile. Mais la famille du numéro 50 était « bohème », un adjectif qui, à l'époque victorienne, à Londres, créait un abîme infranchissable entre les gens solidement respectables de Charlotte Street et les locataires du 50.

En 1843, Maria, l'aînée des enfants, avait seize ans. A douze ans, elle avait su lire et écrire l'anglais et l'italien, et elle avait traduit des passages de l'Illiade. L'aîné des frères : Dante-Gabriel avait quinze ans; il étudiait la peinture à l'école des Beaux-arts à Londres, où il apprenait peu de chose, mais où il s'emplissait le regard d'art médiéval, l'âme des poèmes de Shelley, de Keats et de Browning. Il était le plus beau des quatre enfants, celui dont la belle mine était la plus remarquable. Il s'intéressait beaucoup aux gens autour de lui : si ses manières sympathiques et chaleureuses lui valaient des amis, son allant et sa détermination lui connaient l'ascendant d'un chef. Il composait déjà de la poésie et il avait commencé de peindre un tableau sinistre à l'huile montrant un vieux moine, une jeune fille et Satan tentateur. Sir Charles Eastlake, critique d'art et ami de la famille, jeta un coup d'œil sur ce tableau, frémit et déclara que le jeune garçon ne savait ni dessiner ni peindre... mais avait du génie. En conséquence, Dante cessa de peindre des toiles moralisatrices, et il travailla dur pour acquérir les connaissances picturales qui lui faisaient défaut. Il devint exquis dessinateur dont le style bien personnel fut des plus prometteurs.

William, âgé de quatorze ans, était un garçon assez placide et réservé, qui faisait contraste avec son frère et sa sœur aînés plus impétueux. Il s'entendait à merveille avec Christina, la cadette, âgée de treize ans, une jolie fillette rose et dodue, au teint clair et aux cheveux châtain foncé. Son prénom lui venait de sa marraine, Lady Dudley-Stuart, de naissance la Princesse Christina Bonaparte, nièce de Napoléon.

Christina était, des quatre enfants précoces, celle qui était la moins adonnée à la lecture : « Les mille et une nuits » était le seul livre qui l'avait influencée

dans son enfance. Elle était d'humeur fantasque, passant d'un moment à l'autre de l'entrain le plus effréné à la plus désolante crise de larmes. Elle aimait les grands mots et elle se fâchait tout rouge si l'on se moquait de ses épithètes grandiloquentes. Elle fut dès sa plus tendre enfance très pieuse, elle aimait beaucoup les animaux, était irascible mais avait aussi le cœur sur la main, et, s'il lui arrivait de commettre quelque peccadille, était en proie aux plus noirs remords. Elle composa des vers avant même de savoir écrire.

Dante-Gabriel et Christina subirent la forte influence de leurs parents. Leur père était un fougueux Napolitain qui, dans sa jeunesse, s'était voué au mouvement pour l'indépendance du royaume de Naples, et dont l'activité politique s'était brusquement terminée quand il avait dû s'enfuir, sous un déguisement, de Naples. En 1824 il était venu à Londres où il avait été nommé professeur d'italien à King's College. Il avait publié plusieurs livres de vers et de prose, qui avaient été tout de suite oubliés en Angleterre, mais dont on pensait beaucoup de bien dans le cercle intellectuel de ses intimes ainsi qu'en Italie. Il avait épousé une jeune fille aussi sérieuse et intellectuelle que lui, fille d'un père italien et d'une mère anglaise. Madame Rossetti éleva elle-même Maria et Christina, c'est elle qui mit dans l'âme de la jeune Christina la piété dévote à laquelle, plus tard, celle-ci devait se soumettre entièrement.

M. et Madame Rossetti étaient un couple heureux et faisaient bon ménage. Leurs enfants ne les virent jamais se quereller, quoique la ferveur religieuse de leur mère égalât le zèle de libre-penseur de leur papa. Ils grandirent dans une atmosphère de spéculations académiques : l'éthique, la politique, toutes sortes de sujets abstraits furent la pâture de leur jeune cerveau. La bonne nourriture et le confort matériel l'emportèrent sur les plaisirs frivoles. Maria et Christina furent habituées à faire fi de la mode et à s'habiller en tenant compte du point de vue utilitaire de leur maman, du point de vue artistique de leur frère quant à la beauté du coloris et à la texture des étoffes. Les sœurs de Dante-Gabriel furent à l'époque ses seuls modèles, surtout Christina, qui posa pour ses premières études de madones, de Saintes Vierges et d'anges déchus, jusqu'à ce que le jeune homme rencontra le modèle qui devait le rendre célèbre comme peintre mais, après l'amour et un bonheur de courte durée, lui apporter un chagrin inconsolable et le désespoir.

William, le garçon solide et posé, devint fonctionnaire et critique littéraire de médiocre réputation. Maria, l'enfant prodige, femme faite n'eut à son ac-

tif, comme création littéraire, qu'un seul ouvrage sur Dante et, finalement, entra dans un couvent anglican. Leur existence à tous deux pour être terne fut la plus heureuse. Dante-Gabriel, sous l'influence irrésistible de l'art italien du quinzième siècle, eut à vingt ans assez d'énergie, de compétence et d'individualité pour fonder un mouvement qu'il appela : Ligue de Sincérité. Ce mouvement groupait sept jeunes peintres : notamment, Millais et Holman Hunt, et Madox Brown en fut un intime adhérent. Il prit bientôt le nom de mouvement pré-raphaélite, dont le principe fondamental fut l'inspiration de la nature. L'influence de Rossetti donna au mouvement pré-raphaélite la note de mysticisme italien qui le caractérisa. Rossetti devint l'élève de Madox Brown dont il partagea l'atelier. Il avait un enthousiasme débordant et, tandis qu'il peignait sa première toile destinée à être exposée : « La jeunesse de la Vierge Marie », il rédigea le premier brouillon de son plus beau poème : « The Blessed Damozel » qui, mieux que l'un quelconque de ses tableaux, devait lui valoir l'immortalité.

Les années passées à Charlotte Street et à Gower Street, où se trouvait l'atelier de Madox Brown, durant lesquelles Rossetti peignit des tableaux qui furent exposés et composa des poèmes, furent les seules années de bonheur sans mélange qu'il connut. En 1850, à vingt-deux ans, il fit la connaissance d'Elisabeth Siddall, qui était âgée de dix-huit ans. La jeune fille avait été, inévitablement, découverte par les peintres du group pré-raphaélite, personnification idéale de la beauté féminine, telle qu'ils la concevaient; elle quitta la boutique de modiste où elle travaillait pour devenir leur modèle.

C'est Rossetti qui immortalisa Elisabeth Siddall. Elle était grande, elle avait la gorge superbe et les lèvres charnues, une abondante chevelure rousse. Passive et plutôt froide, elle se laissa emporter par l'amour passionné de Dante. Ce fut un amour mystico-spirituel, plus ou moins consciemment à l'image des amours romantiques du moyen-âge. Elle fut Béatrice, la gente dame, Lilith et Ophélie. Leur amour ne fut pas heureux et les frustra l'un et l'autre. Elisabeth devint tuberculeuse avant que Rossetti, en 1860, ne l'épousa. Leur vie en ménage continua à peu près comme auparavant jusqu'à ce que la jeune femme mit au monde un enfant mort-né. Dès lors elle s'habitua à prendre du laudanum et mourut, en février 1862, d'une trop forte dose. Rossetti, presque fou de douleur, ensevrit dans le cercueil de l'infortunée tous les manuscrits de ses poèmes. Sept ans plus tard, il fit exhumer le corps de sa femme pour reprendre ses manuscrits qui furent publiés en 1870.

Après la mort de sa femme, Dante-Gabriel Rossetti lui aussi s'adonna aux drogues et, jusqu'à ses derniers jours, il prit du chloral. Il avait des remords affreux d'avoir profané la tombe de sa femme afin d'en retirer ses poèmes. Ceux-ci lui valurent la réprobation non mitigée de la société victorienne : on l'accusa de sensualité et de matérialisme. Il était ex-

cessivement sensible aux critiques dérogatoires de ceux qu'il appelait « espions embusqués et railleurs », il en résultat qu'il eut peu s'en faut la manie de la persécution et s'isola complètement. Le jeune garçon joyeux et brillant devint un homme morose qui ne voulut voir qu'une poignée d'amis. Le critique littéraire Buchanan, qui surtout l'avait attaqué, répara un peu tard mais généreusement son tort envers lui sans dissiper pourtant la tristesse et le désespoir du peintre-poète. Rossetti mourut en 1892, peintre très réputé, poète reconnu bien que fort critiqué. Soixante ans ont passé et de nos jours encore, son cas n'est pas élucidé. Fut-il brillant amateur en poésie et en peinture ? Fut-il grand peintre et poète mineur ? Ou bien poète brillant de second rang et simple illustrateur ?

Christina, elle aussi, devait avoir une existence tragique et frustrée. La maladie lui fit perdre de bonne heure sa beauté; néanmoins, John Collins, un des peintres pré-raphaélites, s'éprit d'elle alors qu'elle avait dix-huit ans. Elle l'aima passionnément aussi, mais il était catholique; elle était protestante (attachée pourtant aux plus hauts tenets de l'Eglise anglicane) et elle refusa de l'épouser. Elle le congédia et, languissant après lui, elle devint de plus en plus dévote. C'est alors qu'elle fit le vœu de ne plus jamais aller au théâtre ou à un spectacle quelconque, un vœu qu'elle accomplit jusqu'à sa mort.

Christina Rossetti avait une vingtaine d'années quand elle fut des premières à répondre à l'appel de Florence Nightingale, qui avait demandé des infirmières volontaires pour la Crimée. Elle eut un gros chagrin quand Florence Nightingale déclina ses services sous prétexte qu'elle était trop jeune pour l'accompagner dans cette expédition.

Le sort voulut qu'à trente ans Christina Rossetti connut une autre grosse déception : elle rencontra Charles Bagot Cayley, qui fut le grand amour de sa vie. Cette fois encore, ses convictions religieuses empêchèrent le mariage. Bagot Cayley était écrivain et érudit plutôt libre-penseur. Christina refusa de l'épouser, mais elle resta son amie. Elle l'aima jusqu'à son dernier souffle : elle mourut en décembre 1894, non de l'une ou de l'autre des maladies qui avaient ruiné sa jeunesse, mais d'un cancer qui, l'atteignant à un âge tardif, la terrassa rapidement.

Christina Rossetti, à soixante-quatre ans, avait écrit pas moins de neuf cent soixante-cinq poèmes. Ces poèmes, de son vivant, se voyaient dans tous les salons de Grande-Bretagne; une douzaine seulement lui oné survécu et nous sont à présent familiers.

William devint le biographe de ses malheureux frère et sœur; il écrivit page sur page d'analyse, de glose, de justification; il édita lettres et mémoires pour garder au monde leur souvenir. Frère fidèle et passionnément attaché à leur mémoire, il mourut en 1919, à quatre-vingt-dix ans, le dernier des quatre enfants précoces de la famille bohème de Charlotte Street.

Kitty MacBride

Notules

Ramleh, domaine privé

L'espace bleu de Ramleh prête tellement au chant du muezzin, ce chant qui suinte des nuages, couvre de son orgue la tête des dattiers et adhère à l'oreille comme un saphir ou une stalactite.

Mais il faut dire que tout chant fait des paroles, tout raisonnement ou conversation à sujet, sont ici inutiles... Bien qu'égrénant un texte sacré, c'est plutôt l'intonation qui prend, accompagnatrice de fraîcheur et de clarté, partie intégrante du paysage environnant.

* * *

J'ai cru, à le voir modernisé, avec ses nouveaux jardins aux enclos et parterres réguliers, avec ses terrasses, non pas comme au temps de Loti, larges et blanches comme des tombeaux, mais peintes de différentes couleurs et « rentrées », fuyant dirait-on le nihil, avec ses habitants empruntant l'auto pour traverser en vitesse ses routes — qu'il avait perdu son ancienne quiétude.

Je me suis vite détrompé. Sa vision semble inscrite sur le tableau des bonheurs lents. Sa pleine respiration est réservée à la poitrine disposant du temps pour le repos et le rêve.

L'oiseau ne réussit son vol, que pour le regard fait pour Ramleh ! Car il faut se faire un regard « Ramleh », des cheveux pour la caresse de Ramleh, des pommes de la main qui s'ouvrent à sa brise, pareilles à ces feuilles des branches, qui toute la nuit restent closes, pour ne s'ouvrir qu'à la lumière du jour.

Dois-je le dire de suite, cet entraînement ne fut pas pour moi une pose de snob ou d'artiste en quête de sensations. Il me revenait tout droit de l'enfance, dont une grande partie frôla ces mêmes branches, éprouva ces fortes odeurs des feuilles, qui écrasées aujourd'hui entre mes doigts, donnent à mon odorat un bonheur confus de souvenir.

Il est loin, sans doute, ce bienheureux temps où mes membres frêles obéissaient au commandement des tiges. Les feuilles et les fleurs m'obsédaient. Mais yeux suivaient avec ferveur l'élévation du dattier, et mon âme avait appris à l'instar de l'oiseau, la joie sauvage de se perdre dans le feuillage.

Aujourd'hui je reviens plutôt difficilement à l'ancien exercice. La ville et son quotidien m'ont tellement transformé en cheval de fiacre, qu'il est difficile de fixer sans œillères, ce qui se perd et ce qui se crée devant moi.

Difficile de ne plus scander ma respiration à la leur, ne plus suivre à la lettre les tics de l'homme de société, faire comme eux pour ne pas être rejeté en bloc par eux...

C'est que tout le monde n'est pas fait pour Ramleh. Plutôt que de Pignorer tout en vivant dans ses bornes, il faut créer à son intention une chapelle, une

école poétique où Mallarmé et Breton seraient pour quelque chose, une société secrète d'écouteurs du muezzin...

Soleil sur le Mur

Combien de mes romans, tu as raconté, Soleil sur le Mur, si différents les uns des autres. Pourtant toi et moi, banales étincelles, nous sommes restés les mêmes...

C'est le mur qui chaque fois changeait. Un temps il était terriblement lézardé et simulait des coins tragiques. Un œil pleurait, un oiseau restait pétrifié dans son vol.

Il m'en revient des murs poétiques, des véritables murs de mansarde, dans une vieille ruelle où donnait ma fenêtre de vingt ans. Toute ma poésie de l'enfance s'était posée là et aussi mes souffrances de jeune homme. Car à cette époque les joies amoureuses, assez vaines et nombreuses s'évaporaient comme des folles vers les nuages. Il n'y a que les peines qui adhéraient comme des plaies sur la chaux, avec la pluie et la poussière.

Au jour des richesses vinrent les murs nettoyés. A se frotter sur des surfaces lisses mon âme s'était vidée. Je perdais mes recoins et devenais boule de billard.

Encore aujourd'hui mes murs sont lisses. De là mon ennui, car ma peine où l'accrocher, ma peine ? Lorsqu'à la place du mur, c'est ma joue qui se creuse et devient lourde, et mes yeux fatigués ont oublié les recoins et la poésie...

Raconter la chose telle quelle...

Cela fera une belle page existentialiste... Le patron, la femme, les enfants, les amis... Après trente ans de sollicitude pour tout ce monde proche, le knout ! Et après ? La misère sociale on la connaît, à quoi bon renchérir. Placer tout cela hors la coulisse, ce qui après tout n'est pas une tentative légère — pourrait peut-être prendre et se laisser applaudir...

On tient toujours à se donner des raisons qui sont autant des excuses. On se dit que la partie est intéressante. Que les sujets de drame se font de plus en plus rares. Mais se réserver quand même le mauvais goût, la langue malade, quand le bonheur qui peut faire tourner la tête est à deux pas... N'est-ce pas agir en enfant ?

Alors on va à la ligne. On se couvre d'un halo d'insensibilité que l'on considère lâchement comme une victoire. Les flocons de neige descendent tout autour. Il fait bon respirer dans l'irespiré ! On se savonne les mains à l'endroit des menottes. On ouvre de force les yeux aux cils collants et qui refusent le regard. On respire l'Aurore quand des midis brûlants s'abattent tour à tour, sur le front et les épaules. On exerce ses pieds sur d'impossibles pelouses. Et l'on se dit que tout cela vaut encore mieux que la Vérité hirsute, aux moustaches grasseuses et qui puent...

Cézanne

La montre sonne et coule temps... Ce morceau de cristal posé sur mon bureau l'arrête. Je le regarde avec des yeux dilatés, des yeux dressés par Cézanne. Et voici que les surfaces planes disparaissent, je me trouve au-delà de ce qui se pose, de ce qui se pense...

A quoi bon vivre, si un jour, tout comme l'oiseau las de sa course, on n'arrive pas à délimiter son vol dans la lumière ?

Ne doit-on pas résister et même commander au temps, tout en se laissant aller comme l'eau, sur n'importe quel gravier de la montagne, sans se presser. Une fois qu'on est sûr de rencontrer l'arbre aimé, l'oiseau rare, charrier au bas des précipices les plus belles fleurs du monde, qui ne peuvent résister à la tentation du trompe-œil, qui veut qu'elles s'embrassent et roulent à l'infini dans la clarté immobile du matin.

Toutes ces femmes sur le tapis, transformées en pelouses... Ou encore, motif de tapisserie, suspendues aux rideaux, et mordant de leurs dents, votre corps soyeux, étendu au milieu de la chambre et voguant comme une barque sur une mer privée...

A quoi bon le pain des yeux et des jambes ? — Cet ensemble riant de roseaux qui se penchent tout le temps en avant, avides de contact... Sans que votre doigt provocant s'aventure sur la viole.

Poses et cris, gentiment refoulés dans la coulisse. Le spasme obtenu sans mouvement, d'un signe à peine plus prononcé de roseaux qui s'efforcent vers l'eau ridée et qui pleure.

Je n'ai jamais situé la pureté sans l'arrière plan du plaisir. Refoulement ? — Ma plus belle maîtresse fut l'herbe au fond de la mer une après-midi de Novembre, une herbe visqueuse et molle comme la punition du péché.

J'ai découvert un promontoire où le soleil couchant m'a gîlé en verticale. Alors j'ai pensé qu'il n'y avait que moi...

J'en suis revenu en goutant une boisson glacée. Le retour de l'irréel, c'est toujours un contact glacé, celui-ci fût-il le bonjour d'un ami rencontré en chemin...

Cinq heures... Je retourne des funérailles d'un parent. Sur moi le soleil d'un autre monde. Les arbres, la poussière de la rue entrent dans l'extraordinaire. Les véhicules ont l'air de marcher dans le ciel.

Et je me demande : comment se fait-il que cette heure merveilleuse m'échappe chaque jour ? Il est vrai qu'à cette heure je travaille et que je ne sors de l'usine qu'après le coucher du soleil. Me voici donc frustré d'un bonheur véritable...

En lisant la gazette matinale les gens murmurent à mes oreilles des craintes. Car la peur se murmure comme la lâcheté. Je vis dans un sodome industriel,

et pourtant en face de moi, le silence imposé par l'admirable site égyptien. Et je pense, devant cette majesté, que le choléra tout comme le hashish, choses que l'on veut bien placer dans la prohibition, sont comme des Récompenses !

Mourir foudroyé de la douleur... ou passer dans une odeur de fumée dans l'au-delà... le paysage ne semble-t-il pas commander cela ! Commander humainement cela, plutôt que de te dire :

— « Je te condamne, de par la grâce d'un vingtième siècle, plein-de-progrès, à devenir le pilon d'un quotidien uniforme. Tu tourneras, tu parleras à telle heure. Pour ton baiser et ta prière, voir mon programme ».

A chaque nouvelle lune, je vais étreindre une ombre là-bas dans la ruelle obscure, espérant à un peu de phosphorescence sur mon pauvre corps de chaque jour.

Inutile de dire que j'en sors désillusionné, avec sur mon visage et mes mains davantage de nuit.

Et pourtant au retour, dans le cahotement de ma voiture, me précédant, une lueur voltige dans mon regard. Et j'ai l'impression chaque fois que je viens de cueillir une fleur rare.

N'ayant pu voyager, je me suis promis de me couvrir de paysages. Et Dieu sait si dans mes nuits, j'ai cherché dans le noir le contour des choses. Mais les seins des amoureuses me répondaient, pendant que la route restait toute blanche devant moi...

Je me suis consolé en me souvenant que dans mes voyages, le Soleil et mes reins fatigués, furent pour moi des pénibles compagnons. Et cette même envie de femme qui me venait dans l'après-midi et l'après minuit.

On ne peut être à la fois Julien Sorel et Zarathoustra.

Et quand tous viendront verser leur eau dans la même cuve du Souvenir, une fumée âcre montera et m'étouffera.

Pour ce, je m'en vais à la poursuite des eaux neuves.

Ton corps est pour moi une barque lointaine où je navigue encore en fermant les yeux. Ta voix une inconnue, ton regard la mer quotidienne. Et je te sens entrer en moi et sortir, comme ferait l'inexistence en Dieu.

En cotoyant le nuage de la Sagesse, je me trouvais sans m'apercevoir, dans une clairière.

J'étais moi et pourtant un autre. A côté de moi, mes amis, mes enfants, des inconnus !

C'est alors que j'ai senti sous les plantes des pieds, la résistance de ceux qui marchent sur les eaux.

Hassan

LA VIE PHILOSOPHIQUE

LES CONDITIONS DE LA LIBERTE

Sous ce titre très indicatif, M. Naville vient de donner, aux Editions du Sagittaire, un recueil de notes et d'études diverses où il s'efforce de dépasser le dilemme classique entre liberté pure et nécessité absolue : « La liberté a des conditions, rien de plus. Ces conditions changent, l'histoire nous l'assure... Aujourd'hui aussi, nous voulons chercher les conditions de la liberté, non ce chemin vague, cette aspiration de chaque instant qui se prétend éternité, mais cette victoire concertée dans une certaine épaisseur d'années qui oriente constamment le destin des peuples ».

M. Naville est un marxiste authentique, qui n'admet pas plus les diverses tendances révisionnistes que l'incorporation, aux principes énoncés par Marx, de certaines théories venues d'ailleurs — et qui lui paraissent fort suspectes. Ce second danger est actuellement le centre de ses préoccupations : il s'agit pour lui de démasquer l'intrusion plus ou moins insidieuse de perspectives phénoménologiques et existentialistes — que certains esprits, parfois favorables au marxisme, admettent volontiers, sous prétexte de fournir à cette doctrine des bases philosophiques plus solides.

A franchement parler, il nous semble que le marxisme se réserve ici la belle part en présentant en bloc tous les autres systèmes comme des oppositions simplistes entre liberté et nécessité : « cela flatte le goût de symétrie, la perversité de l'antinomie, l'amer sentiment de l'insoluble ». Et à supposer même qu'on se refuse à faire de l'histoire, notre époque connaît au moins un mouvement de pensée qui refuse systématiquement toute antinomie, toute dualité, et qui propose une conception très située, très historique, très concrète de la liberté : l'existentialisme de J.P. Sartre s'est jusqu'ici préoccupé de décrire la **condition** humaine, et cette description manifeste déjà des implications pratiques qui ne semblent pas devoir incliner l'homme à s'endormir dans quelque tour d'ivoire... Or, c'est précisément à cet existentialisme que M. Naville s'attaque au cours de son ouvrage : autant dire qu'il met en cause à la fois Sartre et Merleau-Ponty — et il est permis de penser que certains articles de la revue « Les Temps Modernes » ne sont pas totalement étrangers à une telle réaction. Et, soit dit en passant, cela pourrait suffire à calmer la plume de quelques moralistes inquiets qui s'efforcent de se scandaliser en décelant quelque obédience marxiste dans les écrits de ces deux auteurs.

Aussi bien M. Naville a-t-il choisi de ne pas tenir compte de ceux de ces écrits dans lesquels se manifestent leurs préoccupations sociales. Il en appelle seulement aux parties les plus théoriques de leurs œuvres. Encore emploie-t-il un assez étrange procédé

de confusion entre la méthode phénoménologique telle que Sartre et Merleau-Ponty l'ont mise au point pour leur propre usage, et celle qui avait d'abord été fournie par Husserl : ce qui lui permet d'annoncer la disqualification du sartrisme... par le détour d'une condamnation de l'idéalisme husserlien.

Consciente ou non, l'erreur est à coup sûr assez grave — et c'est par des erreurs de ce genre que s'explique le titre du plus récent article de Merleau-Ponty : « Apprendre à lire » (1). De ce point de vue l'ouvrage de M. Naville se condamne lui-même comme n'étant que la perpétuelle et fastidieuse opposition de perspectives marxistes dogmatiques à des perspectives existentialistes falsifiées. Mais enfin, si l'on veut être renseigné sur la position de Sartre ou celle de Merleau-Ponty, on n'aura pas plus l'idée d'aller la demander à M. Naville qu'à M. Berl ou à Julien Benda : on lira les textes des deux auteurs, et l'on s'efforcera de comprendre par soi-même avant d'avoir recours à ces rapides exégètes. Pour nous, l'intérêt de l'ouvrage qui nous occupe ici n'est nullement diminué par l'aspect mythique sous lequel apparaissent les adversaires qu'il se propose de pourfendre : Don Quichotte est-il nulle part mieux défini que par sa lutte contre les moulins ?

Ainsi, ce que nous y cherchons, c'est précisément une définition de plus, un complément d'information sur le marxisme tel que le conçoivent en France les marxistes orthodoxes. Et sur ce point, M. Naville ne saurait nous décevoir. Sa pensée y manifeste la plus grande fermeté, et son talent nous fait apparaître les mêmes thèmes tour à tour sous les éclairages les plus divers. Tout lui est prétexte à mise au point, et de façon d'autant plus intéressante qu'il ressent à la perfection certaines faiblesses de la doctrine, certaines menaces qui pèsent sur elle, et l'urgence d'y trouver une parade.

Un des « leit-motiv » qui se retrouve le plus fréquemment dans les études dont se compose l'ouvrage est la relativité de la notion de **sujet**. Partant d'une évidence, selon laquelle « il n'y a pas d'être qui ne soit objet », M. Naville poursuit : « L'emploi du terme sujet, si on l'admet encore, ne peut avoir qu'un sens, à savoir de désigner un objet affecté temporairement de certains privilèges, ou d'un certain signe, ou si vous voulez, d'une certaine situation par rapport aux autres. Il est cet objet, et non pas cet autre. Il nous sert momentanément de point de référence ». Et feignant d'avoir à combattre chez Sartre une métaphysique de plus, une restauration du « sujet substantiel », de la conscience-receptacle (ce qui représente

(1) Les Temps Modernes, No. 22 juillet 1947

un assez beau prodige d'interprétation), il insiste sur la prééminence de la « relation objet-objet » — seule susceptible d'exprimer la réalité, autant humaine que naturelle — et sur « l'activité pratique qui transforme et lie l'homme et les choses ». Ainsi l'homme est-il « homme matériel; «sujet» en tant qu'acteur de l'histoire naturelle et sociale, mais objet en tant qu'instrument de cette même histoire, et mêlé à l'univers dont il fait partie par son organisation sensorielle spéciale ».

Ici cependant M. Naville fait une concession : « A la rigueur, le castor ou l'amibe sont aussi les « sujets » de leur univers propre; mais pas dans les mêmes conditions créatrices et productrices que l'homme ». La remarque est d'importance. Mais veut-on dire seulement que ces conditions ne sont pas les mêmes, au sens où un dé à coudre n'est pas une tasse à café ? Ou bien acceptera-t-on de voir une différence radicale entre l'animal qui « pratique » certains « arts » vitaux, qui « effectue » certaines opérations en demeurant plongé dans l'immédiateté de sa présence au monde — et l'homme qui parvient à surmonter assez son incorporation à la nature pour penser cette nature et sa propre histoire, définir les objets en se situant par rapport à eux, construire une science théorique susceptible d'améliorer chacune de ses techniques, et réfléchir ses opérations pour en faire des actes orientés ?

Le matérialisme dialectique s'appuie sans cesse sur la science. Mais il la conçoit tantôt comme une construction, tantôt comme un simple reflet de la réalité. Pourtant, si l'on admet, avec M. Naville, que le savant « manipule des phénomènes pour construire les faits scientifiques », « que les faits scientifiques sont construits, que les objets sont construits », peut-être devra-t-on se refuser ensuite à engager l'homme dans le monde des objets, au point que son rôle de sujet scientifique en devienne tout à fait incompréhensible. Nous entendons bien qu'il n'y a pas d'être qui ne soit objet — c'est-à-dire qui ne puisse être l'objet d'un regard, d'une attention, d'une étude. Mais qui étudie cet objet, qui s'intéresse à lui, qui le considère ? Il n'est pas d'objet sans sujet; dire que la science construit, c'est précédemment dire qu'elle s'emploie à objectiver les phénomènes, selon des méthodes qui lui sont propres — méthodes de rigueur, utilisant dans toute la mesure du possible les notations quantitatives inventées par le savant. Il y a là plus qu'un reflet, plus qu'un jeu de miroirs, plus qu'un déterminisme d'objet à objet : il y a là l'activité d'un sujet qui refuse le monde tel qu'il se propose pour se le présenter de la façon qui lui permettra le mieux d'en disposer. Et sans doute ce sujet peut à son tour devenir « objet » et être mis en relation avec d'autres objets; mais cette mise en relation, il faudra bien que quelque sujet l'effectue — et rien n'empêche que lui-même en soit l'auteur : je puis fort bien mesurer, sans me déplacer, la distance qui me sépare d'un obstacle, je dispose à cet effet d'un certain nombre de

procédés techniques que je mets en œuvre en me posant moi-même comme objet par rapport à cet autre objet que constitue l'obstacle. Mais l'acte de me poser comme objet, et le recours à ces procédés, manifestent en moi, autre chose qu'un objet « affecté temporairement de certains privilèges ». Ici, le langage, si méprisé par M. Naville, se venge en le trahissant : parlant de ce sujet qui n'est qu'objet, il écrit en effet : « il nous sert momentanément de point de référence ». Il nous sert... « Nous » est ici le sujet absolu qu'on prétendait éliminer, c'est l'homme — créateur de telle ou telle théorie scientifique, promoteur du marxisme ou auteur d'ouvrage apologétiques consacrés à cette doctrine. C'est la pensée, qui ne saurait être réduite à quelque phénomène objectif — car cette réduction à son tour exigerait un nouvel acte de pensée.

Alors, pourquoi ne pas reconnaître, tout simplement, que le marxisme est une certaine conception du monde — conception valable dans la mesure où elle ne demeure pas un pur jeu théorique, où elle mord sur la réalité, où elle tend à se réaliser progressivement dans les faits ? Nous voulons dire que ce matérialisme n'a rien — quoi qu'en prétende M. Naville — d'une « évidence très réaliste » pour cette simple raison que le réalisme est inconcevable, et se résoud toujours en quelque forme particulière de réalisation. L'attitude marxiste est un choix, le choix d'une certaine « méthode d'investigation et de transformation des éléments réels de la société ». Et c'est bien encore ce que reconnaît implicitement M. Naville, quand il déclare : « On s'aperçoit que le postulat phénoménologique conduit à une appréciation tout à fait dangereuse du rôle et des possibilités du prolétariat. Or cette question est sans doute aujourd'hui la question décisive pour la société tout entière et pour le mouvement marxiste en particulier ». Rétablissons les mots dans leur signification. La méthode phénoménologique se borne à décrire l'homme en manifestant l'ambiguïté de sa condition : un être conscient de soi, c'est-à-dire présent à soi, ne coïncide jamais avec lui-même, n'est jamais totalement pris en lui-même — et jamais non plus il ne peut se quitter tout à fait; en d'autres termes, l'aspect matériel « corps » dont la position est déterminable dans le temps et dans l'espace, se trouve sans cesse contesté par l'aspect « conscience » qui tend à refuser cette détermination; et inversement la prétendue spiritualité du second ressent à chaque instant ses attaches avec le premier. A partir de là l'existentialisme a utilisé le concept de situation; il a choisi le maintien de cette ambiguïté fondamentale, estimant que l'homme n'avait rien à gagner — et qu'il manquerait sa propre humanisation — dans un congédiement de lui-même vers l'Etat, hors situation, de pur esprit, ou vers celui de chose, soumise au déterminisme de sa position. L'idéalisme de Husserl avait, lui, choisi la première de ces deux voies; le marxisme, avec M. Naville poursuit son engagement dans la seconde. Francis Jeanson

LA VIE LITTERAIRE

" LA SOMME "

de Patrice de la Tour du Pin

Un article inédit de THIERRY NORBERT

C'est en 1934 que paraissait, à « La Tortue », un mince volume intitulé « La Quête de Joie », de Patrice de la Tour du Pin. Les lecteurs de ce jeune poète se recrutèrent dans un cénacle restreint, mais ils y percurent de suite l'accent si personnel, le langage créateur, l'inspiration de haut vol. « La Quête de Joie » s'ouvrait sur des fragments qui devaient faire partie, un jour, d'une grande épopée poétique; elle était déjà, en elle-même, plus qu'une promesse. Ceux qui, à cette date, ont lu le poème intitulé « Les Enfants de Septembre », gardaient en eux le rythme étrange et émouvant qui appartient en propre à Patrice de la Tour du Pin.

En 1938, parurent les « Psaumes », véritables hymnes de la Contemplation. Entre temps, aux éditions de « Mirages », dans les Cahiers de Barberie, à Tunis, la « Lucernaire » et l'« Enfer », que l'on recherchait déjà pour essayer de composer d'avance cette « Somme » promise et annoncée dans la Préface du « Don de Passion » (1937) et dont la « Vie recluse en poésie » donnait la mystique et la règle. (« Présences, Plon 1938).

Il faut lire l'excellent article que M. Louis Barjon a publié dans le numéro de janvier 1947 d'« Etudes sur Patrice de la Tour du Pin », à l'occasion de la parution de « La Somme », chez Gallimard, à la fin de l'année 1946. Il a su mettre en lumière l'étrange attrait qu'exerce la poésie de ce jeune patricien élevé en pleine campagne dans les pays de chasse de ses ancêtres et qui, dans cet environnement de bois, de marais, de halliers et de bêtes traquées, part à la recherche de la vérité, non seulement dans les profondeurs de la conscience, mais dans le champ ouvert de la création — gardant, dans cette épopée héroïque, l'atmosphère d'enfance des jeux créés par lui entre sa jeune sœur Phyllis et son frère Aymar.

« Tous les pays qui n'ont plus de légende
Seront condamnés à mourir de froid, »

chantaient Patrice au début de « La Quête de Joie ». Cette légende, nous allons la découvrir avec lui tout imprégnée de la nature sauvage qui l'entoure et de la profondeur de sa quête intérieure; et la réalité ne suffisant pas à l'exigence de son chant, il lui faut créer des personnages aux noms fantastiques et où nous retrouvons quelques réminiscences des origines irlandaises du poète : Lorenquin, Jean de Flatterre, Ullin, Lahol, Gorphoncelet, Thugh, Undeneur, Ellor, Enselieure... des animaux aux noms savamment con-

nus, jaliens de mers, bareuils, idris à manteau... et surtout ces êtres ailés, ces « anges » dont les noms sont remplis de mystère spirituel : Silvatirus, Petits Couronnés, l'Ange Solitaire, l'Ange de la Passion. Imaginez une haute tour où les poètes méditent et vous aurez une idée de cette « Ecole de Tess » où de véritables chevaliers, nouveaux maines de la solitude poétique, méditent et travaillent; ils partent les uns après les autres pour la grande Aventure, à travers marées et brouillards et les régions de froid. Tess est le lieu de départ pour la grande Quête. Et l'on devine que chacun de ces personnages sont des aspects et des moments de l'âme du poète lui-même qui cherche la joie. Toutes les expériences du froid de l'âme, de « l'absence » et de la recherche de soi se perdent, meurent et encourent à la fin la damnation.

Si la « joie » est le but du poète, recherchée pour elle-même, elle ne se trouve pas. Mais ce serait tout ignorer de Patrice de la Tour du Pin que méconnaître qu'il est chrétien. C'est donc son Dieu qu'il trouvera tout en cherchant à sonder le mystère du monde, l'énigme de la création et les profondeurs de son propre être.

S'il part

« Traqué par un mal solitaire »

s'enfonçant

« Jusqu'à la pente du mystère
Jusqu'à ce lac stérile et froid
Battu par la lueur des phares
Où les revenants sont plus rares
Parce qu'ils sont pareille à moi ».

Il subit la tentation du Néant :

« Le voici, le lac des Corbeaux,
Il est désert, et calme, et lisse.
D'autres que moi, peut-être, glissent
En même temps dans son tombeau ».

Mais voyez :

« Alors entre les flaques de gel,
Je vis paraître une anémone
Si transparente que personne
N'avait entendu son appel
Son appel tout fait de lumière ».

Toutes les forces de sa nature d'homme ne sont pas de trop, toutes les audaces et toute l'ardeur sont

mises en œuvre pour la conquête de cette Vérité afin de répondre pleinement aux appels de sa nature charnelle et spirituelle conviée à l'Amour.

« Chercher le sens du monde au milieu des
herbages parfumés
Sur les hauteurs balayées par le ciel »...

Tous ces efforts, ces luttes se traduisent dans ces fragments qui composent la « Somme » et en constituent l'unité. C'est cela qu'il ne faut pas perdre de vue devant l'aspect mystérieux et sans lien apparent de beaucoup de ces poèmes —, pour pénétrer peu à peu le sens de ces personnages, de ces êtres imaginaires. Et c'est bien grâce à cette intense poésie, qui se dégage de toute l'œuvre, que Patrice de la Tour du Pin a pu éviter les inconvénients de l'al-

légorie — et parce que sa quête est une vie véritable, vécue intensément par lui, lui qui se dit « un enfant de septembre ».

« Un de ces enfants sauvages qui errent
Dans les plus solitaires recoins de l'âme
Poussés vers je ne sais quel lamentable exil ».

Et cette quête ainsi commencée finira par ce cri

« Père! ah, pitié pour les enfants qui reprennent
Le cri au bord de la détresse humaine »,
et devient la Joie enfin trouvée

« Aime-moi, montre-moi à quel point tu m'aimes
J'agrandirai ton cœur pour contenir tout

ton amour... »

Thierry Norbert

PARAPHRASE

Ne me cherche plus,
je suis déjà dans l'air
que tu respirez.

Colette NEVYNE

Je te perds, dis-tu ?
Sans doute, mais,
parce que c'est ton caprice.
Je te perds,
peut-être, mais,
je te retrouve partout :
Dans la rose
que la brise vient caresser sur sa tige.
Dans l'air embaumé que je respire.
Dans l'onde nonchalante
qui, en gémissant,
vient mourir sur le sable argenté.
Dans le sable
que Phébé a doré,
comme il dorerait une pomme.
Dans le sable
où les ondines ont laissé l'empreinte
de leurs corps souples et chauds.
Dans le corps doré
de chacune des naiades,
provocantes et lascives,
provocantes innocemment,
qui se jouent des flots,
comme d'un cœur à la dérive;
car, pour elles, se n'est qu'un jeu.
Je te retrouve
dans leurs prunelles ardentes,
dont le feu brûle à distance.
Je te retrouve

quand, fermant les yeux,
et, m'annihilant dans la nature,
mon cœur cesse de battre.
Je te retrouve
surtout
quand, au souvenir,
mon cœur bat à se rompre,
et fait des bonds périlleux.
Oui, je te retrouve partout,
et toujours,
dans ma pensée
qui vogue dans l'espace,
à la recherche d'un rêve,
d'un rêve qui fuit.
Ainsi,
provocante ou résignée,
ardente ou lascive,
mais,
amoureuse, langoureuse,
je te retrouve
toujours;
et pourtant,
tu dis que je te perds
sans doute,
parce que
tu n'es qu'un rêve
qui fuit.

Fouad Abou Khater

Alexandrie, septembre 1947.

*L'œuvre de la reconstruction en Grèce***Un grand animateur : N. YENIMATAS**

Athènes 24 Octobre 1947

En plein centre du Pirée. Trois grandes lettres sur la façade d'une bâtisse à cinq étages. C'est là où se trouvent installés les bureaux de l'O.L.P. — organisme du port du Pirée —, le plus grand organisme de Grèce, dont seul l'esprit d'Eleférios Vénizélos pouvait concevoir l'utilité. Sa compétence s'étend à tout ce qui concerne le port. Aussi, grâce aux grands travaux qui ont été effectués dans la zone du port, ainsi qu'aux installations de tout un matériel technique des plus modernes, l'O.L.P. fit du Pirée un port où des bateaux de 20 mille tonnes pouvaient y entrer, 15 mille tonnes étaient déchargées dans les 24 heures, et plus de 75 mille tonnes de marchandises pouvaient être emmagasinées dans des entrepôts en béton armé. Un personnel de trois mille hommes était employé dans les divers services.

Mais l'occupation vint, et à leur départ, les allemands se sont livrés à la destruction systématique de tous les travaux techniques du port. J'ai voulu jeter un coup d'œil et me suis adressé à mon excellent ami Monsieur N. Yénimatas, le président de l'O.L.P. depuis sa création. Et malgré le travail dont il est surchargé, soit comme Président aussi bien que comme député du Pirée, cet homme infatigable, que ses hommes appellent « le père de l'ouvrier », a non seulement mis son canot à ma disposition, mais il a voulu m'accompagner lui-même à travers les quais défoncés, les épaves qui émergent de l'eau, et les amas de fer tordus. Spectacle vraiment navrant que j'ai pu constater dans toute son horreur, du haut d'un amas de ruines, de ce qui était avant, la station météorologique.

« Voilà l'héritage que nous laissa la furie hitlérienne ». Et combien de douleur dans la voix de M. Yénimatas, qui s'est voué corps et âme pour faire du Pirée un port moderne. Et il l'avait parfaitement réussi. « Mais, — reprit mon aimable interlocuteur, avec une voix pleine d'énergie, — ceci appartient au passé; c'est l'avenir qui m'intéresse. A quoi bon pleurer sur les restes de deux silos pouvant décharger 300 tonnes par heure, et de leurs dépôts pouvant emmagasiner 20 mille tonnes de blé. A quoi bon gémir sur les cadavres de 30 grandes grues électriques, sur les débris épars de 400 chalands, sur les restes de 50 remorqueurs sur deux dry-docks dont les squelettes tordus, tels de fantômes émergent de l'eau. A quoi bon se lamenter sur les amas de pierres et de sable des quais où venaient accoster les bateaux, des usines électriques qui éclairaient tout le port, et d'un tas d'autres installations. »

« Il n'y avait pas de temps à perdre. Aussi, dès la libération, et grâce à l'aide de nos bons amis les anglais et américains, 500 mètres de quais ainsi que quelques entrepôts ont été réparés. Les travaux de renflouement se poursuivent, avec les faibles moyens dont nous disposons. Mais ce qui est admirable, c'est le chargement et déchargement des marchandises qui se fait par 4 mille ouvriers transportant sur leur dos, à cent mètres à l'intérieur des quais détruits plus de 7 mille tonnes journallement. Ceci fait 1500 tonnes par bateau; rapidité incroyable que l'on ne remarque même pas dans des ports qui n'ont subit aucun dégât. Nous nous sommes procurés un quai flottant afin que les bateaux de passagers puissent accoster, sans compter les réparations qui sont en voie d'exécution sur d'autres quais, dans le même but. Nous venons de prendre livraison d'un dry-dock flottant, d'une longueur de 170 m. où des bateaux de 12 mille tonnes pourront y entrer. D'autres travaux sont en cours sur une étendue de plus de 3000 mètres carrés. Voilà mon cher, ce que l'O.L.P. fit depuis sa libération. La tâche était et sera encore rude, mais peu importe. Grâce au zèle du personnel administratif, et à l'amour propre de l'ouvrier grec, — et à votre activité inlassable, ajoutais-je — l'O.L.P. fera du Pirée, un port des plus modernes.

* * *

Nous étions déjà arrivés, après une tournée de trois heures au bureau de M. Yénimatas. Sur sa table de travail des dossiers. Sur la grande table des réunions des plans. « Si je ne me trompes, dis-je à mon aimable interlocuteur, vous avez un projet approuvé d'armement technique du port. » — « Oui, me répond-il, il vise de rendre au port du Pirée son rendement d'avant les destructions opérées par l'ennemi. L'exécution du programme envisage des dépenses s'élevant à plusieurs millions de dollars. Naturellement l'O.L.P. ne pourra pas supporter de dépenses aussi élevées. C'est pour cela que certains travaux seront exécutés par des Sociétés américaines. Une partie a déjà été concédée à la Société Steers Groves, qui attend l'arrivée du matériel technique pour commencer. Certains techniciens se trouvent déjà ici.

Mais il ne s'agit pas de réparer seulement les dégâts causés dans le port. Le même plan prévoit des grands travaux qui feront du Pirée un grand port, et donneront un grand essort à la ville même. Si tous les travaux commencent tout de suite, il faudra bien deux années pour leur exécution. Les dépenses s'élèveront dans les environs de 25 millions de dollars.

Les plans prévoient la construction de six quais

grands et petits dans la direction de l'intérieur du port. Un de ces quais, remplacera celui qui existe déjà près de la capitainerie et aura une largeur d'une cinquantaine de mètres. Les petits magasins se trouvant aux environs seront détruits. Tous ces travaux se feront sur une étendue de 2.800 m. de longueur, et il faudra exproprier toutes les bicoques qui descendent aujourd'hui jusqu'à la mer. Lorsque ces grands travaux commenceront, et que les coups de pioche réduiront en poussière tous ces petits magasins, bicoques, le gouvernement ne peut pas jeter dans la rue toute cette foule dense qui vit et se meut dans cette zone. Il faudra indemniser, il faudra loger tout ce monde. Que le travail soit exécuté par des compagnies américaines ou grecques, le tout est une ques-



N. Yenimatas

tion de fonds. L'avenir du Pirée vaut bien des sacrifices.

Un coup d'œil furtif jeté à ma montre me fit sauter de mon fauteuil. Il était deux heures passées, et ne savais comment m'excuser pour cette tournée-entrevue qui dura toute une matinée. Je cherchais mes mots pour remercier ce cher M. Yénimatas, cet homme charmant, dont l'affabilité et la simplicité vous captivent. Il souriait voyant mon air quelque peu ennuyé. En me tenant la main, il me dit, « Je n'ai pas encore fini, n'oubliez pas d'envoyer aux lecteurs de « La Semaine Egyptienne » mon plus amical bonjour. »

Et je m'empresse de le faire de très grand cœur.

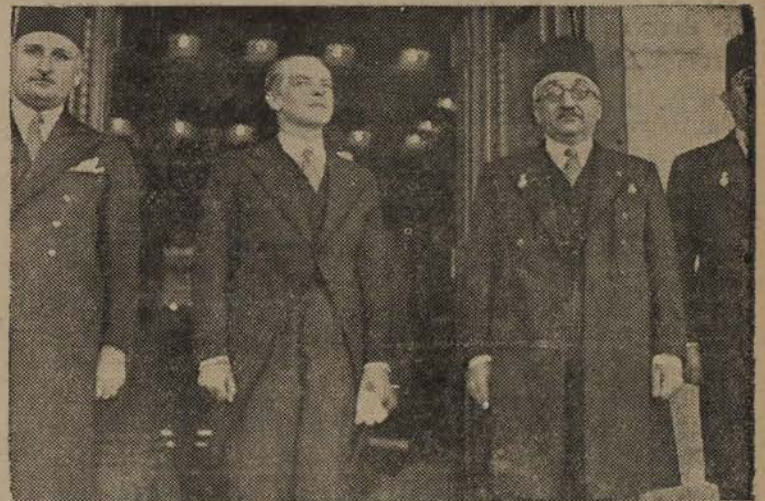
Aristo Joannidès

S.E. Taher E. Omari Bey, Ministre d'Egypte auprès du Saint Siège a présenté ses Lettres de Créance à S.S. le Pape au Castel Gandolfo en présence des Mgr. Nardotti et Sebastiani.

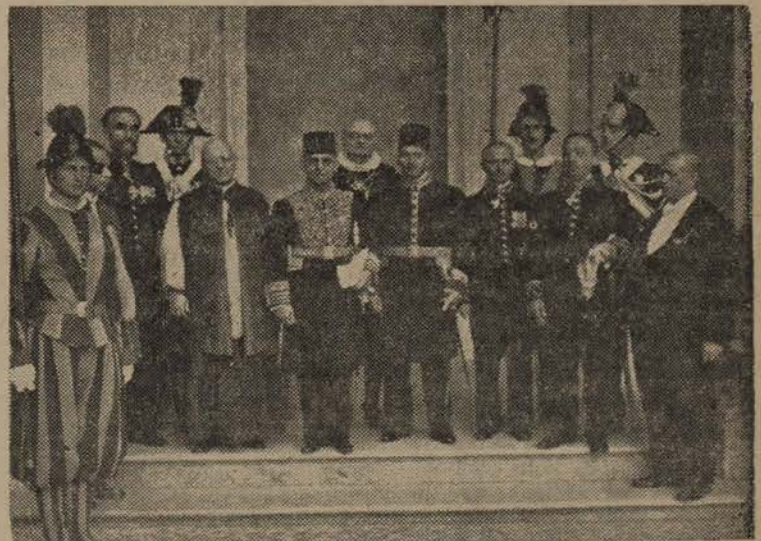
LE MONDE OFFICIEL ET DIPLOMATIQUE (Suite de la page 3)



S.E. Mgr. Arthur Hughes, internonce apostolique, reçu à son arrivée au Palais par S.E. Abdel Latif Talaat pacha, Grand Chambellan.



S.E. M. Carl Marcus Francis Irgens, ministre de Norvège, à sa sortie du Palais, en compagnie de S.E. Abdel Latif Talaat pacha.



Le présent, le passé et l'avenir

GRECS ET RUSSES

Bref aperçu historique des rapports gréco-russes

Par N. MOSCHOPOULOS

XVI (1)

Nous avons laissé l'hellénisme et le panslavisme aux prises, dans les années soixante-dix, à Constantinople et dans les Balkans, notamment à propos du litige ecclésiastique entre les Bulgares et le Patriarcat Oecuménique.

Tout de même, le gouvernement d'Athènes, dont le chef était alors Alexandre Coumoundouros, homme d'Etat avisé et circonspect, voulut essayer une entente avec la Russie. Les premières ouvertures furent faites par Coumoundouros à Sabourow, ministre de Russie à Athènes. Le premier ministre grec se montra disposé à reconnaître, avec la Russie, le droit incontestable des Bulgares à la constitution d'une église nationale et il manifesta son désir de s'associer au gouvernement du czar " pour faire sortir ce pénible différend de l'impasse où l'avaient placé des prétentions injustes et excessives ». Il parla d'une médiation possible, d'une action collective qui pourrait s'exercer à Constantinople. Il demanda à connaître l'opinion des Russes sur les solutions pratiques à envisager. Il critiqua les clauses du firman turc relatif à l'exarchat, parce qu'il posait le principe de la majorité des deux tiers de la population pour la répartition des éparchies ecclésiastiques entre Grecs et Bulgares et qui tendait aussi à fixer les limites géographiques des nationalités helléniques. (2)

Le gouvernement du czar prit ses précautions afin de ne pas se laisser entraîner trop loin : La Russie devait éviter toute immixtion directe dans le débat. Elle devait éviter aussi " toute démonstration ostensible d'un concerté avec la Grèce », avec laquelle pourtant elle feignait d'entretenir les meilleures relations afin de contrecarrer les influences de la France et de la Grande Bretagne à Athènes. L'entente ne devait pas comporter des détails trop circonstanciés. Elle devait consister seulement dans la double influence simultanée et concordante que la Russie chercherait à exercer sur les Bulgares et que la Grèce exercerait de son côté sur la communauté grecque de Constan-

tinople et sur le Patriarcat afin de mettre fin au litige.

Ces dispositions, dont Sabourow fit part à Coumoundouros, se trouvèrent précisés un peu plus tard dans les conversations que l'envoyé grec à Pétersbourg eut avec le directeur du département asiatique.

1°) Le Gouvernement de l'empereur n'entendait nullement se poser comme arbitre, mais seulement comme médiateur; 2°) Ni la Grèce ni la Russie n'auraient recours à aucune démarche ostensible; 3°) Toutes les questions de détail se traiteraient à Constantinople; 4°) Le siège de l'Exerchat bulgare serait autant que possible — c'était le vœu du ministre grec — ailleurs qu'à Constantinople; 5°) Le règlement du conflit émanerait du Patriarcat et ne serait que confirmé par un firman. (3)

Coumoundouros parut entrer absolument dans les vues de la Russie. Il lui laissa l'initiative. Elle en tira des avantages, d'autant plus qu'à Constantinople la Grèce n'avait toujours pas de représentant autorisé.

Sur ces entrefaits, Aali pacha, grand vizir de Turquie, auteur du firman constitutif de l'Exerchat bulgare, venait à mourir. Son successeur, Server pacha, ne fut pas celui qu'aurait préféré la Russie. Mais, du moins, ce fut Ignatiew, ambassadeur de Russie, qui dirigea l'élection d'un nouveau Patriarche. Il fit introniser Anthime VI, un vieillard de 82 ans, perclus d'infirmités, qui avait déclaré n'accepter la direction suprême de l'Eglise que dans l'espoir d'être protégé par la Russie, qui avait promis de ne prendre aucune décision importante sans consulter au préalable l'ambassade impériale et qui s'était engagé à donner à la question bulgare une solution équitable. Ignatiew pensait intervenir même si la présence d'Anthimos au patriarcat ne durait pas plus de trois mois.

L'avènement de ce prélat, si dévoué à la Russie, refroidit sans doute un peu les sentiments russophiles de Coumoundouros qui, certes, n'avait pas la moindre idée de sacrifier les intérêts de la Grèce. Les négociations avaient déjà commencé entre le Patriarche et Server pacha, et entre le Patriarche et les Bulgares. Anthime reçut l'exarque désigné des Bulgares,

(1) Voir les précédents numéros.

(2) Extrait d'une dépêche contenant des instructions du ministère des affaires étrangères russes réservé le 20 juillet 1871.

(3) Rapport grec de Pétersbourg 25 octobre 1871.

Hilarion, déclara qu'il était prêt à accueillir dans le bercail des brebis égarées. " La glace est rompue, écrivait Ignatiev à son gouvernement, et les deux parties se trouvent aujourd'hui en contact après onze années de séparation complète ».

Mais aussi bien la Russie que le Patriarche avaient fait leur compte sans les Bulgares. Ceux-ci, insatiables comme toujours, avançaient des prétentions exorbitantes. Ils parlaient d'étendre leur exarchat jusqu'aux abords de Salonique et de Constantinople. Entretemps, Coumoundouros se retirait du pouvoir. S'il était resté longtemps, peut-être aurait-il pu faire porter quelques fruits à l'entente gréco-russe. Dans la mesure où un hellène passionné pour la Grande Idée et un slave féru de panslavisme pouvaient se fier l'un à l'autre, Coumoundouros et Ignatiev étaient capables de collaborer dans l'intérêt commun de l'orthodoxie, en suivant à l'égard de la Turquie des Sultans, occupée de diviser pour régner, une politique ferme mais amicale. Coumoundouros n'étant plus au pouvoir la collaboration devenait difficile.

Son premier successeur, Thrasybule Zaimis, était prudent et avisé, bien vu de Sabourow, ministre de Russie à Athènes, et tout disposé à collaborer avec la Russie dans la question bulgare. Mais il commit des maladresses dans certaines questions en suspens avec la Turquie. Démètre Vulgaris, qui prit le pouvoir en janvier 1872, semblait encore moins désigné pour pratiquer une politique d'entente avec la Russie. Il était plutôt l'homme de l'Angleterre. De leur côté, Ignatiev et Gortchakow, sans vouloir renoncer tout de suite à leur entente avec la Grèce, commençaient à douter des bons résultats qu'elle pourrait produire. Bientôt, Ignatiev se mit à se plaindre contre la presse grecque dont l'attitude allait compromettre l'œuvre d'une entente possible.

Les Grecs de leur côté établissaient, pièce à pièce, contre le panslavisme, leur dossier d'accusation. Il s'était ainsi créé une situation qui offre une certaine analogie avec les événements d'aujourd'hui. La presse grecque arguait du fait que c'était le panslavisme qui avait suscité la question bulgare : Les agents russes cherchaient à établir la Bulgarie, au cœur même de la péninsule hellénique, pour couper en deux les pays grecs. Leur centre d'activité était en Chalcidique. Ils y achetaient de grands domaines, et ils y installaient des familles bulgares à la lisière des forêts. Ils introduisaient au Mont-Athos des religieux russes pour évincer les moines grecs. Il était grand temps que la Turquie, menacée elle-même, comprit le danger qu'elle courait. (4) Il était temps aussi que l'Angleterre, cette Angleterre, qui s'obstinait à voir seulement une question religieuse dans la question bulgare, ouvrit les yeux.

Entretemps, les négociations entre les Bulgares et le Patriarcat de Constantinople marchaient mal. Dans la nuit du 18 janvier 1872, les trois évêques bulgares qui avaient levé l'étendard de la révolte contre le Patriarcat, officièrent solennellement en l'église bulgare de St-Etienne au Phanar. Le Patriarche demanda l'intervention du gouvernement turc et le grand vizir les fit partir en exil. Ignatiev et Rhazis (ce dernier ministre de Grèce à Constantinople) se hâtèrent d'intervenir.

Le 14 février, Vulgaris adressait à Rhazis des instructions recommandant la modération. " Les concessions de l'Eglise, disait-il, doivent être faites dans un esprit large. L'Exarchat bulgare doit être canoniquement constitué aussitôt que possible, mais on doit surtout fermer la porte à des différends si fâcheux à l'avenir. Pour y parvenir, la délimitation de l'Exarchat, quand même les avantages à concéder aux Bulgares dépassaient la mesure des concessions admises par le siège Patriarcal, doit être nette, aussi nette qu'exacte, en évitant tout enchevêtrement des diocèses et en établissant une démarcation bien déterminée et autant que possible régulière et naturelle ».

Comme toujours, la diplomatie grecque se montrait conciliante dans cette question ecclésiastique bulgare aussi. Et les historiens français qui ont tenu à éclaircir le côté diplomatique de celle-ci proclament hautement que les instructions qui viennent d'être citées font honneur au gouvernement grec. (5)

XVII.

Quand le ministre de Grèce à Pétersbourg, Boudouris, exposa ce programme à Gortchakow chancelier de l'Empire russe, celui-ci demanda que la lecture lui en fut faite d'un bout à l'autre. " Au fur et à mesure que je procédai dans la lecture, écrit l'envoyé grec, il exprimait son adhésion aux sentiments énoncés par les exclamations les plus louangeuses... » Tout de même, Gortchakow n'approuva pas la convocation d'un concile oecuménique d'où le schisme pourrait sortir, et il affecta d'attendre, pour se prononcer tout à fait, l'avis que devait donner le Saint Synode de l'Eglise de Russie.

En attendant, le 23 février 1872, les Bulgares recevaient de la Sublime Porte (du gouvernement turc) l'autorisation d'élire leur exarque, la question des frontières de l'exarchat devant être réglée ultérieurement. Le Patriarcat oecuménique protestait. Et, à partir de ce moment, commençait à se manifester l'hostilité du gouvernement turc, inspiré par Ignatiev, ambassadeur de Russie : un décret grand vezi-

(4) Mémoire grec sur l'affaire bulgare, 1872, au ministère des Affaires étrangères de Grèce.

(5) V. E. Driault et M. Lhéritier : Histoire diplomatique de la Grèce, T. 3, p. 354.

riel suspendait pour trois mois le « Phare du Bosphore », journal quotidien de langue française paraissant à Constantinople sous la direction d'E. Kyriakopoulos et qui passait pour être l'organe des Grecs antislaves.

Malgré le contre-coup que ces mesures d'autorité devaient avoir à Athènes, Ignatiev et Rhazis restèrent d'accord pour presser le Patriarche d'élaborer son projet avant que ne fût confirmée l'élection de l'Exarque. Mais entretemps, était promulgué l'iradé (décret) impérial confirmant l'élection du futur chef de l'Eglise bulgare (8 mars 1872). Presqu'en même temps, un projet de règlement présenté par le Patriarche fut rejeté à la fois par les Turcs, par les Bulgares et les Grecs de Constantinople. Et d'autre part le Synode russe se prononçait sur la question en exprimant quelques regrets sur la conduite du Patriarche, et ses appréciations influençaient le gouvernement du czar, lequel déclarait maintenant ne voir dans la question gréco-bulgare qu'un débat purement religieux et local. (6) Tout en paraissant regretter l'avis donné par le Synode russe, Gortchakow déclarait ne pouvoir rien y changer.

Toute de même, Ignatiev et Rhazis s'employaient encore en faveur d'une conciliation. Mais, le 18 avril, le chef de la nouvelle Eglise bulgare recevait de la Porte le bérat (décret) de son investiture. Un peu plus tard, il officiait avec les trois évêques bulgares excommuniés par le Patriarcat et déclarait lever leur excommunication. Les ponts étaient maintenant coupés. C'était l'entente de la Russie et de la Grèce qui était en jeu. La Grèce s'éloignait de plus en plus de la Russie. En juillet 1872, Epaminondas Déligeorges succédait à Vulgaris comme président du conseil. C'était un démocrate encore moins tourné que Vulgaris vers l'Orient vers la Russie. Complètement ralliée maintenant à l'Occident, la Grèce déclarait s'être trompée en acceptant la tutelle de la Russie. Et, avec l'ardeur d'une nouvelle convertie, elle dénonçait aux Occidentaux la menace du panslavisme, l'éventualité du démembrement de l'Empire ottoman au profit de la seule Russie. Pour empêcher cet événement, l'Occident devait intervenir à Constantinople. Comme dans une série de questions de moindre importance, à propos de la question bulgare aussi, le gouvernement hellénique, ayant perdu toute confiance en la Russie, ne croyait plus devoir observer des ménagements. Sans pousser ouvertement au schisme bulgare, il n'agissait plus pour l'empêcher. Il avait l'air de s'en accommoder, en approuvant sans réserve l'attitude prise par le patriarcat de Constantinople.

En septembre 1872, un concile national fut con-

voqué au Phanar (Constantinople), pour statuer la question ecclésiastique bulgare. A la fin de la troisième séance, le 28 septembre, le schisme fut déclaré. La séparation ecclésiastique entre Grecs et Bulgares fut consommée. Elle ne devait prendre fin qu'en 1946, quand le Patriarcat Oecuménique, après de longs pourparlers, crut devoir lever le schisme et donner son approbation à l'émancipation de l'Eglise Nationale bulgare. Durant 74 ans, la division fut la source de luttes acharnées entre Grecs et Bulgares, luttes qui, parfois, furent sanglantes. Avec la levée du schisme on croyait que la paix serait rétablie. En grande solennité, le chef de l'Eglise bulgare vint demander le pardon de la Grande Eglise de Constantinople pour le tort que lui avaient fait les Bulgares trois quarts de siècle auparavant.

On crut à une complète conciliation entre Grecs et Bulgares. Les événements qui se succédaient pendant trois générations et qui, malheureusement continuent depuis l'année dernière aussi prouvent combien on s'était trompé.

XVIII.

La proclamation du schisme qui séparait, en matière d'administration ecclésiastique, les Grecs des Bulgares marquait un tournant dans l'histoire contemporaine des Balkans. Les Bulgares étant les protégés de la Russie czariste et des panslavistes, on aurait pu croire que la Grèce libre se trouvait maintenant dans le camp hostile à la Russie. Il n'en fut rien. Pendant quelques années encore les différents gouvernements qui se succédaient au pouvoir, à Athènes, feront leur possible pour ne pas s'aliéner les sympathies de la Grande Puissance du nord, et celle-ci cherchera toute occasion de vouloir tirer profit de la force réelle que représentait l'hellénisme dans l'ancien empire des Sultans. Peut-être, par moments, dans le but de neutraliser l'hellénisme, de l'empêcher de s'inféoder complètement à la politique britannique, le panslavisme se faisait plus aimable tâchait d'être agréable aux Grecs, rien abandonner de ses avantages ni de ses prétentions. Et c'est surtout la faveur personnelle du roi Georges I que la Russie cherchait toujours à obtenir. Déjà le 7 avril 1874, Gortchakof chancelier de l'empire russe, télégraphiait à Sabourow, ministre de Russie à Athènes : « Pourrez dire à Vulgaris (premier ministre de Grèce) que toutes les fois que sa conduite sera inspirée par le désir de faciliter la position du roi, ce ministre peut être certain qu'elle sera approuvée par S.M. l'empereur » Un peu plus tard — qui l'eût pu croire ? — Ignatiev, ambassadeur de Russie à Constantinople et un des chefs du panslavisme les plus passionnés, avait failli venir à Athènes pour justifier son attitude dans l'affaire bulgare.

(6) Rapporté par Sabourow, ministre de Russie à Athènes, au gouvernement grec. Archives grecques. V. E. Driault et M. Lhéritier, op. cit., T. 3, p. 356.

Au fond la Russie considérait les Grecs et la Grèce comme un obstacle s'opposant à la réalisation de ses plans sur la Turquie et sur les Détroits. Le 28 décembre 1875, le czar disait à Le Flo, ambassadeur de France à Petersbourg : « Je l'ai signifié il y a longtemps au roi de Grèce. Je veux vivre en bonnes relations avec lui; mes sympathies sont acquises aux Hellènes, mais il faut qu'ils restent à Athènes ». (7)

A l'été 1875, le gouvernement russe envoyait à Constantinople et à Athènes M. Philippon, membre très influent du Synode de l'Eglise de Russie, lequel pouvait être agréable aux Grecs; parce qu'il s'était prononcé contre le schisme bulgare. Au mois d'août de la même année arrivait à Athènes le grand duc Alexis et un des jeunes frères de la reine Olga. Rien n'était négligé pour que le roi Georges, qui penchait vers l'Angleterre, revînt à la Russie.

En même temps, on parlait de plus en plus d'une entente balkanique. Ypsilanti, ministre de Grèce à Vienne, y fait allusion dès le 11 juin 1874 dans sa correspondance avec Athènes. A la faveur de l'accord intervenu entre la Russie et l'Autriche-Hongrie pour suivre une politique de non-intervention en Turquie, la Serbie et la Roumanie, alors principautés vassales de l'empire ottoman, se seraient rapprochées et auraient aussi recherché le concours de la Grèce, dont elles regrettaient les dispositions amicales envers la Turquie. (8)

A Belgrade, le prince Milan Obrenovitch affectait de témoigner à la Grèce la sympathie la plus vive. Il disait à l'envoyé hellénique à propos de certains racontars de la presse allemande : « Je vois que mes intérêts sont étroitement liés à ceux de la Grèce et tout ce qu'on a dit de mal d'elle m'atteint ». (9)

Au mois de juillet 1875, l'agent diplomatique russe à Belgrade demandait à son collègue grec si le traité d'alliance conclu au temps du prince Michail Obrenovitch entre la Serbie et la Grèce (4/16 août 1866, à Voelau, près de Vienne) conservait sa valeur. (10) Les Slaves se préparaient à un soulèvement contre la Turquie et voulaient s'assurer le concours de la Grèce.

A ce moment-là, le feu avait déjà pris à Herzégovine. L'insurrection venait d'y éclater. Le prince de Serbie était subitement parti pour Vienne. Pendant son absence, son ministre des Affaires étrangères eut avec le consul grec un entretien très important. Le serbe annonça que si l'insurrection de l'Herzégovine se prolongeait, la Bosnie suivrait, puis le Monténégro et la Serbie elle-même qui devait conformer son attitude à celle du Monténégro. Dans ce cas la Serbie

chercherait à s'entendre avec la Grèce. La réponse de l'agent grec ne fut pas encourageante et le prince Milan reçut à Vienne des conseils de modération. La Grèce ne pouvait adhérer au mouvement slave.

Cependant, au mois d'août, le soulèvement gagnait la Bosnie. Des volontaires serbes accouraient nombreux au secours des insurgés, tandis que la Turquie, se fiant aux Grecs, faisait partir contre eux les troupes qu'elle entretenait en Epire et en Thessalie pour, en vertu d'un accord gréco-turc, combattre le brigandage.

Entretiens, des conversations suggestives avaient lieu à Petersbourg entre le ministre de Grèce et un directeur du ministère des affaires étrangères russe. Celui-ci, tout en ne voulant pas dévoiler que la Russie se trouvait derrière le soulèvement des Slaves de Turquie, faisait des alliances encourageantes en faveur d'une insurrection des Grecs en Crète, alors province turque.

Lentement la politique de la Grèce commençait à évoluer. La Grèce ne pouvait plus rester les yeux tournés sur elle-même. Elle devait songer à défendre ses intérêts vitaux. Le retour au pouvoir de Coumoundouros (27 octobre 1875) semblait devoir favoriser cette évolution vers la Russie. Tout de même, Coumoundouros ne voulait pas rompre avec la politique de ses prédécesseurs. L'hellénisme avait pris corps en s'opposant au panslavisme. Le cabinet d'Athènes ne croyait plus avoir seulement la responsabilité des intérêts de la Grèce libre; il se sentait responsable de la cause de l'hellénisme, des intérêts de tous les Hellènes, de ceux de l'Epire, de Thessalie, de Macédoine et des îles et aussi des intérêts de l'Eglise et du patriarcat de Constantinople.

L'avènement de Coumoundouros marqua sans doute un rapprochement de la Grèce et de la Russie. Les rapports les meilleurs s'établirent à Athènes entre le gouvernement grec et le ministre de Russie, à Constantinople entre Ignatiev et l'envoyé grec, Coundouriotis. La Grèce se montrait disposée à suivre certains conseils de la Russie, et celle-ci à soutenir plus fréquemment la Grèce. (11) Cependant l'hellénisme ne désarmait pas plus que le panslavisme, ni dans les Balkans, ni en Syrie, ni en Palestine. A Jérusalem, le patriarche grec, Dorothee, recevait des fonds d'Athènes qui ne pouvaient lui servir qu'à encourager la résistance à la propagande russe. Et une commission mixte gréco-bulgare ayant été formée, à l'instigation d'Ignatiev, pour répartir entre le patriarcat et l'exarchat les écoles et les biens d'Eglise à partager dans la Turquie d'Europe, l'ambassadeur russe prenait bien soin de persuader son collègue grec de se

(7) Gabrel Hanotaux, « Histoire de la France contemporaine », T. IV, p. 71.

(8) Rapports grecs de Vienne, 11 juin et 22 juillet 1874.

(9) Rapport du consul de Grèce à Belgrade, 7 juin 1875.

(10) Rapport du consul de Grèce à Belgrade, 14 juillet 1875.

(11) Rapport russe de Constantinople 18 janvier 1876; d'Athènes, 12 février 1876. Instructions russes à Athènes, 17 mars 1876.

tenir à l'écart alors que lui-même ne se croyait pas pouvoir se dispenser d'influer officieusement sur les décisions... et d'en surveiller l'impartialité. (12)

Tout en feignant de maintenir de bonnes relations, la Russie ne cessait de combattre les intérêts de l'hellénisme. La Grèce ne pouvait que répondre de même. Au mois d'octobre 1875, le prince Milan de Serbie envoyait à Athènes un de ses aides de camp pour entamer des pourparlers en vue d'une action commune contre la Turquie. Il n'y trouva pas un bon accueil et il dut rentrer.

Au mois de février suivant, Milan laissait prévoir encore l'envoi prochain d'un autre agent secret. Coumoundouros répondit par un télégramme daté du 11/23 février, qui déclinait d'une manière absolue l'offre de négociation. La raison donnée était le manque de préparation de la Grèce. Le prince de Serbie déclara apprécier la réponse hellénique.

XIX.

Au moment où devait s'engager la grande lutte, lutte peut-être décisive, entre le slavisme et l'hellénisme, qui avait tout intérêt à la conservation de l'empire ottoman, le sultan Abdul-Aziz, était, le 30 mai 1876, détroné et remplacé par le sultan Mourad. C'était une victoire des patriotes turcs, du parti des réformes libérales et de la résistance contre la descente des Slaves. Et cela avait même tous les aspects d'une victoire grecque, car les Grecs de Constantinople auraient été, eux aussi, du complot. (13) Murad, jeune encore, avait été initié dans les loges maçonniques et, en collaboration avec des « frères » grecs, il aurait été gagné pour un plan de coopération gréco-turque, à laquelle devaient participer les autres peuples des Balkans sous la bannière des idées démocratiques. Athènes était donc satisfaite. Le gouvernement hellénique s'empressa de reconnaître le nouvel état de choses. A un dîner à la légation de Turquie à Athènes, le ministre des affaires étrangères, M. Alexandre Contostavlos, croyait devoir porter un toast en l'honneur de Mourad. (14) Il devenait certain que la Grèce allait persévérer dans la neutralité, même si la Serbie entrait en campagne contre la Turquie, comme Bismarck, chancelier du Reich allemand, la poussait, en vue de créer une complication de plus. (15)

Malheureusement, un nouveau changement de trône intervenait bientôt en Turquie. Mourad atteint d'une maladie mentale, qui pouvait n'être que passagère, fut, au bout de trois mois, isolé et enfermé dans

le palais de Tchéragan, sur la cote européenne du Bosphore, et ce fut son frère puiné, Abd-ul-Hamid, qui lui succéda. C'était un prince aux idées réactionnaires, obsédée par une sorte de phobie des idées libérales et qui devait bientôt instaurer un régime de pouvoir absolu et de persécution de toute tendance de réformes modernistes, un régime qui ne pouvait que créer un terrain favorable aux plans russes.

Entretiens, la Grèce perséverait dans la neutralité. Aux Crétois, aux Thessaliens, aux Epirotes qui viennent puiser des nouvelles à Athènes et qui sont en quête de subsides pour une insurrection contre la Turquie, Coumoundouros, premier ministre, fait répondre que le trésor est à sec. Au consul de Grèce à Belgrade, qui annonçait que la Serbie est prête à la guerre, on répond que la Grèce persiste dans sa politique de paix. On le fait savoir à la Turquie. Coumoundouros en informe officiellement le représentant diplomatique de France, M. Gabriac, le jour même où le prince Milan de Serbie se rend à son armée: « Veuillez dire au duc Décazes (le ministre des affaires étrangères de France) que l'intention bien nette du gouvernement grec et celle du pays est de maintenir la paix. La Grèce n'est engagée avec personne contre personne ». La Grèce n'interviendrait que « si les événements venaient à favoriser la formation d'un grand Etat de Serbie ». Or, après quelques succès remportés en juillet (1876), les Serbes, battus le mois suivant, sont réduits à solliciter un armistice.

Tout de même, la Grèce est mal récompensée par la Turquie pour son attitude favorable aux intérêts turcs. Toutes les questions en suspens entre la Turquie et la Grèce, notamment celle des réfugiés Circasiens musulmans, venus de Russie et que le gouvernement ottoman insiste à installer en Thessalie, tout près de la frontière grecque, ne reçoivent aucune solution satisfaisante. Et la question se pose à Athènes: la Grèce peut-elle compter sur les grandes puissances européennes pour faire obtenir à l'hellénisme les mêmes avantages que ceux qui semblent promis aux Slaves?

Dès le 16 décembre 1875, Ypsilanti, ministre de Grèce à Vienne, avait dénoncé à son gouvernement le but cherché par la Russie: « Il est permis de croire que le cabinet de Saint-Petersbourg favorisera les complications qui lui permettront de proposer comme objet d'accord la solution plus ou moins complète du côté slave de la question orientale ». Et Coumoundouros disait, en juin 1876, à Gabriac: « Nous ne désirons qu'une chose, c'est que les intérêts helléniques ne soient pas sacrifiés au profit des intérêts slaves, et toute notre politique ne consiste qu'à obtenir, en faveur des Grecs de Turquie les mêmes avantages qui seront un jour ou l'autre accordés aux populations slaves ». Entretiens, depuis le jour où la Serbie prit les armes, l'opinion publique à Athènes, commençait de se prononcer contre la politique suivie par le gouvernement. Il est vrai qu'il s'agit moins

(12) Rapport russe de Constantinople, 6 mars 1876.

(13) Rapport d'Athènes, 3 juin 1876, cité par: E. Driault et M. Lhéritier: T. 3, p. 390.

(14) Ibidem.

(15) Rapport danois de Vienne, très confidentiel, 28 juin 1876, cité par E. Driault et M. Lhéritier, loc. cit.

d'une manifestation spontanée de la conscience nationale que d'une manœuvre politique imaginée par l'opposition. « Cercle fraternel d'union entre les Slaves et les Hellènes » n'attire à ses séances que quelques centaines d'auditeurs. Un petit nombre seulement de volontaires grecs s'enrolent dans l'armée serbe. Et à Constantinople, quelques Grecs entrent comme volontaires dans l'armée volontaires dans l'armée turque. L'hellénisme a toujours peur du panslavisme. Et les chefs de l'opposition demandent que le pays s'arme et se prépare afin qu'il puisse faire valoir ses droits. Il s'inquiète des projets qui se font en Europe pour la convocation d'une conférence à Constantinople qui devait s'occuper des affaires de Turquie. Il semblait que l'Angleterre même faisait les mêmes vœux que la Russie pour la chute de l'empire Ottoman. Ce qu'on apprit à Athènes des résolutions des puissances par les propositions britanniques acheva de soulever l'opinion. Le 1er octobre 1876, un grand meeting se tient à Athènes sur l'emplacement de la Pnyx. Les motions suivantes y furent adoptées :

1) Que le gouvernement fasse aux grandes puissances les représentations nécessaires au sujet de l'injustice projetée à l'égard de nos frères de Turquie.

2) Que le gouvernement avise aux mesures les plus actives pour organiser les forces militaires de terre et de mer.

C'était une situation qui offre beaucoup d'analogie avec celle d'aujourd'hui.

Dans un discours retentissant qu'il prononça le 15 octobre, le premier ministre grec disait :

« L'oubli injuste des populations grecques de la Turquie de la part de la diplomatie européenne;... l'agitation des esprits produite dans tout le royaume hellénique par ce triste mécompte... tout cela devait imposer au gouvernement royal l'obligation impérieuse de penser à l'armement du pays. »

On se croirait transporté en 1947.

Au représentant diplomatique de la Turquie, Contostavlos disait que la Grèce s'armait contre le panslavisme et l'on parlait, pour la première fois depuis la création du royaume de Grèce, d'une alliance anglo-grecque. (16)

XX.

Nous sommes arrivés à la veille du grand drame qui, dans ces années soixante-dix du siècle dernier, allait se jouer sur la scène diplomatique de la capitale de l'ancien empire de Turquie. Tandis que des pourparlers secrets ne cessaient entre Athènes et Belgrade, comme entre Bucarest et Athènes, les trois gouvernements ayant le désir de s'entendre si possible en dehors de la Russie, la Grande Bretagne et l'empire des Czars livraient, à Athènes, une bataille

d'influence. Stuart, le représentant diplomatique de la Gr. Bretagne combattait la politique de l'emprunt que la Grèce cherchait à contracter pour compléter ses préparatifs militaires. Sabourow, ministre de Russie, soutenait les partisans de l'emprunt. Mais, en ce qui concerne les revendications nationales de la Grèce, le gouvernement du Czar promettait moins encore que l'Angleterre, qui ne promettait rien. (17) Sur ces entrefaits, à propos du projet d'emprunt, le ministère Coumoundouros, était battu. C'était la victoire de l'Angleterre. Quelques jours plus tard, Déligeorges, successeur de Coumoundouros, était renversé par ce dernier. C'était la victoire de la Russie.

Le 11 décembre 1876, Coumoundouros se décida à provoquer les explications de la Russie. Il dit à Sabourow : « Au cas où la Grèce se déciderait à ouvrir les hostilités pendant que la Russie serait en guerre avec la Turquie, pouvons-nous espérer que la Russie prêtera son appui et qu'à la conclusion de la paix elle stipulera pour nous quelque agrandissement territorial ? »

Au lieu de répondre, le ministre de Russie s'en prit à un projet de circulaire grecque qui combattait la formation d'une trop grande Bulgarie. Suivant lui, les Grecs feraient bien de s'entendre directement avec les Bulgares. Coumoundouros retira le projet. Comment pouvait-il satisfaire à la suggestion russe, puisqu'une Bulgarie n'existait pas encore, pas même comme Etat vassal ? Pourtant, une semaine après, le président du conseil hellénique revint à sa question. Sabourow répondit qu'il ne croyait pas le moment venu pour le cabinet de Saint-Petersbourg de se lier envers la Grèce par une promesse formelle. Coumoundouros modifia son projet : « Je ne vous demande plus qu'une chose qu'il m'est indispensable de connaître avant de me décider à agir. Dans la supposition que la Russie déclarera la guerre à la Turquie, je désirerais savoir si elle entrera dans cette guerre libre de modifier et d'étendre son programme actuel, ou bien si son action restera limitée d'avance aux promesses des autonomies et ne pourra s'étendre au delà... »

Tandis que ces pourparlers étaient en cours, une conférence européenne était réunie à Constantinople sur l'initiative de l'Angleterre. Les bases de la délibération devaient être les suivantes : indépendance et intégrité territoriale de l'empire ottoman, **statu quo** pour la Serbie et le Monténégro (les deux seuls Etats slaves des Balkans d'alors) autonomie administrative pour l'Herzégovine, la Bosnie et la Bulgarie, alors provinces turques. Les six grandes puissances européennes avec la Turquie participeraient seules à la conférence. En vain la Grèce fit des demandes pour

(16) Rapport russe d'Athènes, 28 novembre 1876.

(17) Rapport russe d'Athènes, secret, 28 et 29 novembre 1876, cité par : E. Driault et M. Lhéritier, Histoire diplomatique de la Grèce, T. 3, p. 403.

y être admise. En vain s'efforça-t-elle d'obtenir que, dans le programme de la conférence, les provinces ottomanes peuplées de Grecs fussent mentionnées à côté des provinces peuplées de Slaves. Les puissances n'étaient pas d'avis que ce programme fût étendu; il ne fallait que mettre fin aux troubles insurrectionnels. L'Angleterre voulait surtout prévenir un conflit armé entre la Russie et la Turquie. (18) Et lord Salisbury, ministre des affaires étrangères britannique, avait entièrement adopté le programme Ignatiev qui ne tenait compte que des éléments Slaves et Bulgares.

Le gouvernement grec multipliait ses démarches. Il adressa un mémoire à la conférence pour attirer son attention sur la situation des sujets grecs du sultan de Turquie. Des adresses et des pétitions furent remises par les Grecs de Philippopoli. (aujourd'hui appelée Plovdiv, capitale de la Roumélie Orientale) pour dire que leur ville était grecque; par des Grecs de Macédoine pour s'élever contre l'annexion de leur province à la Bulgarie; par les Crétois pour se plaindre contre la loi organique de 1876. Le 11 décembre, le jour même où commençaient les réunions préliminaires de la conférence, Ypsilanti, ministre de Grèce à Vienne, apprenait à son gouvernement la conception qu'Ignatiev se faisait de la future Bulgarie. L'ambassadeur de Russie s'en était expliqué à lord Salisbury, qui lui demandait quel pays il considérait comme bulgares : à partir du Strymon, le tracé de la Bulgarie d'Ignatiev suivait la côte jusqu'au delà de la Chalcidique. Puis, à partir de Katérina, localité du golfe de Salonique, le tracé remontait au nord, en englobant Verria, Monastir (Bitolio), et il allait finir à Karadagh, au NE d'Uskub (Skoplié), en pleine Yougoslavie méridionale.

A la première réunion de la conférence, le comte Zichy ambassadeur d'Autriche-Hongrie aurait parlé des intérêts grecs et de la nécessité d'en tenir compte. (19) Le roi Georges jugea utile d'en remercier le cabinet de Vienne. Mais cette intervention de Vienne n'eut aucun succès. Ignatiev a soutenu qu'à la seconde réunion il avait à son tour parlé en faveur de l'élément grec, sans trouver d'ailleurs aucun appui chez ses collègues.

Ce qui est certain, ce qui est consigné dans les procès-verbaux, c'est qu'à la réunion suivante, le général Ignatiev exposa comme suit le point de vue russe sur la délimitation de la Bulgarie. L'ambassadeur du czar pensait « qu'il serait préférable de ne point s'arrêter aux considérations ethnographiques, géographiques et politiques, mais d'envisager plutôt le point de vue de la sécurité des chrétiens, et de com-

prendre dans les limites du gouvernement à instituer tous les districts où cette sécurité a été menacée... » (Compte-rendu officiel).

Les considérations ethnographiques etc. ne convenaient donc pas aux Slaves. Quelle meilleure preuve de l'injustice qui allait être commise au détriment des intérêts de populations grecques de Turquie ?

A la séance du 4 janvier, on parla de l'élément grec, mais seulement pour le mettre hors de cour. Ignatiev annonça qu'il avait reçu une députation de notables grecs de Macédoine, venus pour recommander les intérêts de leurs frères de race. Il ajouta qu'à son avis aucune suite ne devait être donnée aux demandes de la députation. Le compte-rendu officiel, omettant cet avis personnel, mentionna seulement le refus exprimé par l'ensemble des plénipotentiaires. Et Ignatiev put ainsi se vanter auprès des Grecs d'avoir défendu leurs intérêts. Ce qui est à relever, c'est que les Turcs, pour combattre le point de vue des puissances, s'appliquèrent à mettre en avant les intérêts des Grecs. Dès 1876/77 la communauté des intérêts des Grecs et des Turcs se faisait sentir.

Mais la justice de la cause grecque ne pouvait que finir par attirer l'attention de la conférence. A la séance du 8 janvier, les représentants des puissances crurent nécessaire de se justifier de n'avoir demandé de réformes que pour certaines provinces. Et le général Ignatiev, qui prévoyait l'insuccès de la conférence et qui ne voulait pas écarter définitivement la Grèce de la Russie, alla jusqu'à dire qu'il admettait une plus large extension des réformes à introduire.

A la séance de clôture du 20 janvier 1877 les bonnes dispositions à l'égard de la Grèce, tant de l'Angleterre que de la Russie, se précisèrent encore, comme si les deux grandes puissances voulaient se disputer de nouveau la faveur du royaume hellénique. Lord Salisbury ne crut pas devoir parler de la Crète. Mais il déclara qu'il verrait avec sympathie les réformes envisagées s'étendre à la Thessalie et à l'Epire. Ignatiev parla sinon des Macédoniens, du moins des représentants de la Thessalie, de l'Epire et de la Crète qui étaient venus présenter des adresses et des pétitions : « Nous ne saurions, dit-il, passer sous silence ces réclamations, et fidèles au désir de nos gouvernements de maintenir la paix de l'Orient, nous devons attirer la plus sérieuse attention de la Porte sur la situation de tous les chrétiens de l'empire ».

Après avoir voulu dresser une vaste Bulgarie en face de la Grèce, Ignatiev prétendait réformer l'union des chrétiens en face du Croissant. De son côté, la Grande Bretagne, après avoir espéré gagner la Russie par des concessions onéreuses, même en abandonnant la Grèce, revenait à son rôle traditionnel de tutrice des intérêts grecs.

N. Moschopoulos

(à suivre)

(18) Rapport grec de Londres, 4 janvier 1877, op. cit. p. 405.

(19) Les paroles du comte Zichy ne se trouvent pas dans les protocoles officiels de la conférence. Mais elles sont contenues dans deux rapports grecs de Vienne, 14 et 22 décembre 1876. V. E. Driault et M. Lhéritier, op. cit., p. 406, qui font la même observation.

CHRONIQUE DES LIVRES

HENRI GUILLEMIN : « Lamartine et la question sociale » (Plon, Paris.)

Grâce à de nouveaux documents qu'il découvre chaque jour, au fur et à mesure qu'il avance dans la connaissance de l'œuvre lamartinienne, M. Guillemin s'est trouvé amené à préciser l'attitude du poète des « Méditations » devant les problèmes sociaux de son époque. Les jours que nous traversons, où ces problèmes s'imposent à notre attention d'une manière impérieuse, et le désir qu'a eu M. Guillemin de commémorer l'anniversaire des « Girondins », l'ont sans doute stimulé davantage encore, et c'est donc à ces trois raisons réunies que nous devons son nouvel ouvrage sur « Lamartine et la Question sociale ».

C'est un travail d'érudit beaucoup plus qu'un travail de sociologue. Mais l'érudition en est agréable, car elle n'est point pesante, elle prend vie, les phrases sont nettes et concises, les déductions rapides, soit que l'auteur affirme, interroge ou suppose. De plus, M. Guillemin ne se laisse pas aveugler par la sympathie qu'il porte à un poète qui fait depuis quelque temps déjà l'objet de ses recherches. Il veut découvrir la vérité et, il ne craint point de montrer la complexité d'un caractère où se mêlent, ainsi qu'il le dit, de la grandeur et des duretés. Enfin, l'ayant consciencieusement étudié, il a pu discerner l'unité de ses desseins sociaux et c'est à l'exposer qu'il s'attache au cours de ce petit ouvrage.

Lamartine a eu évidemment le mérite, dans le milieu aristocratique où il a été élevé, de ne pas fermer les yeux à la misère des travailleurs, et d'être sorti de son clan pour les aider à s'affranchir. Il a eu conscience du renouvellement qui s'imposait. Bien avant 1848, il a compris combien il était illusoire de s'opposer à « l'amélioration des choses », et, dès son « Voyage en Orient » qui date de 1834, il condamnait en effet cet « effort égoïste et stupide pour rappeler toujours en arrière le monde moral et social que Dieu et la nature poussent toujours en avant. »

S'il s'est jeté dans la mêlée, c'est pourtant qu'une autre raison l'y poussait : il s'est cru prédestiné à ce devoir. Cette idée d'un appel quasi divin pour l'engager dans cette voie, M. Guillemin en a recherché l'origine avec une application obstinée et, selon lui, elle remonterait à son plus jeune âge, à d'étranges rencontres de devins et de devineresses, dont le souvenir l'aurait plus tard troublé. Il en a recherché les prolongements dans son œuvre et il en a trouvé dans « la Mort de Socrate », les « Harmonies », sa correspondance etc... Il en a conclu que Lamartine avait donc pu croire à sa mission, étant donné son ascension soudaine et fulgurante à partir de 1820. Soit ! Rencontres étranges, réelles ou inventées (Lady Stanhope, le vieillard de la « Chute d'un Ange »...) l'ont selon nous, aidé surtout à développer, accentuer, les secrètes ambitions de sa propre nature. Mais, d'autre part, son éducation mystique ne le rendait-elle pas sensible aux présages ?

Bref, ayant cru discerner en lui-même des vertus messianiques, Lamartine a poursuivi son dessein avec

une mâle, habile et secrète obstination. M. Guillemin a insisté sur ce point. Il a démontré que cet homme n'était pas seulement un visionnaire, mais qu'il avait en vue un but défini, et que, loin d'agir avec incohérence comme ses adversaires l'en ont accusé, il a poursuivi avec une science de tacticien l'objet qui le hantait. Il s'est aidé à devenir cette sorte de personnage providentiel qui séduit encore certains esprits aujourd'hui-même, refusant d'être ministre avant son heure, voilant aux uns et aux autres la nature véritable de ses projets. Aux ouvriers, il se présentait comme le démocrate qui les aiderait à réaliser la nouvelle société, aux « réacteurs », pour employer le mot-même de M. Guillemin, il s'offrait comme le sauveur qui, tout en réformant le monde selon des règles plus humaines, leur permettrait de sauvegarder certains principes établis. A vrai dire, ce sont ces derniers qu'il a le moins trompés et qui lui en ont peut-être le plus voulu.

C'est à la lumière de ces révélations que M. Guillemin a analysé son livre des « Girondins », confrontant manuscrit et ouvrage définitif ; il nous le montre, élaguant des pages trop hardies, voilant des effets, mais surtout il définit quel devait être, selon Lamartine, le but de cet ouvrage, tellement retentissant que Jules Vallès lui-même disait que « son odeur chaude les avait grisés et jetés dans la mêlée ». En montrant d'une part la soif de justice et de vérité qui avait animé les révolutionnaires, il dépeignait d'autre part avec un sens du tragique emprunté à Eugène Sue, les horreurs de la Terreur, voulant ainsi faire entendre que c'est de la violente opposition au peuple que naît la violence du peuple lui-même. C'était un appel à la raison, à l'examen lucide des faits ; il ne fut pas entendu. Mais, ainsi que M. Guillemin l'a sagement démontré, c'était aussi, de la part de Lamartine, la crainte personnelle de ces violences, la crainte d'un cataclysme social, et, par suite, un désir pressant de l'éviter par de larges et opportunes concessions.

Après 1848, Lamartine se détachera de son dessein, déçu, aigri sans doute de n'avoir pu le réaliser ; il fera lui-même la critique de ses « Girondins », ôtant le voile dont il s'était protégé, ce qui prouve en effet, que la conquête du pouvoir était surtout ce qui l'avait obsédé. M. Guillemin rappelant, d'après les « Mémoires » d'Autran le mouvement de Lamartine plaquant contre le mur, d'un geste de colère, les fleurs que les poètes-artisans de Marseille venaient de lui offrir, après leur avoir dit pourtant sa fierté de s'être uni à eux, avoue que cette attitude lui « griffe le cœur ». Fallait-il en être tellement surpris ?

François Talva

YANNA CHRISTOFI : « Dans la Pénombre ». Athènes.

Il y a des titres en grec dont la traduction vaut déjà une critique... « Sto Xefoto » est difficile à traduire. Cela ne veut pas dire précisément pénombre. Il s'agit plutôt d'une lumière du jour, d'une lumière tamisée que seuls les yeux de poète, comme ceux de Yanna Christofi peuvent voir... Et c'est déjà dire que nous avons affaire à une sorte de visionnaire.

Depuis William Blake la vision semble être le bagage indispensable au poète. S'il n'a pas en lui cette faculté de l'au-delà, si la Nature ne lui accorde pas le don de voir les choses autrement que dans la vie quotidienne, il est inutile qu'il avance plus avant dans la forêt, il n'aura à dépouiller que des copeaux...

Sans trop de recherche de style Yanna Christofi raconte sa vision. La plupart de ses poèmes sont le résultat d'une longue attente dans la pénombre, une pénombre révélatrice... Elle lui procure, sans qu'elle ait trop à les polir, une touffe des mots chantants et des images.

Bien que le côté humain intervient souvent dans cette poésie, dans un complexe infini de sensations, on peut dire que c'est plutôt dans l'inhumain qu'elle se déroule. Delà son absence d'historicité.

Aussi faire un critique de la forme, ce serait vain là où les mots fusent comme une bénédiction. Et précisément à cause de cela, de cette grande simplicité qui vient aux hommes comme le vent ou comme la pluie, la musique est toujours présente. Elle est l'accompagnement de la lumière et se réduit au murmure de l'eau sur la pierre...

A l'encontre des vers laborieux, dont chaque vocable pour s'écouler dans une langue différente, a besoin d'un fâcheux dédoublement, la poésie simple de Yanna Christofi se laisse traduire aisément :

« ...J'avais beau attiser mon désir, rien de Toi ne venait. Quand je t'ai vu ouvrir enfin la porte et entrer... Tu étais enveloppé de ta prière d'amour pour moi, qui t'éclairait comme un auréole...

« Face à moi, le fauteuil restait à bailler avec ses bras grand'iverts, le coussin déjà étendu à ses pieds, tous les deux à attendre ! J'allais appuyer ma tête sur tes genoux, pour écouter le premier battement d'aile de la Jeunesse, échapper de ton corps vierge.

« De la porte entr'ouverte s'écoulera la chanson que réserve la terre chaude aux douces racines des grains, et ma chair s'égayera de ton toucher, comme frissonne le moineau, quand le gazon frais touche son petit ventre nu.

« Et nous serons tellement légers ce soir, quand je sentirais ta pesante main sur mes cheveux blonds et ton souffle fort au bord de mes lèvres...

« J'attends l'écho de ma joie sur le trottoir silencieux de la cour. Les heures m'élèvent à des hauteurs et devant moi s'ouvre immense un abîme...

« C'est alors que je m'aperçois que mes pieds sont nus et je sens mes mains toutes glacées. J'ai envie de pleurer et me dis pourquoi ? Chanter et courir dans la nuit sans fin, et me dis encore pourquoi ? »

ANDRE GABRI : « Tzilalimita ». Chypre.

Il y a dans ces poèmes écrits dans le savoureux dialecte chypriote la forte louange du paysage de l'île avec tout ce qui le caractérise : les yeux bleus des jeunes filles chypriotes, les détails du labeur, la dignité de la promesse chez les amoureux, la chanson des épis... Mais il y a aussi quelque chose d'actuel et qui sonne beau dans le dialecte : des poèmes de la Résistance !

Chez nous, à part l'Oratorio Espagnol de Tsir-

kas, nous n'avons relevé aucune voix forte, pour chanter les héros de la Libération Nationale.

Chez Gabri l'idée de la Résistance vient naturellement. Elle confond avec la voix du sol... Tellement on dirait que Chypre, sa terre natale, est l'île par excellence de la Liberté et que ses mots et ses chants, sont faits pour secouer le joug !

Oriou

COLETTE NEVYNE : « Gouttes d'eau », Le Caire.

Sous ce titre limpide, quelque vers, harmonieusement mis en page, diamants, perles, gouttes d'eau... précieusement sertis, s'éveillent sur mon bureau.

...Colette Nevyne, poétesse charmante, chante sur trois lignes... et de son cœur, goutte à goutte, filtre un élixir vermeil :

Des trésors ignorés sommeillent
au fond des mers...
Au fond du bonheur
trouve-t-on déjà des larmes ?

La plainte du rossignol se perds dans la nuit...
Les ongles du chagrin resserrent leur étreinte...
Sans bruit, une fleur vient de mourir alentour.

Pareille au jeu d'eau chantant, qui rafraichit le patio d'un palais d'été, elle distille ses pensées légères :

Piquer son nom
à longueur de journée
sur les feuilles du bambou...

ou, bien féminines :

Sachant la longueur
du désespoir
j'espace mes sanglots.

En nuages colorés, montent dans l'azur, ses vers flexibles comme l'infini des songes :

Etre sourde
au chant turquoise
des mirages...

Colette Nevyne a su ordonner ses extases poétiques, et les transcrire en images délicatement ciselées, et Ahmed Rassim en a dit avec raison : « Les choses les plus compliquées se dessinent dans ses yeux en visions colorées si simples que lorsqu'elles en ressortent, c'est comme un univers nouveau où nous n'aurions perçu que des murmures, doux et limpides comme une prière d'enfant. »

Ne brise pas les vitraux de mes illusions.
Leur cristaux déchireraient mon cœur.
Et pourraient également blesser ton image...

Berenice

COLETTE NEVYNE : « Gouttes d'eau », Le Caire.

Chez Colette Nevyne le rêve est une vocation.

Elle puise en lui des richesses infinies et c'est ce qui donne en ses courts poèmes cette intensité aiguë de la révélation. Certes la forme du haï-kai n'a pas toujours été respectée mais le caractère, l'essence même en ont été décellés :

Je déchire mon rêve
en mille petits morceaux
Mais la brise les emporte encore vers lui.

Piquer son nom
à longueur de journée
sur les feuilles du bambou.

Toute cette dentelle transparente de mots, de mots qui deviennent magiques par leur simplicité, c'est tout à fait comme une chanson où la forme est due à la circonstance de la musique.

Très peu de poètes qui écrivent en vers libres ont le sens du rythme; chez Colette Nevyne, il s'impose. Ce chant intérieur écrit pour l'aimé bat à la cadence de son cœur.

Et tous ces mots cerclés de certitude, présents comme une nécessité font en ces trois vers un paysage de l'âme. Il faut un roman ou un film pour vivre réellement cette angoisse :

La plainte du rossignol se perd dans la nuit...
Les ongles du chagrin ressèrent leur étreinte...
Sans bruit, une fleur vient de mourir alentour.

Or la poésie de Colette Nevyne n'offre pas la trame d'une acrobatie cérébrale, le rêve chez elle est quelque chose d'établi, c'est une puissance qui la galvanise, et ces poèmes sont écrits d'un rêve éveillé qui pour sa foi humaine est un plan d'avenir.

La préface de Rassim est une feuille où s'enchassent les gouttes d'eau qui brillent sur tout l'édition avec cette compréhension préétablie de celui qui la présente.

Marguerite Croisier

TIL MARSELLOS : Un Livre de la Résistance « Montagnes dorées », (Chypre).

L'auteur a vécu, sous l'occupation, le drame de la résistance en Grèce. Son livre, qui est un fleuve étincelant issu d'une source généreuse, raconte cent événements, qu'un état permanent d'alerte, fait qu'ils empiètent tout le temps le tragique.

Tragédie de la Nation, réveil latent du patriotisme dans les cœurs...

Il faut reconnaître qu'à part des nouvelles destinées à des revues, nous n'avons — comparativement aux autres pays (la France et l'Italie par exemple) qu'une littérature de la Résistance assez restreinte. Le livre de Marsellos vient généreusement enrichir ce domaine, aussi héroïque chez nous, que dans le reste de l'Europe occupée.

Marsellos est un narrateur de premier ordre et qui — qualité fondamentale dans ce genre de récits — a la ferveur qu'il faut pour aller de l'avant. Puisque la Résistance en Grèce comme ailleurs, a ressuscité ce même drame, déjà millénaire, qui fut au premier siècle, celui « sacré » des premiers apôtres du Christianisme.

La même lueur apocryphe, la même grâce qui sauve et qui bénit, la même « ataraxie » dans la mort.

En lisant Marsellos, je veux dire en communiant à la manière de rapporter la chose, assez particulière de cet auteur, on se sent soi-même petit, aplati par la vie quotidienne, irrémédiablement privé de cette

vie prédestinée, si riche en visions et sacrifices héroïques... L'auréole du Saint, disons-ici du Héros de la Résistance, vous hante tout le temps. Ce qui est, peut-être pour ce livre, la meilleure critique...

EFTERPI SKORDOU : « Altruisme ou Amour ». (Le Caire)

Dans la première nouvelle, la plus longue qui prête son titre au recueil, on nous montre une jeune fille laide, qui malgré sa laideur trouve à se marier... Comme on devait s'attendre, son mari la trompera à la première rencontre fortuite, qui est celle d'une voisine exploitée par un triste individu.

La femme trompée va rendre visite à sa rivale... Elle ne sait quel ton prendre pour défendre son bonheur, qui est aussi celui de ses enfants. Sa voisine l'aide... en lui proposant de lui abandonner pour un temps, le corps du délit ! Un homme est vite vidé de son ardeur physique. Le dénouement est comme dans les films : le mari retourne à son foyer, et la femme coupable tombe du Xème étage...

Sans doute l'histoire est bien banale, mais elle permet à son auteur comme dans les plus courtes nouvelles qui la suivent, de nous révéler qu'elle a une profonde connaissance de l'âme féminine.

**« L'HELLENISME CONTEMPORAIN »
(Athènes Juillet/Août 1947)**

Nous venons de recevoir le dernier numéro de cette revue, bien intéressante au point de vue historique. Des articles très documentés sur notre Indépendance, signés Dimaras, Soldatos, Papantoniou. Une étude de Zakynthinos sur la crise économique à Byzance.

Sans doute les événements actuels ne doivent pas nous faire oublier nos commencements. Mais une revue intitulée Hellenisme, peut-elle faire abstraction des problèmes de l'heure : politiques, économiques, artistiques.

Le rédacteur littéraire divise notre histoire de lettres, en deux épisodes : Celui d'avant, et celui d'après Palamas. Palamas était un grand hellène et un précieux pion sur le damier des lettres grecques. Mais le mettre seul sur le plateau et prétendre qu'avant 1939 comme aujourd'hui, notre balance demeure légère, n'est-ce pas plutôt avoir la vue courte.

Omission encore que d'oublier le mouvement des lettres grecques en dehors d'Athènes. Cavafy chez nous, Psichari à Paris. Par ailleurs, cette revue a une belle présentation.

Orion

**EDOUARD PEISSON : « L'homme couvert de dollars »
(Grasset, Paris).**

Romancier de la mer, M. E. Peissona été tenté par la curieuse figure d'un homme d'action dont le nom fut au XIXème siècle synonyme de Crésus pour ses contemporains. Parce que la mer joua un rôle initial dans l'élaboration de sa destinée et son ampleur, M. Peisson a écrit en la romançant la biographie d'Astor, émigrant Allemand que sa hardiesse en affaires fit surnommer par tout New York « L'homme couvert de dollars ». La lente transformation du petit sabotier en négociant de fourrures et de thé de Chine puis d'armateur, avec le sentiment de sa soli-

tude au sein de tant de richesse matérielle, sont retracés avec un art sobre et dans le style des contes des fées, comme il se doit à toute réussite où le vice n'a pas eu de primauté.

IRENE NEMIROVSKY : « Les biens de ce monde » (Albin Michel, Paris).

Le dernier livre de l'auteur de « David Golder » avant d'être emmenée à Drancy puis dans un charnier de Pologne où elle ne devait plus revenir. L'immense talent, le pouvoir d'observation, le charme singulier de son style rendent ici un son qui émeut. C'est le portrait d'une famille de grande bourgeoisie provinciale à travers trois générations d'hommes. L'amour conjugal, la vie propre à ce sentiment inscrutable, qui est à la fois promesse de bonheur ou de tragédie, et qui fut le thème de prédilection d'Irène Némirovsky, apparaît dans cette œuvre comme l'élément stable, normal, apaisant, qui permet de pardonner à la vie beaucoup de son âcreté. C'est la découverte que devait faire Irène Némirovsky en regardant autour d'elle au début de la tourmente. Disparue, elle laisse à cause de sa merveilleuse réceptivité, une place difficile à combler parmi les témoins de son temps.

JEAN GIRAUDOUX : « L'Apollon de Beliac » (Grasset, Paris).

La poésie gracieuse et subtile de Giraudoux domine cette pièce en 1 acte, dont maintes répliques évoquent Shakespeare. Mais la langue fuselée et le raffinement d'esprit sont d'une intelligence et d'une sévé inimitables.

JEAN BABELON : « La numismatique antique » (Presses Universitaires de France, Paris).

Un des ornements de la collection « Que sais-je? », ce petit manuel signé d'un nom qui en assure l'autorité, est d'une étude passionnante. Il y faut des connaissances encyclopédiques pour s'y orienter et le don de toute une vie de labeur et de recherches, pour gagner dans ce domaine une familiarité qui dise profondeur et certitude. C'est la leçon que l'on retire à parcourir cet inventaire rapide des monnaies grecques et romaines de l'Antiquité, expliquées à la lumière de l'histoire, de l'art, et de la technique.

FELICIEN CHALLAYE : « Petite histoire des grandes religions » (Presses Universitaires de France, Paris).

Il y a beaucoup de science dans ce précis d'un écrivain qui a abordé avec bonheur de nombreux problèmes touchant au monde de la pensée et de la doctrine. Son explication des préceptes essentiels des religions observées par l'humanité au cours des siècles, n'épuise pas un thème sur lequel il existe une littérature d'une inimaginable densité. La gageure était justement de la trier et d'en faire une synthèse accessible à l'homme moderne, irréligieux ou croyant. C'est le but auquel M. Challaye a tendu, sans sectarisme ni partialité, mais avec le souci de démontrer ce qu'il y a eu d'essentiel et de progressif, avec un fonds commun de mythes et de rites appartenant aux origines de l'humanité; dans chaque nouveau dogme proposé à la conscience humaine. Cette attitude lui permet d'ailleurs de porter le jugement suivant sur « La religion égyptienne (qui) est de celles qu'on ne peut étudier sans éprouver un sentiment de sympa-

thie reconnaissante » et de discuter, avec la même bienveillance, de la morale positive et de la morale négative des cultes par lesquels l'homme aspire à s'identifier avec l'Infini. A défaut de sentiment religieux, cette œuvre nouvelle peut que confronter une position intellectuelle avec les éléments psychologiques ou mystiques qui la forment, sinon l'aider à se reconnaître à la lumière de la raison pure.

PAUL ANDREOTA : « Hors-jeu » (Grasset, Paris).

Ce livre porte en épigraphe le texte suivant tiré des règles du rugby « On n'est jamais hors-jeu du fait de l'adversaire ». Mais ici c'est le lecteur qui l'est du fait de l'auteur.

RAYMOND MAGGIAR : « Les fusiliers marins dans la division Leclerc » (Albin Michel, Paris).

Voici le Livre d'Or d'une unité française dont les faits d'armes constituent une des pages les plus nobles et les plus hautes de la dernière guerre. L'auteur M. Raymond Maggiar, capitaine de frégate, qui commanda le régiment blindé des fusiliers marins en a retenu toutes les péripéties, comme il aurait consigné sur son livre de bord des incidents inhérents à la vie de son bateau et de son équipage.

C'est dire que sa valeur tient à son authenticité et au naturel de l'écriture et des sentiments qu'ils expriment. Modeste, M. Maggiar se retranche derrière la personnalité du chef, le Général Leclerc, incarnation des vertus militaires et humaines de sa race, et la contribution de ses officiers et de ses hommes aux étapes qui menèrent la division de la Normandie à Berchtesgaden. L'atmosphère exaltante de ces heures, l'aspect tragique de la lutte pour la libération, et l'intense fraternité spirituelle qui réunissait les membres de ce corps d'élite autour d'un même idéal : la gloire et la grandeur de la France, sont des facteurs d'élévation et d'enthousiasme, même pour le lecteur le plus aguerri à l'égard des témoignages, où l'Histoire s'avère être plus féconde encore que toutes les légendes.

A. Shual

« CULTURE HUMAINE ».

Cette Revue mensuelle publiée par les Editions Oliven, 165, Avenue de La Bourdonnais, Paris (Abonnement mensuel 450 francs) poursuit sa marche à l'avant avec une belle ferveur, qui est signe et inspiration de spiritualité bien comprise et d'authenticité allégresse de l'âme et du corps. Partisane, « Culture Humaine » l'est dans le sens le plus probe du terme, car ce progrès social et national qu'elle vise par la seule mise en valeur de la personnalité est une nécessité première dans le monde d'avant-guerre, où circulent trop de ferments conjurés à réaliser la perte de l'individu. Largement accessible à tous les hommes de bonne volonté et rédigée par une équipe d'éducateurs, de médecins et de penseurs, imbus du vent de ce temps sans négliger la leçon de la tradition, ce périodique sans dogme autre que celui d'inspirer à ses lecteurs le goût bien français « d'un constant équilibre entre la pensée et l'action » est dirigée par M. Marc Augeard. Il a fait de sa revue un foyer d'idées et d'énergies, où il fait bon de puiser le sentiment de vivre, d'être.

ECHOS ET NOUVELLES

LE SOUVENIR DE MOUILLARD

Le cinquantième anniversaire de la mort du « magnoum français » qui, en manière de folie, avait surtout du génie, n'est pas passé inaperçu en France, son pays d'origine. En diverses publications, on a rappelé le labeur de toute sa vie consacrée à l'étude du vol des oiseaux dont devait profiter l'aviation. On a évoqué sa vie misérable au Caire où trop tard, après sa mort — comme de bien entendu — on comprit l'importance de ses révélations et la valeur de l'ouvrage principal qu'il avait réussi à faire publier chez Masson en 1881 : « L'Empire de l'Air ».

Marey, Chanute, les frères Wright lui ont rendu hommage bien avant qu'un public qui hausse les épaules devant ce qui est nouveau, ait fini par comprendre. En 1898, les frères Wright reconnaissent qu'ils auraient abandonné leurs travaux si le livre de Mouillard n'était tombé entre leurs mains. Pierre Idrac, le théoricien du vol à voile, dans une thèse de doctorat publiée en 1921, exprima lui aussi sa reconnaissance à Mouillard. Nous apprenons maintenant qu'un pilote de la première heure, le Général Frugier, termine un ouvrage sur ce pionnier de l'aviation, pour lequel il ne cache pas une très vive admiration.

Marquons d'un caillou blanc cette étape de l'histoire présente où l'on semble résolu à payer aux précurseurs la dette de l'humanité et faisons en sorte que n'en profitent plus les usurpateurs et les affairistes, qui vivent impunément de la gloire des autres.

Signalons, en terminant, un article de L.J.S. sur Louis Mouillard, paru dans le « Progrès Egyptien » du 20 septembre 1947.

UN BEL EXEMPLE :
LIONEL MOSSERI

Nous avons lu dans les « Nouvelles Littéraires » du 14 août dernier, un émouvant hommage rendu par A. Maurois à Lionel Mosséri, né au Caire. Elevé à la maison en français, il avait suivi les cours d'une école italienne, puis d'une public school anglaise, enfin du collège Balliol à Oxford. Mais en 1939, la France menacée, il se fit naturaliser français. Des Français

de Londres il obtint la permission de servir dans l'armée britannique sans perdre sa nationalité française, mais, gardant la nostalgie de la France, il réussit plus tard à entrer dans un groupe de commandos français. On le vit à Sidi-Ferruch, puis en Corse, à Toulon, en Alsace, mais un jour de novembre 1944, après avoir abattu d'un coup de poignard une sentinelle allemande, il fut tué à bout portant par une rafale de mitrailleuse.

Voici un extrait de l'une de ses lettres : «...Il n'y a que deux manières d'envisager la vie... ou l'on peut dire : l'homme est mauvais, vil, traître, égoïste; c'est pourquoi il faut décider pour lui chacun de ses actes... ou bien l'on peut dire que les conditions anormales rendent l'homme mauvais mais que, au plus profond de son être, il est digne de sa liberté... Au premier abord, cette dernière philosophie peut paraître simpliste, mais il n'en est rien. Au fond, toute doctrine économique ou politique est basée, soit sur l'optimisme et la confiance, soit sur le pessimisme et la méfiance. Pour ma part, je préfère avoir confiance. »

LE SILENCE AUTOUR
D'ALBERT MARQUET

Dans notre pays qui affecte de vouer aux arts un certain culte et qui s'engoue volontiers d'artistes au petit pied, on n'a pas trouvé d'admirateurs pour signaler, même d'un mot, la disparition de deux grands peintres français : Bonnard et Marquet.

En revanche, Al Capone eut droit à de multiples oraisons funèbres; à croire que, s'il ne gagne pas le ciel, le vieux Saint-Pierre se sera montré têtue !

Pour en revenir à Marquet principalement, la négligence paraît d'autant plus inadmissible que nous avons eu en 1928 le privilège de le connaître en Egypte. Il eut des entretiens, fort intéressants, semble-t-il, avec un certain nombre d'artistes du Caire.

Marquet, portraitiste à ses heures, peintre de l'eau, des ports, du travail de la vie, humoriste par maints côtés, était un grand voyageur. Après Paris et le Havre, Honfleur et Marseille, Audierne et Hendaye, on le rencontrait à Na-

ples, Rotterdam, Alger, Bougie, et finalement, il abordait aux rives du Nil.

Nos Amis de l'Art seraient bien inspirés si, à l'aide de bonnes reproductions, à défaut d'œuvres originales, ils nous organisaient une exposition des peintures d'Albert Marquet; avec un peu de bonne volonté, peut-être parviendraient-ils à nous montrer les toiles que le spectacle de l'Egypte lui a inspirées.

DES IMMEUBLES DE TRENTE
ETAGES !!!

Cet été, la presse française nous a donné plusieurs reportages sur l'Egypte : entr'autres ceux de Roger Vailland et de Jean Eparvier.

Monsieur Jean Eparvier, envoyé spécial du « Figaro », conte dans le second article de son message (27-28 juillet 1947) que des fenêtres de sa chambre, il a « toute l'Egypte sous les yeux ». Nous voudrions bien savoir où se campe cet étonnant belvédère dans un pays qui passe pour être plat !

Sans doute prospectait-il les lieux, du ciel, où, comme son nom le fait entendre, ses ailes d'éparvier... lui imprimaient de sublimes élans, interdits à nous autres terriens !

Le Caire, continue-t-il, est « une grande capitale avec des buildings de trente étages ». Peste !

A voir les choses de haut, on ne sait plus compter !

Quelle leçon pour ceux qui entendent planer au-dessus des choses de ce monde !

JULES FERRY A ATHENES

Dans un article des « Nouvelles Littéraires », M. Maurice Reclus évoque une année de la vie de Jules Ferry, passée à Athènes, lorsque le célèbre homme d'Etat représentait la République Française auprès du Gouvernement Grec.

Il y était venu, aigri par l'hostilité qu'il avait rencontrée en France chez les hommes de la droite et de l'extrême-gauche. Mais, passionné de philosophie et d'histoire, profondément cultivé, il s'était muni d'un formidable arsenal de documents : ouvrages de littérature et de droit, traités d'histoire, et, le 27 juin 1872, il s'installait au pied du Parthénon. Le ciel de Grèce lui

fut bienfaisant. « J'ai retrouvé ici, écrira-t-il, la sérénité de mon cœur et de mon jugement ». Sa correspondance déborde de verve, s'ilustre de descriptions où se révèle le peintre refoulé qu'il était demeuré, car il aimait tracer des croquis. Un jour il eut l'occasion de révéler ses talents de diplomate en même temps que la ténacité de son caractère lorrain; ce fut à propos d'un litige provoqué par les mines du Laurium. Il triompha de la lutte, mais alors, retombant dans la banalité de la vie de salon, il ne songea plus qu'à rentrer en France, pour y reprendre le combat, au moment où Mac-Mahon accédait à la Présidence. Il fallait de nouveau lutter pour la République, et, Jules Ferry s'embarqua en avril 1873 pour regagner son pays.

NOUVELLES EN QUELQUES LIGNES

Les Editions du Chêne (Paris), ont entrepris l'édition complète des œuvres de Pouchkine. Le premier volume réunit : le Roman de Doubrovsky, la Dame de Pique, et les Nuits Egyptiennes.

L'Association des Amis de Romain Rolland a institué un prix Romain-Rolland destiné à tous les auteurs de langue française, sans distinction de nationalité : roman, essai ou nouvelle. Les manuscrits (minimum de 200 pages) devront parvenir avant le 1er janvier au siège de l'Association, 89 Boulevard Montparnasse, Paris (6ème).

La maison d'éditions Calmann-Lévy vient de réimprimer « le livre de Goha le Simple » de Josipovici et Albert Adès.

Les Editions L.U.F. publient les grands textes du poète grec Angelos Sikelianos, traduits par M. Robert Levesque.

J-M. Bosshard, auteur de « Ces Routes qui ne mènent à rien », vient d'écrire un nouvel ouvrage qui a obtenu le Prix « Jeunesse ».

Nous sommes heureux d'apprendre que M. Drioton demeure au poste de Directeur du Service des Antiquités.

On élèvera prochainement une stèle à la mémoire de Saint-Exupéry, face à la mer, sur notre continent africain d'où il prit son premier vol.

Le poète éthiopien Jean Dallo, après un long séjour au Caire et à Rome, aurait formé un « groupe surréaliste abyssin » indépendant,

réunissant plusieurs peintres et poètes, et secondé par le critique d'art Haschcheira.

Une importante revue vient de se créer à Dakar : « Présence Africaine ». MM. Rivet, Monod, Mounier, Sartre, Camus, Leiris, Senghor, collaborent à cette revue qui s'enrichit en outre de textes d'auteurs africains.

On annonce pour la fin de février 1948, l'arrivée du grand acteur français Louis Jouvet entouré de sa troupe. Au programme : Ondine (Giraudoux), Don Juan (Molière), L'Ecole des Femmes (Molière), Knock (J. Romains) etc...

Mme Edith Thomas a donné dans la « Marseillaise » du 9-15 Juillet dernier un intéressant article sur l'écrivain Taha Hussein Bey, à propos de son ouvrage « le Livre des Jours » publié par la maison Gallimard.

La rentrée de l'année scolaire nous prive de la présence de M. Morik Brin, qui demeure à Paris pour s'occuper d'échanges intellectuels entre l'Egypte et la France. Il avait été l'animateur et le fondateur des « Amis de la Culture Française en Egypte ». Son activité ne connaissait pas de bornes. Nous lui envoyons notre salut amical.

DISTINCTIONS

Nous venons d'apprendre avec plaisir que notre excellent confrère et ami, le Dr. Théodore D. Mosconas, Bibliothécaire de la Patriarcale d'Alexandrie et Directeur du Bureau de Presse Patriarcal, vient d'être décoré de la part de S.M. le Roi Paul des Hellènes, de la Croix d'Officier de l'Ordre Royal du Phénix.

CONFERENCE MONDIALE DE LA CROIX ROUGE A STOCKHOLM EN 1948.

La prochaine Conférence mondiale de la Croix Rouge se tiendra à Stockholm entre les 18 et 30 août 1948. Plusieurs questions très importantes sont à l'ordre du jour, parmi elles une révision des conventions de La Haye et de Genève eu égard spécialement aux règlements qui concernent les prisonniers de guerre et l'action de la Croix Rouge en temps de guerre. Un grand nombre de juristes étudient actuellement ces questions. Des représentants de toutes les organisations nationales de la Croix Rouge seront invités ainsi

que des délégués des gouvernements qui ont ratifié les conventions dont traitera la Conférence.

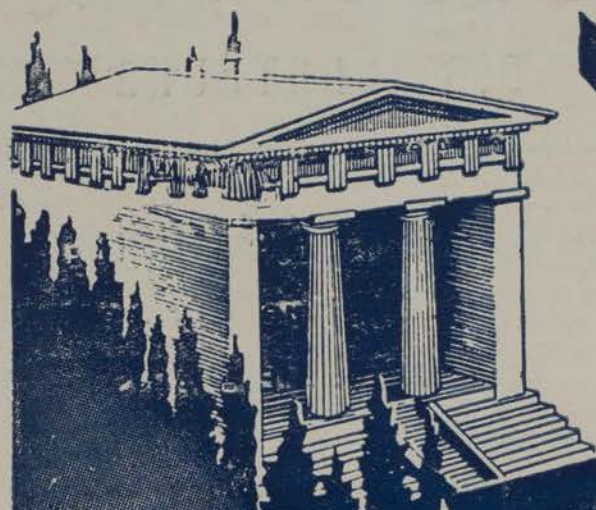
L'ECRIVAIN SUEDOIS FRANK HELLER VIENT DE MOURIR.

Frank Heller, l'auteur connu et très goûté de romans d'aventures, est mort à Malmö le 14 décembre, à l'âge de 61 ans. Son vrai nom était Gunar Serner et il était docteur en philologie de l'Université de Lund. Il quitta la Suède encore jeune et vécut à l'étranger de nombreuses années avant de revenir se fixer définitivement dans sa province natale. Il a écrit un grand nombre de récits d'aventures et de romans policiers, dont beaucoup ont été traduits en plusieurs langues. Son héros était d'ordinaire le savant globetrotter Mr. Collin. Un de ses ouvrages les plus connus est le « thriller », « Les finances du grand-duc ». L'année dernière encore, Frank Heller avait entrepris un grand voyage en Amérique du Sud afin d'y recueillir des idées pour de nouveaux ouvrages.

EN L'HONNEUR DE M. ANDERSON

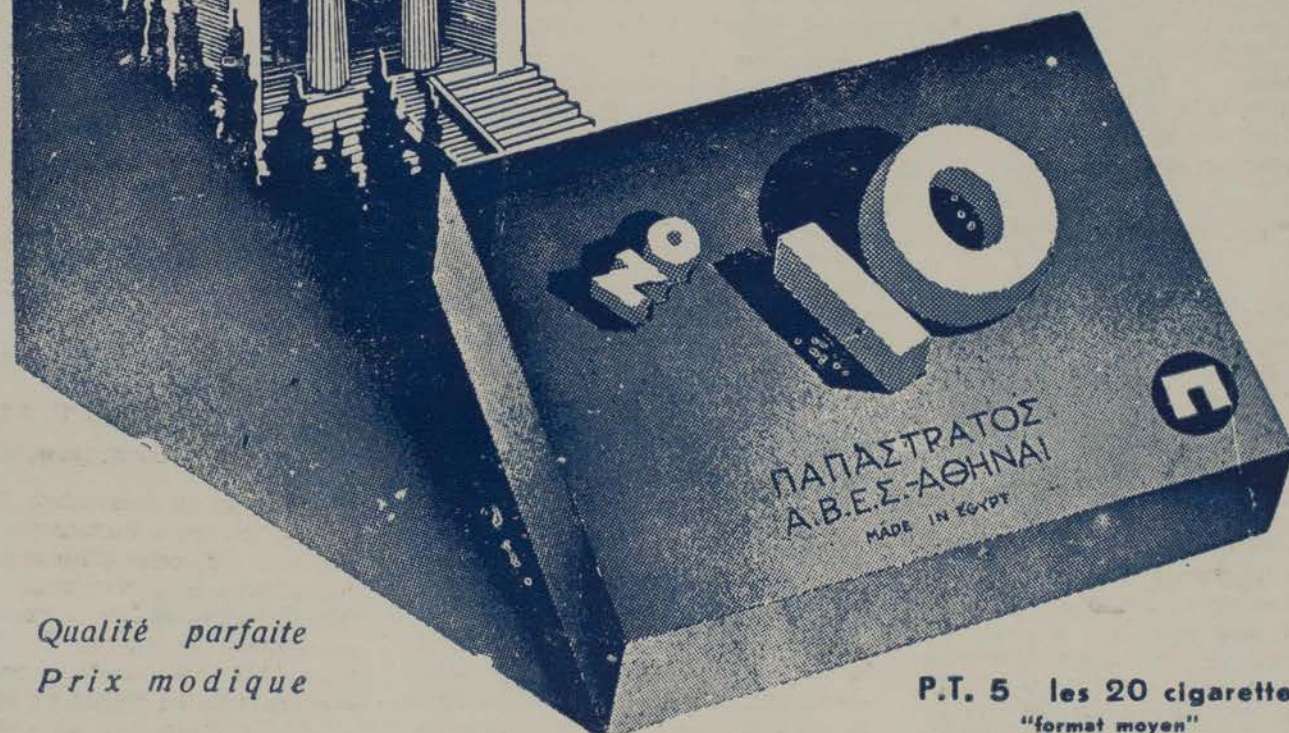
Le Lundi 24 Novembre, le Syllogue littéraire « Parnassos » a remis son diplôme d'honneur à M. Anderson. A la cérémonie qui eut lieu dans la salle du « Parnassos » assistèrent le bureau de l'association, MM. Baltazzi-Mavrocordatos, sous-secrétaire d'Etat de la presse et de l'information et Bettos, directeur général du sous-secrétariat, les prytanes de l'Université et de l'Ecole Polytechnique, des membres de la Mission américaine et nombreuses personnes de la société d'Ethènes.

Aux allocutions que lui adressèrent MM. Caravias, Sp. Mélas et Théophanidis, M. Anderson répondit par quelques mots. Il était venu, dit-il, voir les ruines de la Grèce antique, mais il a vu aussi celles de la Grèce moderne. Il a vu la misère des réfugiés et recueilli des éléments pour écrire des articles en Amérique. Il faut savoir que le peuple américain ne veut aucune guerre mais cela n'empêche pas qu'on lui apprenne que la guerre, qu'il le veuille ou non, est à la porte. La Grèce est un exemple vivant de la menace du Nord. M. Anderson a conclu en disant que « l'Amérique doit agir, et agir immédiatement ».



№ 10

PAPASTRATOS



*Qualité parfaite
Prix modique*

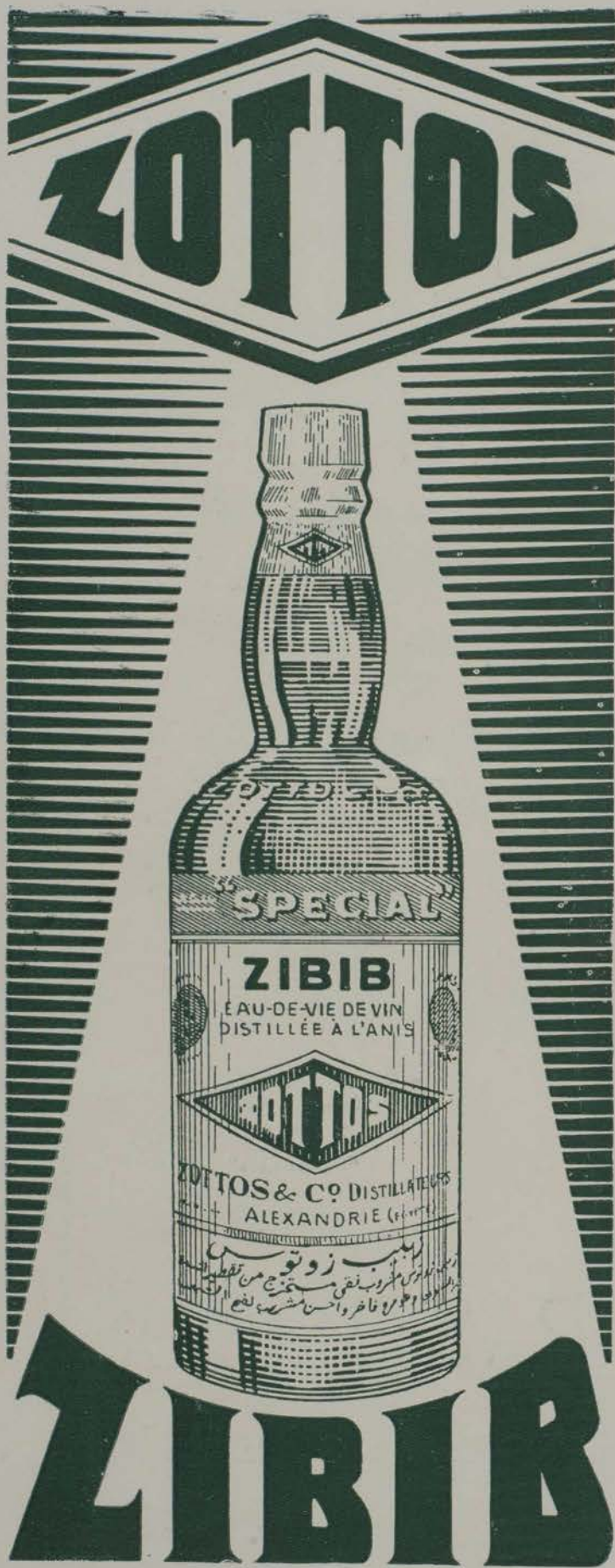
P.T. 5 les 20 cigarettes
"format moyen"

P.T. 5,5 les 20 cigarettes
"format gros"

CIGARETTES PAPASTRATOS

"UN DELICIEUX RAPPEL DE LA GRECE"

R. C. No. 4924



ZOTTOS & CO.

DISTILLATEURS

R. C. No. 6666 Alex. : Maison Etablie depuis 1918

Siège Social à ALEXANDRIE:

97, Rue Tigrane Pacha

CLEOPATRA-LES-BAINS

B. P. No. 394

Tél. 17-92 R

Succursale au CAIRE:

77, Rue Malika Nazli

B. P. No. — 731 R. C. No. 14510 — Tél. No. 55923

Agence à PORT-SAID: B. P. No. 25

DISTILLERIES:

à Cléopatra les Bains et Siouf

Administrateurs:

ANDRE ZOTTOS ET STEFANOS ZOTTOS

Produits:

Zibib - Brandy (V.O. & V.S.O.P.) - Rhum

(Supérieur & d'Habitant) Gin - Liqueurs

Vermouth - Sirops aux Jus de Fruits.